

Université Paris Diderot – Paris 7

École doctorale n°131

Langue, littérature, image : civilisations et sciences humaines

Travaux en cours

8^e Rencontres Doctorales Paris Diderot

« La pluridisciplinarité à l'oeuvre »



Édition établie par Una Brogan, Jérémie Clément, Julien
Jeusette et Paraskevi Michailidou

Avec la collaboration de Jean-Marie Fournier et Cécile Sakai

N° 12
Mai 2016

Université Paris Diderot – Paris 7

École doctorale n°131

Langue, littérature, image : civilisations et sciences humaines

Travaux en cours

N°12 – mai 2016

**8^e Rencontres Doctorales Paris Diderot
« La pluridisciplinarité à l'œuvre »**

L'échappée

Édition établie par Una Brogan, Jérémie Clément,
Julien Jeusette et Paraskevi Michailidou

Avec la collaboration de Jean-Marie Fournier et Cécile Sakai

Contributions de : Sébastien Allali, Adam Balazs, Una Brogan, Patrick Cingolani, Jérémie Clément, David Couvidat, Malcom Ferdinand, Olivier Gasnot, Julien Jeusette, Paraskevi Michailidou, Caroline Minard, Charlotte Puiseux, Giulio Tatasciore

Table des matières

Patrick Cingolani

L'échappée, figures du dehors et de l'ailleurs dans les pratiques et les imaginaires sociaux..... 9

I - Des marges et des fuites..... 23

Malcom Ferdinand

Portées politiques et écologistes de l'échappée du Nègre Marron dans les Amériques..... 25

Julien Jeusette

Philippe Soupault ou le roman à l'encre de pieuvre..... 39

Giulio Tatasciore

L'échappée criminelle. Représenter le brigandage entre politique et littérature (Naples et Rome, 1860-1870)..... 51

Caroline Minard

L'échappée honteuse. Esthétique de la scatologie dans l'œuvre de Richard Millet..... 67

II – Au-delà des frontières..... 81

Adam Balazs

Le cloisonnement de l'errance et les chemins de la narration..... 83

Olivier Gasnot

Le Parjure de Henri Thomas, un roman d'échappées: un roman du Neutre ? 97

Jérémie Clément

Ce qui, encore, échappe à la science et dont la psychanalyse pourrait dire quelque chose..... 111

Charlotte Puisieux

L'a-normalité : une prison ou une échappée ?..... 121

III - Mobilités et circulations 133

Paraskevi Michailidou

Les agents consulaires français du Levant et le commerce des antiquités grecques (fin XVIIIe-début XIXe siècle). Un moyen d'échapper à son destin ?..... 135

Una Brogan

Vitesse, automobilité, modernité : l'échappée cycliste dans la littérature française et britannique, 1880-1914..... 151

Sébastien Allali

L'échappée belle..... 165

David Couvidat

Les échappées de la collection « Terre Humaine ». Exemple de l'œuvre de Jean Malaurie dans l'Arctique et le Hoggar..... 179

L'échappée, figures du dehors et de l'ailleurs dans les pratiques et les imaginaires sociaux

Patrick Cingolani

Professeur de sociologie à l'Université Paris Diderot – Paris 7 (LCSP)

patrickcingolani@club-internet.fr

Si dans les années 60 et 70 les fuites et les marginalités, l'outsider et le 'drop out' ont été paradoxalement au centre des énoncés philosophiques et sociologiques, la question de l'intégration n'a jamais été aussi forte que depuis les années 80.

Qu'elle appartienne au champ des économistes ou des sociologues du développement (J. Nun, A. Quijano), des historiennes (M. Perrot) aux sociologues des déviations (H. Becker) des migrations ou de l'acculturation (dans l'héritage de R. E. Park et de l'École de Chicago) ou des contre-cultures (T. Roszak); qu'elle soit un des thèmes puissants de la résistance à l'uniformité des sociétés de masse (H. Marcuse) ou de la fuite hors des modèles sociaux hégémoniques (G. Deleuze, F. Guattari) *la marge* et *l'échappée* ont rendu compte de nombreux phénomènes sociétaux. Aujourd'hui la catégorie semble s'être effacée de la configuration intellectuelle du temps et l'intégration semble à tout suffire. Tout se passe comme si, en relation avec un discours de crise mobilisé tantôt comme argument économique et technocratique d'une absence d'alternative, ou tantôt comme argument sociologique d'une perte de la stabilité et de l'intégration antérieures, nous ne nous autorisons plus à revenir aux marges et à leurs potentiels alternatifs, comme si ces « gambades » (Foucault) d'hier ne pouvaient plus avoir cours devant le sérieux de *l'exclusion* et de la *désaffiliation* ou la souffrance des privations. Mais si précisément, à l'inverse, dans ce contexte où tout semble se refermer comme une trappe sur toute potentialité critique et alternative, ce

dehors, hier tant scruté par nos disciplines, avait encore quelques vertus et pouvait être convocable dans une dynamique de changement, mais aussi de conflits ? Je voudrais en tout état de cause, tracer de l'échappée quelques pistes empruntées autant à la sociologie qu'aux témoignages de l'histoire ; autant à l'aujourd'hui de certaines expériences qu'au passé des écarts au régime disciplinaire et normatif du social.

En ce sens je voudrais prendre l'échappée dans une consistance sociale affirmative, mais aussi dans une tension constitutive. D'un point de vue sociologique, en effet, il est difficile de penser une échappée totale, un monde tout autre ; *la pure soustraction est toujours impossible*. L'ailleurs en société n'est jamais sans mélange et par conséquent toujours impur, même chez ceux qui se berceraient d'une idée d'élection et de séparation. L'ailleurs côtoie l'ici. En ce sens, dans mon propos, l'échappée sera toujours en limite, en bord, en marge ; dans une tension et dans un rappel constant de ce dont elle est bord – de ce dont elle est altérité et différence et en ce sens, éventuellement, elle pourra flirter avec le conflit. Trois figures seront abordées ici : l'à-côté, la marge (Béasse) ; la soustraction communautaire : l'îlot alternatif (Noisebridge) ; le suspens individuel (Gauny).

Sous la première figure, plutôt qu'un *dehors*, j'aborderai un 'à côté' : une existence 'en marge' dont l'expression exemplaire sera la vie d'un petit vagabond de 13 ans, Béasse, dans la première moitié du XIX^e siècle. Un enfant orphelin dont le souvenir nous a été retenu par la revue fouriériste *La Phalange* et le travail d'archive de Michel Foucault dans *Surveiller et punir*. Sous la seconde figure, ce sera une forme de *soustraction* communautaire qui trace un espace alternatif pour une autre manière de travailler et de faire. Une manière et de vivre et d'expérimenter aujourd'hui le travail autrement, d'échapper tout simplement à la *subordination* et à la division des tâches qui souvent caractérisent le travail salarié. Il s'agit d'approcher les communautés Hackers et, à ce propos, je parlerai d'*îlot alternatif*. Sous la troisième figure, il s'agira du suspens individuel, l'activité plus ou moins réfléchie d'une mise en écart des contraintes sociales où peut s'inventer *le comme si* d'une vie autre. Au

centre de la *Nuit des prolétaires*, de J. Rancière, apparaît la personnalité singulière d'un ouvrier parqueteur, L. Gauny qui, tout à la fois, cherche les conditions pour suspendre la condition ouvrière, mais aussi pour convertir pour quelques moments l'astreinte ouvrière au travail en suspens esthétique ; le labeur sous le regard exécré du patron en libre mouvement de l'activité. Du parqueteur des années 1840 je voudrais rapprocher quelques expériences de travail aujourd'hui.

Béasse : une existence en marge

Le président : On doit dormir chez soi. — Béasse : Est-ce que j'ai un chez soi? — Vous vivez dans un vagabondage perpétuel. — Je travaille pour gagner ma vie. — Quel est votre état ? — Mon état : d'abord j'en ai trente-six au moins; ensuite je travaille chez personne. Il y a déjà quelque temps que je suis à mes pièces. J'ai mes états de jour et de nuit. [...] je suis bien occupé. — Il vaudrait mieux pour vous être placé dans une bonne maison et y faire votre apprentissage. — Ah ouiche, une bonne maison, un apprentissage, c'est embêtant. Et puis ensuite, le bourgeois, ça grogne toujours et ensuite, pas de liberté. — Votre père ne vous réclame pas? — Plus de père. — Et votre mère? — Pas plus, ni parents, ni amis, libre et indépendant. Entendant sa condamnation à deux ans de correction, Béasse « fait une assez laide grimace puis reprenant sa belle humeur : "Deux ans, c'est jamais que vingt-quatre mois. Allons, en route." »¹

Cette scène, que l'on trouve dans *Surveiller et punir* de Michel Foucault, est extraite de la *Gazette des tribunaux*, mais, nous le verrons, elle a été reprise par le journal *La Phalange*. Elle circonscrit dans sa fraîcheur juvénile une figure de l'à-côté du pouvoir, de ce qui se tient aux limites de ce dernier. Ce petit vagabond, dira Foucault dans un autre texte, c'est « moins l'extérieur par rapport aux relations de

¹ Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975, p 296.

pouvoir » que « la limite, leur envers, leur contrecoup ² ». Le chapitre où elle apparaît a pour intitulé « Illégalismes et délinquance » et, dans celui-ci, Foucault explique comment la délinquance cristallise et investit l'illégalisme populaire en lui donnant une fonction policière : fonction de contrôle, d'investissement, de manipulation de la pègre, fonction aussi de séparation policière du délinquant vis-à-vis du peuple que précisément ne permettait pas l'illégalisme diffus, multiple au sein des indisciplines populaires. Dans le passage qui précède la description du rapport entre l'enfant et le juge, Foucault interroge les formes de réactivation du lien entre criminalité et peuple, les formes de re-politisation de l'illégalisme et la manière dont les journaux ouvriers se sont ressaisis de ces illégalismes dans une logique contestataire et critique. Car si Béasse affirme son insolente liberté quant aux normes sociales, démontre la limite du disciplinaire, son bord insoumis, son bord d'insubordination qui sous l'effet de son entrée dans la sphère juridique apparaît comme ironie ; l'on voit aussi comment, cette marge et cette limite, laissent, en contrepoint, apparaître les énoncés et les dispositifs du pouvoir investissant la force rétive du jeune garçon de ses rappels à l'ordre et de sa mise en sens du fait anormal et délinquant. Marge saisie ainsi au seuil de son absorption par l'ordre ; même s'il semble persévérer chez l'enfant cette ultime insistance de l'insubordination dans la réduction de la peine à un simple passage « Deux ans, c'est jamais que vingt-quatre mois ».

Mais Foucault ne s'arrête pas à la seule scène. Le fait divers rapporté par *La gazette des tribunaux*, n'est pas pour autant solitaire, il est aussi le ressort de ce que Foucault désigne dans les écrits de l'époque comme le « contre-fait-divers ». Face à la presse bourgeoise et au sort des gens du peuple, les journaux ouvriers s'emparent de scènes de rue ou de crime pour les discuter. Ils se ressaisissent de l'illégalisme pour en penser aussi la teneur adversative, contestatrice. C'est ce que fait le journal fouriériste *La Phalange* le 15 août 1840. Le commentaire du « fait divers » s'intitule « retour en

² In «Pouvoirs et stratégies» (entretien avec J. Rancière), *Les Révoltes logiques*, no 4, hiver 1977 et *Dits et écrits* Tome III, 1994. Sur la relation de ce texte à Béasse, voir le commentaire de M. Potte-Bonneville, *Michel Foucault, l'inquiétude de l'histoire*, Paris, PUF, 2004.

sauvagerie »³. Cette « sauvagerie », en puisant dans Fourier, il ne faut pas l'entendre dans son déficit à l'égard de la civilisation, mais comme une puissance d'existence qu'a perdu l'être civilisé soumis à la discipline, à l'aigreur du travail contraint et divisé, à la lésine et à la crainte des lendemains, aux inégalités enfin. Le sauvage, dit Fourier, a le plein essor des passions de l'âme ; il a surtout *l'insouciance*, disposition inconnue du civilisé. L'auteur de l'article reprend les questions du juge et montre comment, dans leur caractère normatif, elles ont pour horizon l'assujettissement, la coercition et la condamnation à la tristesse. « Vous vivez dans un vagabondage perpétuel » dit le juge. Il faut avoir un état - cet état qui rive l'individu et l'assigne à une identité comme le journaliste. « Chez qui travaillez-vous ? » demande le juge. C'est-à-dire, commente-t-il, puisque vous n'êtes pas maître, « il faut être serviteur, à n'importe quelle condition ; il ne s'agit pas de la satisfaction de votre individu, il s'agit de l'ordre à maintenir ». Ce à quoi la vie aventureuse de Béasse échappe c'est à la monotonie de la condition ouvrière, c'est à la violence faite au prolétaire à l'usine - celle qu'il vivrait déjà s'il était apprenti. « Il sent bien, dit le texte de *La Phalange*, que l'apprenti, l'ouvrier est esclave, et que l'esclavage est triste ». Béasse retrouve, à son insu, l'attrait fouriériste pour la diversité et pour la multiplicité changeante de l'activité face à l'astreinte monotone du travail. Il n'est pas tout à fait innocent que ce soit précisément un journal fouriériste qui reprenne l'événement. Béasse énumère la pluralité de ses activités de jour comme de nuit dans une sorte de 'papillonne', l'une des trois passions distributives selon Fourier⁴. Elle se caractérise par « le besoin de variété périodique, de situations contrastées, de changement de scènes, d'incidents piquants »⁵. La description de Béasse de ces mille petites tâches donne sur une sorte

³ Je m'appuie ici pour mon commentaire et pour la discussion de la lecture de Foucault et sur le texte de Michel Foucault dans *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975, p 296, et sur le texte de *La Phalange*, tome III, du 1^{er} janvier au 15 août 1840, p. 301-302, document très facilement consultable en ligne.

⁴ Sur Charles Fourier, on renverra à la biographie de Jonathan Beecher, *Fourier*, Paris, Fayard, 1993.

⁵ Charles Fourier, *Le nouveau monde industriel et sociétaire* [1829], Paris, Flammarion, 1973, p 107.

de vision hallucinée non seulement de la liberté au travail, mais aussi de la liberté du travail au moment même où, avant le XX^e siècle et le taylorisme, c'est déjà le grand processus de concentration et d'enfermement de l'ouvrier à l'usine qui arrive. Et c'est aussi ce travail, dans sa puissance sociale régulatrice et coercitive, que le président propose à l'enfant. Si, du *dehors insubordonné* de Béasse, se dessine pour Foucault l'intériorité critique et contestataire d'une politique de l'illégalisme posant le problème politique de la 'délinquance', j'y vois plutôt une sorte de critique en acte de la division du travail, ce désir d'autonomie dans l'activité au seuil de l'émergence massive du salariat et de la massification de l'expérience de la subordination – le pressentiment de la puissance socialement mortifère de la spécialisation⁶. Ce que vont précisément faire réapparaître les Hackers et les makers du XXI^e siècle en revenant à l'autonomie de l'activité et en prenant de fait leur distance à l'égard du mouvement simultané de subordination et de division au sein de la sphère du travail.

Noisebridge – l'îlot alternatif

Noisebridge est un lieu dédié au partage, à la création, à la collaboration, au développement au compagnonnage et, bien sûr à l'éducation [...] Nous fournissons une infrastructure et des opportunités de collaboration aux personnes [...] si vous voulez que Noisebridge fasse quelque chose, commencez par le faire vous-même.⁷

Les Hackers et les makers se rassemblent dans des hackerspaces, des fab labs, des makerspaces. Ils appartiennent pour le dire en bref à la culture du geek au sens initial de la passion pour les nouvelles technologies. S'il y a des communautés de hackers partout dans le monde, et que l'Europe n'est pas en reste, je m'appuierai sur

⁶ Sur ces thèmes je renvoie à mon livre *Révolutions précaires*, Paris, La Découverte, 2014.

⁷ Ce texte est en quelque sorte le règlement intérieur de *Noisebridge* le Hackerspace de San Francisco que Michel Lallement a étudié et dont il a rapporté l'observation ethnographique dans *L'âge du faire – hacking, travail et anarchie*, Paris, Seuil, 2015. Ce règlement est inscrit sur un panneau dès l'entrée dans le lieu. Il en définit les valeurs et les conditions de fonctionnement.

le dernier livre de Michel Lallement *L'âge du faire* – une étude sur le développement florissant de ces lieux en Californie⁸. Le mot hacking signifie dans le langage informatique 'bidouiller', par extension il veut dire 'bricoler'. Un hackerspace est un lieu communautaire en libre accès (un tiers lieu diraient certains) où des individus peuvent se rencontrer et travailler sur leurs projets. Les individus y partagent et utilisent des ressources : machines, outils, matériaux, connaissances, informations, WIFI, etc. C'est une association à but non lucratif gérée collectivement. C'est un vecteur de promotion et d'application des valeurs issues de l'éthique hacker dont les principes sont la libre coopération, le refus de la hiérarchie, la liberté d'échange de l'information et des connaissances, le rejet de la discrimination, la conviction que les techniques ont des potentiels de formation du sujet⁹.

Concrètement les hackerspace proposent à leurs membres un lieu de travail, des formations variées ainsi que du matériel. Les outils mis à disposition vont de la râpe à bois au micro-ordinateur en passant par les imprimantes 3D, les fraiseuses et les machines à couper au laser. On y trouve ainsi de quoi confectionner de menus objets en plastique ou des robots sophistiqués, de pratiquer la métallurgie ou de se lancer dans l'électronique, ou bien encore de s'initier à la cuisine¹⁰. Le fonctionnement est assuré par les dons des utilisateurs, mais aussi par des dons extérieurs, dont les assemblées générales examinent attentivement l'origine et la légitimité morale. La vie collective n'est pas sans trouble et sans tensions ; elle est faite de passages intermittents de ceux qui ont une activité à l'extérieur. Les hackers, formés à l'informatique, ingénieurs souvent, voient d'un mauvais œil les sans-domicile-fixe et les organisations qui les représentent venir investir les lieux. Eux puisent dans le marché du numérique et dans la commercialisation de certaines de leurs découvertes les ressources que d'autres trouvent dans le petit commerce

⁸ Michel Lallement, *L'âge du faire*, *op cit*. Dans toute cette partie de l'article on suit l'expérience de M. Lallement dans la communauté Hacker.

⁹ *Ibid.*, p 39.

¹⁰ *Ibid.*, p 13.

informel de produits artisanaux, tel cet immigré mexicain qui fait du vinaigre avec des légumes avariés et les vend sur les marchés de la ville.

On peut trouver plusieurs sources à ces communautés selon l'accent donné par ceux qui en font le récit : il y a l'héritage informatique, la relation à la technologie – nous sommes en pleine Silicon Valley –, mais on ne peut oublier que la Californie est le point de départ du mouvement hippie et de la contre-culture. La culture hackers se bouture, pour ainsi dire, sur la culture libertaire du mouvement hippie. Elle en reprend la dimension anarchiste, mais plus généralement elle renoue avec les communautés volontaires qui ont constitué, à travers une sorte de communisme à l'américaine et un 'Far-West socialiste', ces *laboratoires de l'utopie* dont parle Ronald Creagh dans son livre sur « les communautés libertaires aux États-Unis »¹¹.

Deux dimensions me semblent relever de l'échappée communautaire dans ces structures de partage et de travail en commun. Il y a d'abord un mouvement affirmatif d'une transformation du rapport au travail dans la constitution d'un tiers lieu communautaire – ce tiers lieu d'un travailler-autrement faisant écho aux utopies du début du XIX^e siècle et pour une part au fouriérisme. Dans l'activité et le faire se constitue un espace d'appropriation d'un travail qui pourrait être élargi à l'activité. Le 'faire' des hackers semble renouer avec la maxime fouriériste qui visait à rendre « l'industrie attrayante »¹². Si, dans le modèle hégémonique, les individus sont subordonnés à la division du travail, et leur travail segmenté, dans le hackerspace le travail est agencé selon les énergies collaboratives et distribue l'organisation des capacités et des désirs. Le partage entre exécutant et chef s'estompe. Le travail devient le lieu de rapports horizontaux et intègre une part émotionnelle. En retour, c'est la passivité et la délégation de responsabilité que permet la hiérarchie qui sont mises en question dans le travail certes, mais aussi dans de nouvelles pratiques de

¹¹ Ronald Creagh, *Laboratoires de l'Utopie, Les Communautés libertaires aux États-Unis*, Paris, Payot, 1983

¹² C'est le sous-titre même du *Nouveau monde industriel et sociétair* : « invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée par séries passionnées », *op cit*.

consommation. La consommation de masse est, elle aussi, une dépossession, réitérant une séparation et une relation de passivité. Les hackerspaces sont des communautés où certains consomment autrement, tels ces vegans ou ces freegans, sortes de végétaliens radicaux. Il y a ensuite, la do-ocratie (*do-ocracy*). ‘Le pouvoir du faire’ est un dispositif organisationnel par lequel les individus choisissent des rôles et des tâches et les accomplissent eux-mêmes. Les responsabilités au sein de la communauté sont liées à la personne qui fait le travail, plutôt qu’à des représentants élus ou sélectionnés. Le pouvoir est accordé à ceux qui usent de leur temps et de leur énergie pour mettre leurs idées en acte. Il y a là comme un écho aux pratiques d’émancipation du XIX^e siècle. Le sujet travaillant s’autorise de lui-même sans attendre le maître explicateur¹³. L’objet technique devient le lieu d’auto- comme de co-apprentissage. Mais il convient pourtant de ne pas trop prêter à ces communautés. Les tensions, les ambiguïtés dans les relations que présente M. Lallement font que l’îlot alternatif, s’il ne se constitue pas explicitement à partir de la réflexivité micropolitique, risque peut-être de naturaliser ses rapports dans la fragmentation des inégalités individuelles eu égard au marché et dans le retour tacite des hiérarchies entre les vrais geeks et ceux qui ne sont que des bricoleurs, sans culture et savoir-faire informatiques, voire sans culture du tout.

C’est à nouveau de travail dont va nous parler Gauny – l’ouvrier parquetier qui a appris à écrire de lui-même sur les sacs de lentilles que rapportait sa mère. Lui aussi tente proprement une échappée – une échappée individuelle face à un travail subordonné dont il mesure parfaitement les effets délétères. En ce sens, Gauny renoue les deux expériences précédemment envisagées : laissées dans les limbes du social avec Béasse, et mises en communauté par les hackers, mais on va le voir, Gauny nous dit quelque chose des formes plus quotidiennes et moins spectaculaires d’un changement du rapport au travail.

¹³ C’est un des thèmes de la doctrine du « maître ignorant » in Jacques Rancière, *Le maître ignorant*, Paris, 10/18, 2004.

Gauny – le suspens d’un rebelle

Celui qui ne craint pas de subir les incertitudes d’un travail à la tâche, mérite les jouissances qu’offrent les mutations de ce destin, en sentant ses facultés prendre plus d’étendue qu’elles n’en avaient quand le travail à la journée les tenait à l’attache.¹⁴

Le témoignage de Gauny apparaît dans la *Nuit des prolétaires* de J. Rancière, puis dans la publication des archives de l’ouvrier parqueteur par Rancière, une nouvelle fois, dans Louis Gauny, *Le philosophe plébéien*. Dans deux textes distincts Gauny décrit le travail à la journée et le travail à la tâche. Il explique paradoxalement comment dans le travail à la tâche, comme il le dit dans le texte cité, « ses facultés prennent plus d’étendue qu’elles n’en avaient quand le travail à la journée les tenait subordonnées ». À la journée, nous dit Gauny, l’ouvrier se sent macéré, opprimé par l’astreinte du travail : il s’indigne de l’inquisition qu’exerce le regard du maître, et se sent remué par des bonds de haine.

Rancière a commenté plusieurs textes de Gauny, étudiant les différents récits de l’ouvrier parqueteur sur son travail et son ascèse. Il a surtout insisté sur le suspens esthétique qui vient *dans le contexte du travail à la tâche* interrompre la temporalité du travail – l’interruption des bras, grâce à laquelle l’ouvrier est en mesure de contempler le paysage alentour¹⁵. Son regard « plane, dit-il, en idée vers la spacieuse perspective pour en jouir mieux que les possesseurs des habitations voisines¹⁶. » Le travail libéré du regard du maître et de la dégradation des rapports que celui-ci suppose, dans la défiance mutuelle des salariés, ouvre le processus d’épanouissement du travail dans sa fluidité émotionnelle et permet aussi le suspens, un moment, de l’activité elle-même. L’arrêt des bras, en fait, s’apparente aussi à ce que depuis Jean-

¹⁴ Citation extraite de Louis Gauny, *Le philosophe plébéien*, Paris, PUV, 1985, p 44.

¹⁵ *Ibid.*, p. 45.

¹⁶ *Ibid.*, p 45-46.

Jacques Rousseau l'on appelle la *rêverie*.

Gauny, paradoxalement, est conscient du risque qu'il prend en effectuant un travail à la tâche. Parlant de lui à la troisième personne « cet homme, dit-il, se tranquillise par la propriété de ses bras [...], mais il s'aperçoit moins de l'exploitation que l'ouvrier à la journée, tant son affranchissement l'abuse ». Pourtant, il est important que le *comme si* de la vie différente se maintienne et s'éprouve, comme condition d'une expérience à l'écart eu égard au sort et à la condition de ses contemporains : prolétaires et ouvriers. À la manière de certains auteurs d'aujourd'hui, évoquant les transformations du travail et des régimes d'exploitation, on pourrait dire que Gauny se sait d'autant plus exploité qu'il se sent moins aliéné par ce travail, affranchi qu'il est de la surveillance patronale¹⁷. Mais précisément, cette 'non-aliénation' n'en est pas moins fondamentale.

J'ai tenté de rapprocher l'agencement produit par Gauny pour échapper à la sorcellerie de la subordination, des pratiques des travailleurs qui, aujourd'hui, abandonnent le salariat pour se tourner vers le travail indépendant ou bien agencent leur mode de vie à distance de la subordination, par la discontinuité des emplois, par des formes mobiles de relations au marché du travail et, en ce sens, par une certaine exposition à la précarité de l'emploi¹⁸. Comment entendre ce qui se passe dans les nouveaux comportements concernant le travail ? Sans doute y a-t-il d'ores et déjà la fuite, l'échappée vis-à-vis d'une atmosphère de plus en plus délétère qui corrompt les valeurs du travailleur et perpétue sa souffrance sous la gouvernance par les nombres et les impératifs comptables du management¹⁹. Le frémissement statistique des indépendants y compris en France en serait-il l'expression ? Mais plus généralement il y a d'ores et déjà les nouvelles formes de travail qui passent pour ainsi dire par une domestication de l'entreprise, dans le travail à domicile, l'effacement des frontières

¹⁷ Voir Antonio Casilli, « Digital labor ; travail, technologies, conflucualités » in D. Cardon, A. Casilli, *Qu'est-ce que le digital labor ?*, Paris, INA, 2015, p 32.

¹⁸ Patrick Cingolani, *Révolutions précaires*, op. cit.

¹⁹ Alain Supiot, *La Gouvernance par les nombres*, Paris, Fayard, 2015.

entre temps de travail et temps de loisir, le réinvestissement dans l'activité et le travail d'intensités émotionnelles que ne permet pas le rapport de subordination. Aspirer à l'autonomie, ce n'est pas être entrepreneur de soi-même, même si cela risque de le devenir, encore moins est-ce sombrer dans 'cette servitude volontaire' dont parlent certains pour expliquer ce rapport enjoué, ardent même, au travail que l'on rencontre parmi un certain nouveau type de travailleurs indépendants et/ou précaires. C'est précisément faire *comme si* un autre régime d'existence de relation à soi et aux autres pouvait être éprouvé, expérimenté. Mais comme le remarquait Gauny, le danger est le même, l'affranchi de la subordination risque de moins s'apercevoir de son exploitation tant son affranchissement l'abuse et l'incite à se dépenser sans compter. Reste ce temps suspendu dans le circuit de la domination et de sa discipline.

Conclusion : de l'échappée au conflit

Que soit pour Béasse et son commentateur, que ce soit pour les hackers ou pour Gauny, une certaine liberté *au* travail, voire *du* travail, semble insister dans l'espace urbain. Trois figures sociales échappent à l'ordre du travail tel qu'il est globalement institué et tel qu'il s'institue en tout état de cause au XX^e siècle. Mais il ne faudrait pas pour autant se payer de mots quant à ce qui constitue l'aspiration à d'autres relations au travail et l'évitement du rapport de subordination. Sans doute faut-il reconnaître ce moment à la fois social et conceptuel, mais il serait insuffisant de s'y arrêter ou n'en voir que cette dimension. Il est possible que, comme nous le disions tout à l'heure, dans ces tiers lieux du travail, mais aussi dans ce retour amical, familial, du travail dans la sphère du quotidien, le travailleur ne s'aperçoive pas de son exploitation. C'est ici qu'il faut revenir à notre point de départ ; l'échappée n'est jamais totale, sa force d'invention et d'innovation, sa force de différence est toujours mélangée avec le dedans. Et comme dans les jeux de go, celui qui croyait se libérer peut être d'ores et déjà encerclé. Peut-être alors l'échappée n'est-elle jamais qu'une éclipse, si elle ne se donne pas les conditions institutionnelles pour s'affirmer. On

appellera cette affirmation un conflit. Le conflit, c'est ce qui met ouvertement, expressément, la différence du dehors en relation avec un autre dehors et, comme le remarquait Georg Simmel, le conflit est comme tel institutif d'un lien, faisant sens d'abord pour la totalité²⁰. Le conflit serait ce qui stabiliserait l'échappée, l'à-côté dans *un droit*. Le droit à de nouvelles possibilités d'existence.

²⁰ Georg Simmel, *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation* [1908], Paris, PUF, 1999.

I - Des marges et des fuites

Portées politiques et écologistes de l'échappée du Nègre Marron dans les Amériques

Malcom Ferdinand

Université Paris Diderot – Paris 7 (LCSP)

malcomsun@gmail.com

Mots-clés : Marronnage, fuite, esclavagisme

Keywords : *Maroon, flight, slavery*

Résumé : Rencontré dans toutes les Amériques, le 'Nègre Marron' désigne l'esclave qui s'est échappé des plantations rurales ou des ateliers urbains, tentant de (sur)vivre dans les forêts des montagnes avoisinantes ou à l'intérieur des terres, dans un en-dehors fantasmé du monde colonial. Célébrée aujourd'hui dans de nombreux pays, cette figure se retrouve pourtant au centre d'un débat au sujet du sens de son action et de sa véritable portée politique depuis plus de cinquante ans. D'un côté, le Marron est érigé comme le héros antiesclavagiste épris de liberté, voire le révolutionnaire et le père de la nation. D'un autre côté, son acte est peint comme l'expression d'une condition psychologique instable ou l'instinctive réaction à un mauvais traitement, dénuée de toute portée politique. Fuite individualiste ou prémices d'une révolte collective antiesclavagiste, comment penser l'échappée du Nègre Marron ? À partir des philosophies politiques d'Hannah Arendt et de Jacques Rancière, je propose une nouvelle lecture du Nègre Marron et de son échappée, en montrant une portée politique qui transcende l'alternative révolté/malade dessinée par ce débat. Coincée entre l'impossibilité d'un retour au pays ancestral et la déshumanisante condition d'esclave, l'échappée du Nègre Marron figure une utopie dont je restitue les portées politiques et écologistes critiques du monde colonial esclavagiste.

Abstract : *A constant presence throughout the colonial history of the Americas, the fugitive slave or "Maroon" designates the slave who escaped from the rural plantations and urban workshops,*

trying to survive in the forests of the surrounding mountains or further inland, in a fantasized retreat from the colonial world. Despite his glorified portrayal in many countries today, for at least half a century this figure has been at the center of an ongoing debate about the meaning of his action and his actual political nature. On the one hand, the contemporary portrayal of the Maroon ennobles him as a freedom or revolutionary fighter, and at times even as the true father of the nation. On the other hand, his acts are taken by some historians to be the result of an unstable psychological condition or an instinctive reaction to abuse, devoid of any political significance. Individualistic escape or the prelude of a collective antislavery rebellion, how should we think of the Maroon's flight today? Relying on the political philosophies of Hannah Arendt and Jacques Rancière, I propose a new reading of the Maroon and his escape, revealing a political significance to his acts which moves the debate beyond the current alternative of a rebel fighter or a psychologically unstable person. Caught between the impossibility of a return to the ancestral land and the dehumanizing condition of the slave, the flight of the Maroon depicts a utopia which voices both political and ecological criticisms of the colonial and the slavery-dominated world.

De la conquête des terres à la mise en place de la traite négrière transatlantique et l'établissement d'un esclavage des Noirs, l'histoire des Amériques fut façonnée par les colonisations européennes et les esclavages pendant plus de quatre siècles. Face aux oppressions et rapports de domination engendrés par ces esclavages, diverses formes de résistances émergèrent. Je m'intéresserai ici à l'une d'elles, incarnée par la figure du *Nèg Mawon* – mot créole pour 'Nègre Marron' – celle dont l'*échappée* constitue sinon l'acte fondamental, du moins l'action initiale. Rencontrée dans toutes les Amériques à travers les expressions 'Nègre Marron', 'Cimarrón', 'Maroon', 'Quilombola' respectivement dans les anciennes colonies françaises, espagnoles, anglaises et portugaises, cette figure désigne l'esclave qui s'est échappé des plantations rurales ou des ateliers urbains pour tenter de (sur)vivre dans les forêts des montagnes avoisinantes ou à l'intérieur des terres, dans un en-dehors fantasmé du monde colonial. Le Nègre Marron mène une échappée qui le conduira à

l'intérieur des terres du Surinam et du Brésil, dans les mangroves de la Nouvelle-Orléans, dans les montagnes d'Haïti et de Jamaïque ou encore dans les mornes des petites Antilles et de la Réunion. On distingue le petit marronnage, qui concerne la fuite d'individus isolés allant de quelques semaines à quelques mois, du grand marronnage, qui concerne la fuite d'esclaves qui formèrent des communautés marronnes perdurant plusieurs années et dont certaines existent encore aujourd'hui en Guyane, au Surinam, en Colombie et en Jamaïque¹.

Un geste politique ?

Célébrée aujourd'hui dans de nombreux pays, à l'image de la statue du Marron inconnu sur le Champ de Mars de Port-au-Prince à Haïti, mais aussi par sa présence héroïsée dans la littérature antillaise², cette figure se retrouve pourtant depuis plus de cinquante ans au centre d'un débat au sujet du sens de son action et de sa véritable portée politique. Trois positions différentes sont à l'œuvre dans ce débat. En premier lieu, les historiens tels que Gabriel Debien, Yvan Debbasch et plus récemment André Marcel d'Ans, désignés dans ce débat sous le nom d'« école française », voient dans le marronnage non pas un désir de liberté, mais le résultat d'un comportement anormal, spontané, voire pathologique. S'inspirant des travaux du Révérend Père Du Tertre trois siècles auparavant selon lequel « il faut chercher d'autres causes de leurs fuites [les esclaves], que le désir de liberté³ », Debbasch commence son enquête sur les causes du marronnage en écartant d'emblée le désir de liberté. Il va plus loin en déclarant que cet acte ne serait même pas l'expression d'une opposition à la servitude : « [...] le départ en marronnage, affirme l'auteur, ne doit [pas] être

¹ Richard Price (dir.), *Maroon Societies: Rebel Slave Communities in the Americas*, Garden City (New York) Anchor Press Doubleday, 1973

² Marie-Christine Rochmann, *L'esclave fugitif dans la littérature antillaise : sur la déclive des mornes*, Paris Karthala, 2000

³ Jean-Baptiste Du Tertre, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français, Tome II*, Paris, Chez Toma Jolly, 1667, p. 535

interprété, sauf exception, comme la négation consciente et voulue de la servitude. ⁴ » Pour Debbasch, les causes du marronnage résideraient plutôt dans les mauvais traitements du colon, la faim, le désir d'échapper à une punition, ou encore certaines pathologies psychiques et psychologiques : « Ce marron [le Noir nouveau] est malade – et il est précisément marron parce que malade. ⁵ »

Adoptant une posture plus souple, Gabriel Debien concède que le désir de liberté a pu compter dans le départ de quelques Marrons, mais que ce facteur demeurerait marginal. Debien met également en doute l'idée que les bandes de Marrons formées aient rejoint les insurgés au moment de la révolution haïtienne, car aucune étude historique ne le démontre. Enfin, pour l'historien André Marcel d'Ans, le marronnage ne fut pas une forme de résistance. Ce ne fut qu'une « solution d'infortune » qui « ne déboucha jamais sur des perspectives de libération. ⁶ »

En opposition directe à l'interprétation du marronnage par cette 'école française', un ensemble d'historiens désignés sous le nom d'« école haïtienne », comprenant entre autres Jean Fouchard et Edner Brutus, attestent non seulement d'un désir de liberté chez les Marrons, mais plus encore, y voient les prémices d'actes de rébellions et même le prélude à la révolution haïtienne. Pour C.L.R. James, « Les marrons et le marronnage sont les fondateurs de la nation haïtienne ⁷ ». Selon l'historien haïtien et ancien président Leslie Manigat, la divergence entre les deux 'écoles' serait due à deux échelles d'analyses et à deux méthodologies différentes. La première, celle de Debien et Debbasch, serait centrée sur l'étude des causes et des motivations individuelles du marronnage et s'appuierait sur l'étude d'archives, tandis que la seconde tenterait de penser ces différents départs individuels dans leur

⁴ Yvan Debbasch, *Le marronnage*, « Essai sur la désertion de l'esclave antillais », *l'année sociologique*, 1961, p.4

⁵ Yvan Debbasch, *Le marronnage*, « Essai sur la désertion de l'esclave antillais », *op. cit.*, p 10-11

⁶ André Marcel D'Ans, *Haïti : paysage et société*, Paris, Karthala, 1987 p. 106.

⁷ C.L.R. James, « préface » in Fouchard, Jean, *Les marrons de la liberté*, Port-au-Prince, Hédi Deschamps, 1988., p. 13.

ensemble, attestant du lien avec la révolution haïtienne et la fondation de la nation sans véritablement le prouver. Aussi Manigat entend-il démontrer un lien entre marronnage et révolution haïtienne, en affirmant

[qu'] il semble peu probable, en principe, dans un pays où le produit final du processus historique de la période coloniale a été la révolution, que le marronnage, opposant maîtres et esclaves, aurait eu lieu à l'extérieur du contexte de la lutte des classes et de races.⁸

Enfin, une troisième position, plus récente, qui, reconnaissant sans ambages dans le marronnage un désir de liberté et de sortie de l'oppression esclavagiste et coloniale, en propose néanmoins une critique. Cette position montre en effet les limites et les effets contre-productifs de cette forme de résistance dans la perspective d'une libération et d'une expérience de liberté. Ces chercheurs dénoncent ainsi cette échappée qui, évitant la confrontation, ne donne pas lieu à une émancipation ni à une subjectivation politique. Pour l'historien Leslie Péan, cette propension au marronnage serait encore présente en Haïti aujourd'hui. Elle serait le vestige d'un legs psychologique au sein de la société haïtienne expliquant la tendance, notamment de la part de l'État, à fuir devant ses responsabilités :

Les Haïtiens se croient libres en marronnant. Mais en marronnant, ils se comportent comme des esclaves conscients que l'ordre colonial n'a pas été rompu. Ce n'est pas seulement de l'État marron qu'il s'agit, mais aussi de l'État *des marrons*.⁹

En effet, la fuite individuelle de la plantation ne constitue pas une remise en

⁸ Leslie F. Manigat, « The relationship between marronage and slave revolts and revolution in St. Domingue-Haïti », in *Comparative Perspectives on Slavery in New World Plantation Societies*, Annals of the New York Academy of Sciences, Volume 292, p 420–438, June 1977 p. 431. Je traduis.

⁹ Leslie J.R. Péan, *Haïti, économie politique de la corruption. Tome II, l'État marron*, Paris, Editions Maisonneuve et Larose, 2005, p. 7.

cause frontale de l'ordre colonial esclavagiste. La portée de ce geste pris individuellement peut demeurer sans conséquence sur la conduite de l'exploitation de ces personnes en état d'esclavage. La fuite de l'esclave serait alors un geste *apolitique* par excellence, qui entérine l'inégalité contingente de l'ordre social et marque la futilité de toute parole ou revendication politique face à la puissance du pouvoir colonial. Pis encore, ce geste peut être le signe d'une désolidarisation d'avec les travailleurs et autres esclaves. Le Nègre Marron se serait ainsi cantonné à un individualisme peu soucieux de la chose publique et de ceux qui restent et qui endurent les représailles du colon.

Critique du débat

Ces trois positions, abordant par des approches différentes le sens politique de l'acte du Nègre Marron, s'engouffrent dans trois apories que je restitue ici. Ma première remarque concerne l'aporie d'une recherche du sens politique de cette échappée à partir de la présence ou de l'absence de désir de liberté. Au fond, cette partie du débat sur le désir de liberté a pour enjeu sous-jacent, comme le précise Marie-Christine Rochmann¹⁰, la question de l'humanité de l'esclave. Le désir de liberté serait un des critères prouvant l'appartenance de ces esclaves à une *même* humanité. Là réside l'aporie. D'un côté, Debbasch part de l'*a priori* que l'esclave fugitif Noir est nécessairement un *autre* que *le servus fugitivus* européen, et par-là hors de l'humanité. Contrairement au *servus fugitivus*, l'humanité du Marron serait à démontrer. Or, en partant de l'idée que le désir de liberté doit être démontré, Debbasch prend paradoxalement pour point de départ une figure, *le servus fugitivus*, dont le désir de liberté et l'humanité ne sont pas démontrés, mais admis. D'un autre côté, les historiens qui s'engagent dans la défense du désir de liberté et dans la preuve de l'humanité de l'esclave doivent partir du constat que l'humanité de celui-ci ne va

¹⁰ Marie-Christine Rochmann, *L'esclave fugitif dans la littérature Antillaise*, *op. cit.*, 2000, p. 18 : « Placer le désir de liberté au cœur de l'esclave, c'est affirmer profondément son humanité. »

pas de soi. Ils doivent alors concéder malgré eux l'idée selon laquelle il y aurait un groupe dont l'humanité devrait être démontrée et un autre dont elle serait établie. Ils doivent aussi approuver la légitimité d'une science capable de trouver et de tracer des frontières à l'humanité. L'aporie commune à ces deux positions opposées réside dans l'idée que l'humanité doit être démontrée. Qui plus est, celle-ci devrait être démontrée à travers la présence d'un désir de liberté comme cause d'action politique. Pourtant, cette exigence d'une démonstration d'humanité est bien l'envers du postulat eurocentré et discriminant de l'inhumanité de l'autre. Questionnant cet *a priori*, on peut se demander en quoi la présence d'un désir de liberté serait le signe d'appartenance à une même humanité.

Notre seconde remarque concerne l'aporie d'un débat qui tente de conférer ou de refuser un sens politique à la fuite du système esclavagiste des Amériques à partir d'une étude des raisons et des causes rapportées ou supposées. Notre critique ne concerne pas la recherche en tant que telle des facteurs individuels, des raisons et des circonstances ayant motivé un esclave à marronner. Une telle recherche, relevant d'une sociologie, voire d'une psychologie du marronnage dans le cas de Debbasch, peut contribuer à enrichir les connaissances de l'univers de l'esclavage des Noirs aux Antilles et de ses résistances dans les Amériques –quoique les sources directes soient rares. L'aporie réside plutôt dans le fondement de la démarche qui consiste à faire des causes sociales, des raisons psychologiques, de l'état psychique des esclaves et en particulier de la présence d'une volonté-de-liberté-comme-cause, le sens politique de l'acte du Marron. Hannah Arendt permet de dépasser cette aporie en invitant à ne pas appliquer le principe de causalité des forces de la nature au domaine des affaires humaines car,

[...] nous ne sommes jamais en mesure de connaître toutes les causes qui entrent en jeu, cela, d'une part, simplement à cause du grand nombre des facteurs, mais aussi parce que les motifs humains, à la différence des forces naturelles, demeurent cachés à tous les

regards, à l'observation des autres hommes comme à l'introspection.¹¹

La philosophe appelle à dissocier *le sens* d'une action politique de *la volonté* des acteurs de cette action. La liberté pour Arendt trouve son 'champ originel' dans le domaine politique au même titre que l'égalité, et non dans un monde intérieur du désir et de la volonté. Elle se manifeste par la faculté d'agir des hommes. Que l'esclave ait fui parce qu'il avait faim, parce qu'il voulait échapper à une punition, parce qu'il suivait un 'désir de liberté' ou parce qu'il était malade, comme le soutient Debbasch, *n'indique en rien le sens ni la portée politique de son acte.*

Notre troisième remarque concerne la position de Jean Fouchard et de Leslie Manigat, qui fait du Nègre Marron le précurseur de révoltes ayant joué un rôle fondamental dans la révolution haïtienne. Cette lecture téléologique du Nègre Marron place le geste initial de la fuite dans une inéluctable confrontation armée avec l'ordre colonial. Une telle interprétation se révèle hasardeuse en ce qu'elle présume que l'échappée initiale et caractéristique du marronnage serait toujours inscrite dans la perspective d'une confrontation ultérieure avec le pouvoir colonial. Cette interprétation ne tient pas compte des différentes formes de marronnages et de communautés qui signèrent des traités de non-agression avec les colons, comme ce fut le cas au Surinam et en Jamaïque, acceptant même selon les termes du traité de maintenir l'ordre colonial en ramenant des fugitifs qui cherchaient refuge dans leurs communautés. Au fond, les Marrons qui se confrontent au pouvoir colonial, soit à travers les révoltes et les guérillas armées, soit en signant des accords et des traités avec les représentants de l'ordre esclavagiste, apparaissent au monde et sortent de leur marronnage dès l'instant de cette confrontation. Ils manifestent alors avec force leur revendication de liberté. Inversement, ceux qui fondent leurs critiques du Marron sur le fait que ce dernier ne mène pas à l'insurrection révolutionnaire ou à l'établissement d'une situation de liberté passent peut-être à côté d'un autre sens politique que cette

¹¹ Hannah Arendt, « Qu'est-ce que la liberté ? » [1954], trad. Marie-Claude Brossollet et Hélène Pons in *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972, p. 187

figure manifesterait.

En délestant le Nègre Marron des idéologies révolutionnaires faisant ou ne faisant pas de lui le maquisard préparant la révolution, en s'écartant de la recherche aporétique d'un désir-de-liberté-comme-cause-et-sens de son acte, il devient enfin possible de se pencher sur la portée politique de son geste premier : l'échappée. Sans rattacher immédiatement cette fuite à un quelconque projet politique, il s'agit de s'interroger sobrement sur le sens politique caractéristique du Marron. Quelle peut bien être la portée politique de cette échappée-là ?

Portées politiques et écologistes du Nègre Marron : sabotage, hantologie et utopie marronne

Pour commencer, il faut bien remarquer que le sens politique du geste du Nègre Marron n'entre pas nécessairement dans le registre de la liberté. L'échappée du Marron ne constitue pas la manifestation d'une liberté politique telle que l'entend Arendt. Cela ne tient pas à la présence ou à l'absence de volonté de liberté comme le suggéraient Debbasch et Fouchard, mais plutôt aux modalités de cette action qui, *a priori*, ne manifeste rien et surtout ne montre rien. L'échappée ne se déroule pas dans un espace public, elle ne fait pas apparaître une communauté d'acteurs politiques, bref elle n'est pas visible. Or,

être libre exigeait, précise Arendt, outre la simple libération, la compagnie d'autres hommes, dont la situation était la même, et demandait un espace public commun où les rencontrer – un monde politiquement organisé, en d'autres termes, où chacun des hommes libres pût s'insérer par la parole et par l'action.¹²

Pour toutes ces raisons, l'on ne peut associer la fuite du Nègre Marron à l'affirmation d'une liberté politique. Cette liberté hors du monde colonial coïncide parfaitement avec l'absence d'une liberté au sein du monde. Autrement dit, la 'liberté'

¹² Hannah Arendt, « Qu'est-ce que la liberté ? », *op. cit.*, p. 192

dans les mornes coïncide parfaitement avec l'absence de liberté à l'intérieur de la plantation. Cette distinction trouve une effectivité historique, comme le montre l'anthropologue Roger Bastide en différenciant le Nègre Marron du « nègre libre », à l'instar des esclaves qui ont été affranchis¹³. La distinction faite par Arendt entre libération et liberté dans son essai sur la révolution est utile en ce qu'elle permet de mettre en exergue le hiatus entre la sortie d'une oppression esclavagiste et l'exercice d'une liberté au sein d'une collectivité politique et d'un monde social¹⁴. Si le Nègre Marron, par sa fuite, n'accède pas à une liberté politique, ni au statut d'homme libre, cette échappée témoignerait-elle néanmoins d'une libération de ce régime esclavagiste ?

Prolongeant la distinction d'Arendt, il me semble que l'échappée du Nègre Marron exige l'adjonction d'une distinction supplémentaire en amont, entre suspension – ou interruption – de domination et libération. Cette distinction est propre au cas du Nègre Marron : elle marque la différence entre, d'une part, la suspension de l'exercice d'un pouvoir d'agencement des corps par l'autorité coloniale – parce que celui-ci serait inefficace ou parce que le Marron serait dans les bois, temporairement hors de portée – et, d'autre part, la libération du joug esclavagiste marquée à travers l'histoire par les affranchissements et les abolitions de l'esclavage. Si le Nègre Marron n'est plus soumis aux ordres ni aux injonctions directes du pouvoir esclavagiste incarné par le commandeur d'habitation et le colon, il ne demeure pas pour autant libéré du joug de celui-ci. Éloigné de la plantation, il y demeure pourtant assujetti, se devant de fuir à la moindre rencontre tant avec des représentants de l'ordre colonial qu'avec des esclaves, de crainte que les premiers les ramènent par la

¹³ Roger Bastide, « Nègres marrons et nègres libres » in *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 20e année, N. 1, 1965, p. 169-174.

¹⁴ Hannah Arendt, *De la révolution* [1963], trad. Marie Berrane, Paris, Gallimard, 2013, p. 40 : « C'est un truisme peut-être d'affirmer que libération et liberté ne sont pas identiques ; que la libération peut être la condition de la liberté mais qu'elle n'y mène en aucun cas de manière automatique ; que la notion de liberté implicite dans la libération ne peut être que négative et partant, que même l'intention de se libérer n'est pas identique au désir de liberté. »

force sur la plantation et que les derniers les dénoncent et indiquent leur emplacement. Suivant le chemin de son échappée, le Nègre Marron n'est plus esclave, mais il n'est pas pour autant libéré et encore moins libre. Quelle serait donc la portée politique de cette échappée marronne ?

Par son échappée, le Nègre Marron ouvre une brèche au sein du monde colonial. En dessinant par ses foulées nocturnes la possibilité d'un ailleurs, le geste premier du Marron réside dans la genèse de cette *alternative marronne*. Au même moment où son échappée introduit la possibilité d'un ailleurs, la possibilité d'un autre topos, elle confronte l'ordre colonial esclavagiste à la finitude de ses conditions de réalisation (main d'œuvre) d'une part, et à l'insaisissabilité et à l'irréductibilité de l'altérité de cet ailleurs au sein même du monde colonial d'autre part. *Un ailleurs est possible ; et la possibilité de cet ailleurs mine l'ici colonial*. Interroger le sens politique de cette échappée exige alors d'observer à la fois ce qu'il advient du monde colonial quand cet ailleurs lui est révélé et à ce qui se joue dans cet ailleurs dessiné par l'échappée du Marron.

Prêtant attention au devenir du monde colonial après les premières disparitions marronnes, l'échappée du Nègre Marron montre d'une part une forme particulière de sabotage, et d'autre part, une 'hantologie'¹⁵. Le sabotage du Nègre Marron diffère radicalement d'un sabotage classique qui consistait à empoisonner les bêtes de somme, les autres esclaves et parfois les maîtres, à couper les routes et communications entre habitations ou à voler des vivres afin de gêner la marche du projet colonial. Le Nègre Marron sabote le système colonial en soustrayant son propre corps aux dispositifs esclavagistes. Penser le geste de fuite de l'esclave comme acte de sabotage implique de la part de celui-ci une *auto-objetisation*. L'esclave, comme l'indique l'article 44 du Code noir, est considéré comme un « être-meuble », un objet. Si le corps et la force de travail sont les seuls traits de l'esclave dignes d'intérêt pour

¹⁵ Il s'agit d'indiquer ici la propension au niveau phénoménal du Nègre Marron à devenir fantôme, à devenir un spectre. Voir Jacques Derrida, *Spectres de Marx : l'Etat de la dette, le travail du deuil et la nouvelle internationale*, Paris, Galilée, 1993, p. 31.

la machine coloniale et esclavagiste, l'esclave fuyant dans un geste de défiance dérobe son corps à cette machine. Il 'vole son corps' à son maître ou, pour reprendre l'expression créole '*i ka chapé kòy*', littéralement 'il échappe son corps'. Si, dans une certaine mesure, l'esclave fugitif se réapproprie son corps, cet acte de résistance concède une grammaire de l'action 'politique' qui implique l'objetisation du corps. Cette forme de résistance ne déroge pas au principe ordonnateur de ce que l'on peut nommer avec Jacques Rancière le *partage du sensible du monde colonial et esclavagiste*, qui sépare ceux qui parlent, agissent et donnent des ordres, de ceux qui écoutent et font du bruit, attestant de l'inégalité politique entre maître et esclave¹⁶.

Plus qu'un sabotage qui peut temporairement immobiliser la machine coloniale et esclavagiste, l'échappée du Nègre Marron manifeste l'existence d'un autre lieu, d'un ailleurs inconnu, mais présent, qui par lui-même ébranle le monde colonial. Le Nègre Marron n'est pas mort. Contrairement aux esclaves dont la biopolitique coloniale prévoit la venue, la vie machinale et la mort *à temps* à travers les traites transatlantiques ou les politiques de reproduction, l'existence du Marron manifeste la présence d'un être qui, n'étant ni esclave, ni libre affranchi, ni mort, déroge à l'hubris totalisante du monde colonial. L'échappée de l'esclave donne lieu à une véritable 'hantologie' du Nègre Marron au sens où l'entend Jacques Derrida.¹⁷ Si les expéditions de la maréchaussée, corps de police dédié à leur 'chasse', eurent quelque effectivité à déloger des camps de Marrons, le pouvoir colonial ne parvint jamais à effacer l'alternative marronne. Humiliant les propensions totalisantes du pouvoir colonial, cette existence imprévue ne cessa de hanter les colons, les maîtres et le pouvoir colonial générant suspicion, peur, et parfois paranoïa.

L'ailleurs ouvert par l'échappée fait peut-être du Nègre Marron l'un des premiers utopistes des sociétés créoles. En effet, l'échappée marronne est utopique en deux sens du terme. Elle est utopique au sens où le désir d'échapper au monde

¹⁶ Jacques Rancière, *La mésentente : politique et philosophie*, Paris, Galilée, 1995.

¹⁷ Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, *op. cit.*

colonial, souvent animé par le désir d'un retour à un chez soi préalable à la 'rencontre' – comme si 1492 n'avait pas eu lieu – demeure impossible. Les nombreuses tentatives historiques de retour échouèrent pour la simple raison que l'ascension vers les forêts des mornes, la traversée d'une mer en pirogue, le franchissement de la frontière des États-Unis vers le Canada et le 'retour vers l'Afrique' ne constituent pas des remontées dans le temps. Ensuite, l'échappée marronne peut être qualifiée d'utopique au sens où elle manifeste la radicalité d'une autre organisation du vivre-ensemble et d'une autre manière d'habiter la terre face au monde colonial, bien qu'aux marges de celui-ci. Solitaire ou à plusieurs, l'échappée marronne témoigne de l'imagination d'autres normes dans les forêts ou ailleurs. Plusieurs communautés marronnes se sont constituées et ont créé leurs propres modes d'organisation, leurs propres manières de (sur)vivre ensemble. Une organisation qui ne serait plus fondée sur l'esclavage du grand nombre ni sur un pouvoir fondé sur la couleur de la peau. Au sein de ces hétérotopies se manifeste un autre rapport à la terre et un autre rapport à la nature. Contrairement à l'exploitation intensive des plantations, le Marron se doit de conserver la terre qu'il occupe, s'y abriter, la connaître et s'y nourrir. La portée écologiste du Nègre Marron réside en ce que son action ne peut se penser qu'à condition d'imaginer une proximité et un rapport écologique à la terre et à la nature qui constituent le socle de son échappée. Loin des marchés et des ports, il doit trouver de quoi se nourrir avec ses fruits, ses racines et ses jardins plantés. Il doit trouver un moyen de s'y abriter avec ces grottes, ces mangroves, ces forêts perchées sur les montagnes ou ces bois perdus au milieu d'un continent, lieux impénétrables aux yeux du pouvoir colonial. Il doit découvrir cette nature, ses dangers et ses secrets permettant de panser et soigner les affections découlant de cette dure expérience et peut-être même y retrouver les songes des divinités oubliées ou les apparitions des esprits immémoriaux. Abri, vivier, refuge et ressource, ce rapport écologique à la nature est la condition de l'échappée du Nègre Marron. En ce sens, à l'instar des Amérindiens, les premiers qui nouèrent un rapport écologique à ces terres, le Nègre

Marron incarne une figure fondamentale de l'écologie des sociétés créoles caribéennes.

L'on ne saurait mésestimer la puissance contemporaine de cette figure fondamentale de tous les esclavages des Amériques – et de l'océan Indien – ni sa portée épistémique pour de nombreuses sociétés créoles caribéennes. En délestant le Marron de ce qu'on aurait voulu qu'il fit ou des reproches concernant ce qu'il ne fit pas, il devient alors possible d'apercevoir, à travers ses foulées nocturnes et son silence imposé par les archives, ce qu'il révèle de nous et du monde, d'hier et d'aujourd'hui.

Notice bio-bibliographique : Malcom Ferdinand est doctorant en philosophie politique à l'université Paris Diderot – Paris 7. Il mène une thèse ayant pour titre « Enjeux politiques et philosophiques des conflits écologiques dans la Caraïbe (Martinique, Guadeloupe, Haïti) », sous la direction du professeur Etienne Tassin au Laboratoire de Changement Social et Politique (LCSP). Ses récentes publications incluent : « De l'usage du chlordécone en Martinique et Guadeloupe : l'égalité en question », *in*, Augagneur F. & Fagnani J. (dir.), *Revue française des affaires sociales* 2015/1 (n°1-2), Paris, La documentation française, 2015 ; « La littérature pour penser l'écologie postcoloniale caribéenne », *Multitudes* 2015/3 (n° 60), p. 65-71.

Philippe Soupault ou le roman à l'encre de pieuvre

Julien Jeusette
Université Paris Diderot – Paris 7 / Université du Luxembourg
julienjeusette@hotmail.com

Mots-clés : Soupault, fuite, évasion

Keywords : *Soupault, flight, escape*

Résumé de l'article : Entre 1923 et 1934, Philippe Soupault publie treize romans, dont le point commun est sans conteste la thématique de l'échappée et de la fuite. Il ne s'agit toutefois pas d'évasion dans l'imaginaire, thème surréaliste par excellence, mais bien de fuites en avant dans le réel : d'innombrables personnages quittent leurs familles, femmes, habitudes, travail, afin de faire l'expérience d'une plus grande liberté et d'échapper aux entraves de la société bourgeoise. L'analyse thématique, qui portera par souci de concision sur le premier roman (*Le Bon Apôtre*), sera secondée d'une approche sociocritique qui cherchera à définir de quoi cette obsession pour la fuite est le symptôme.

Abstract : *Between 1923 and 1934, Philippe Soupault published thirteen novels which all have in common the recurring theme of escape. Rather than engaging with the surrealist theme of imaginary escape, the author explores real-life leaps into the unknown. A range of characters leave their families, wives, habits and jobs to experience greater freedom and escape the constraints of bourgeois society. Adopting a contextual and sociocritical approach, this paper will focus on Soupault's first novel, Le Bon Apôtre, in order to examine this desire for escape as a symptom.*

Le premier roman de Philippe Soupault, paru en 1923 et intitulé *Le Bon Apôtre*, met en scène un personnage qui hésite, dans sa quête identitaire, entre conformisme et authenticité, sécurité et liberté, déterminisme et spontanéité. Tout au

long du livre se déploie une tension entre ces deux modes de vie, et le protagoniste, au terme d'une expérience de nausée et d'étouffement préexistentialistes, optera finalement pour l'évasion vers l'inconnu au nom d'un besoin intérieur inexorable. Mais avant d'en venir à ce roman, il convient d'abord de poser le contexte dans lequel celui-ci s'inscrit. Après la Première Guerre mondiale, de nombreux penseurs et écrivains diagnostiquent (avec inquiétude ou avec joie) un désir d'évasion chez leurs contemporains. En voici trois exemples qui représentent des positions idéologiques différentes : un penseur d'extrême gauche, Paul Nizan, un philosophe à ses débuts, Emmanuel Levinas, un écrivain d'extrême droite (du moins au moment où il écrit ce texte), Pierre Drieu La Rochelle.

Dans *Aden Arabie*, rédigé en 1931 au retour de son voyage au Moyen-Orient, Paul Nizan constate : « Nous ne pensons qu'à fuir. [...] Chacun veut assurer son évasion par ses propres moyens. ¹ » L'auteur emploie ici un « nous » générationnel pour témoigner d'une inclination propre à son époque, mais comme le suggère la phrase suivante, cette obsession collective ne permet pas de fonder une communauté ni de pratiquer une lutte efficace, dans la mesure où l'intérêt individualiste prime² : « chacun ... *par ses propres moyens* ». Plus loin dans le texte, il poursuit : « Ainsi il y avait dans ce temps cruel dont je parle, des hommes qui voulaient vraiment fuir les niches où les fixaient les causes auxquelles ils ne comprenaient presque rien. ³ » Dans ce passage apparaît un motif que l'on retrouvera entre autres chez Soupault, à savoir le refus du déterminisme identitaire, social et géographique. Cette triple fixation est en effet vécue comme une aliénation, ainsi que l'indique le terme « niche » qui compare, par métonymie, les hommes à des chiens, êtres passifs se laissant guider par des maîtres. La fuite se présente dès lors (de façon illusoire selon Nizan) comme un moyen de recouvrer une authenticité perdue.

¹ Paul Nizan, *Aden Arabie*, Paris, la Découverte, 2002, p. 65.

² Pour cette raison, Nizan s'engagera activement au Parti communiste au retour du Yémen et critiquera le mouvement de fuite auquel il avait initialement succombé.

³ *Ibid.*, p. 74.

Dans un de ses premiers essais, paru en 1935, Levinas note : « *L'évasion* dont la littérature contemporaine manifeste l'étrange inquiétude apparaît comme une condamnation, la plus radicale, de la philosophie de l'être par notre génération. ⁴ » Dans ce texte qui se fonde sur Heidegger et préfigure la pensée sartrienne, Levinas explique que le besoin d'évasion naît d'une angoisse : « la sensibilité moderne ⁵ », qui découle de l'abandon de toute transcendance, livre pour la première fois l'homme entièrement à lui-même. Cette liberté, angoissante parce qu'abyssale, nous pousserait à sortir de nous-mêmes. Dès lors, poursuit Levinas, « ce terme [d'évasion] que nous empruntons au langage de la critique littéraire contemporaine n'est pas seulement un mot à la mode ; c'est un mal du siècle. ⁶ » Le philosophe propose une définition précise de ce mal, qui convient parfaitement au personnage principal du *Bon Apôtre* comme on va le voir : « C'est une tentative de sortir sans savoir où l'on va, et cette ignorance qualifie l'essence même de cette tentative. ⁷ »

Drieu la Rochelle, quant à lui, écrit en 1942 dans sa préface de *Gilles* :

Je me suis trouvé comme tous les autres écrivains contemporains devant un fait écrasant : la décadence. Tous ont dû se défendre et réagir, chacun à sa manière contre ce fait. Mais aucun comme moi – sauf Céline – n'en a eu la conscience claire. Les uns s'en sont tirés par l'évasion, le dépaysement, diverses formes de refus, de fuite ou d'exil. ⁸

On rejoint ici le diagnostic posé par les deux auteurs précédents : leurs « contemporains » désirent s'évader, se dégager. L'écrivain précise néanmoins que la cause de ces échappées serait « le fait écrasant » de la décadence, thème qui hante l'idéologie de droite, de Charles Maurras à Pétain en passant par Maurice Barrès. Les hommes fuiraient donc pour surmonter cette décadence – terme qui n'est, par ailleurs,

⁴ Emmanuel Levinas, *De l'évasion*, Paris, Le Livre de poche, 1998, p. 94.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 95.

⁷ *Ibid.*, p. 104.

⁸ Pierre Drieu La Rochelle, *Romans, récits, nouvelles*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2012, p. 820.

jamais clairement défini.

Ces trois regards réflexifs sur les mentalités des années 1930-1940 en viennent à former une sorte d'anthropologie, sinon de pathologie d'époque. Mais le désir d'évasion est déjà bien présent dans les années 1920 comme en témoigne notamment ce texte d'André Breton dans la revue *Littérature* :

Je ne puis que vous assurer que je moque de tout cela et vous répéter :
Lâchez tout.
Lâchez Dada.
Lâchez votre femme, lâchez votre maîtresse.
Lâchez vos espérances et vos craintes.
Semez vos enfants au coin d'un bois.
Lâchez la proie pour l'ombre.
Lâchez au besoin une vie aisée, ce qu'on vous donne pour une situation d'avenir. Partez sur les routes.⁹

Ce texte publié en 1922 n'invite pas ses lecteurs à s'engager au service d'une cause, comme le ferait un manifeste « classique », mais les enjoint au contraire à s'en *dégager*, à lâcher prise. Pour Breton, la vraie liberté se situe hors de la société. Cependant, le premier *Manifeste du surréalisme*, en 1924¹⁰, va infléchir cette position pour consacrer davantage l'évasion dans l'*imaginaire* et dans le *rêve* que la fuite dans la « réalité rugueuse à étreindre ¹¹ ». Un an avant ce manifeste, *Le Bon Apôtre* de

⁹ André Breton, « Lâchez tout », *Les Pas perdus* [1924], Paris, Gallimard, 1969, p. 105.

¹⁰ On pourrait poser l'hypothèse selon laquelle Breton, dans le premier *Manifeste du surréalisme* qui signe la naissance d'un groupe littéraire à part entière, doit prendre ses distances avec la négativité (dadaïste) du « lâchez tout » afin d'occuper une position originale dans le « spectre » de l'évasion propre à son époque. La consécration de la fuite dans et par l'imaginaire, qui renoue avec le courant symboliste, permet à l'auteur d'affirmer à la fois la singularité du surréalisme – en prenant ses distances avec le roman d'aventures – et son côté subversif, dans la mesure où la question de l'évasion demeure au centre des préoccupations. D'autant plus que, pour fonder un mouvement littéraire, l'éloge de la trahison qu'implique le « lâchez tout » semble contre-productif.

¹¹ Arthur Rimbaud, « Adieu », Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », p. 204.

Soupault apparaît comme une mise en récit du « Lâchez tout », voie intermédiaire entre la position surréaliste de 1924 et le roman d'aventures qui connaît dans ces années un développement sans précédent¹². À l'inverse de ce genre dont la trame narrative est construite en fonction de la découverte d'un ailleurs inconnu, le texte de Soupault est axé exclusivement sur le mouvement de sortie, sur l'élan inchoatif du départ qui hante le personnage principal. L'aventure potentielle est secondaire et, dans tous les cas, jamais exotique ; le récit s'achève ainsi lorsque le protagoniste quitte la France pour le Canada.

Outre les trois causes du désir d'évasion envisagées précédemment – le manque de sens selon Nizan, la (trop) soudaine autonomie de l'homme selon Levinas, la décadence selon Drieu –, il convient de se demander pour quelles raisons celui-ci en vient à prendre une place aussi considérable dans l'entre-deux-guerres. Il est évident que la Première Guerre mondiale, qui mine l'édifice des certitudes et des conformismes, constitue l'un des facteurs qui font naître le désir d'ailleurs, désir qui traduit une volonté de laisser derrière soi la civilisation occidentale. En outre, nombreux sont les auteurs à constater dès le mois d'août 1914 un reflux de l'individualisme politique ; une conception holistique de la société s'impose par le biais de ce qui fut appelé l'Union sacrée : « On y affirme le primat de la patrie qui doit passer avant toute autre considération. On affirme qu'aucune idée, intellectuelle, morale, religieuse, éthique ne saurait prévaloir sur la nécessité de l'emporter dans le combat contre l'ennemi. ¹³» Mise en place dans le but de fédérer toute la population au nom de la défense nationale, l'Union sacrée est maintenue à peu près jusqu'à la fin des années 1920 pour tous les partis politiques excepté les socialistes qui s'en retirent en 1917. Mais la Révolution bolchevique, en passe de devenir totalitaire, consacre elle aussi l'abnégation de l'individu au nom d'un tout structuré. La montée des ligues

¹² Sylvain Venayre, *La gloire de l'aventure: genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Paris, Aubier, coll. « Collection historique », 2002.

¹³ Serge Berstein et Pierre Milza, *Histoire de la France au XX^e siècle. I. 1900-1930*, Paris, Perrin, 2009, p. 275.

d'extrême droite dans les années 1930 et des régimes fascistes italo-germaniques a ainsi amené le philosophe Alain Laurent à constater que, dans l'entre-deux-guerres, « pour la première fois de son histoire, l'individualisme se heurte à une coalition d'ennemis passionnellement résolus à l'éradiquer de la société [...] absolument personne n'en soutient alors la cause. ¹⁴» S'il est donc indéniable que l'individualisme politique régresse fortement à cette époque, il convient toutefois de nuancer l'idée qu'« absolument personne n'en soutient la cause » : la fuite en avant solitaire que mettent en scène de nombreux écrivains dans leurs romans est symptomatique de ce conflit entre aliénation collective et authenticité individuelle.

L'expérience étouffante de la soudaine clôture physique et légale du monde a sans doute également contribué à générer des pulsions de fuite à cette époque. En 1931, Paul Valéry constate avec effroi que « le temps du monde fini commence¹⁵» dans la mesure où il n'y a plus de blancs sur les cartes. L'introduction des passeports obligatoires durant la Première Guerre impose des barrières au déplacement et met fin à la liberté de circulation que Stefan Zweig regrette dans *Le Monde d'hier* (1942) : « ich ergötze mich immer wieder neu an dem Staunen junger Menschen, sobald ich ihnen erzähle, daß ich vor 1914 nach Indien und Amerika reiste, ohne einen Paß zu besitzen oder überhaupt je gesehen zu haben. ¹⁶» Cette brève contextualisation indique que les années d'après-guerre ne sont pas uniquement des « années folles » de licence et de liberté, mais qu'elles constituent aussi une période trouble et étouffante.

Le Bon Apôtre de Philippe Soupault fait partie des grands romans du début du XX^e siècle si l'on en croit Louis Aragon, qui en rend compte dans les *Lettres françaises* : « J'affirme que toute l'histoire du roman, à notre époque, est obligée de

¹⁴ Alain Laurent, *Histoire de l'individualisme*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je », 1993, p. 78-79.

¹⁵ Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*, Paris, Stock, 1931 p. 35.

¹⁶ Stefan Zweig, *Die Welt von Gestern, Erinnerungen eines Europäers* [1942], Frankfurt am Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 2014, p.463. Traduction personnelle : « Je m'amuse de façon récurrente de l'étonnement des jeunes, lorsque je leur raconte qu'avant 1914, je voyageais en Inde et en Amérique sans posséder de passeport ni sans en avoir jamais vu ».

tenir compte de ce roman-là.¹⁷» Cette seule phrase mérite que l'on s'intéresse à nouveau à cet écrivain dont l'histoire littéraire ne retient que la participation fantomatique à la fondation du mouvement surréaliste et la collaboration avec André Breton à l'écriture des *Champs magnétiques*. *Le Bon Apôtre*, texte de deux cents pages qui met en scène deux personnages, Philippe Soupault et Jean, narre sous la forme d'un récit à la troisième personne entrecoupé de fragments du journal intime de Jean la vie de ce dernier, de l'école primaire où Soupault le rencontre jusqu'à son départ définitif pour le Canada.

Le désir d'évasion est lié à la quête identitaire chez Soupault, le personnage de Jean hésitant sans cesse entre une volonté de se conformer et une recherche d'authenticité marquée par le rejet des codes imposés du dehors. Dès le début du roman, il cherche à s'adapter à tout prix aux attentes de la société et fait de son mieux pour accepter le rôle que lui prescrivent les autres :

Personne ne le connaissait, mais peu à peu chacun le limitait, lui donnait un caractère, des penchants, des tendances avec plus ou moins de générosité. Lui écoutait avec un plaisir évident les jugements si différents que l'on portait sur lui. Il ne s'en étonnait pas, mais réagissait tout naturellement dans le sens indiqué par l'attitude de son interlocuteur. Il faisait toujours, sans en avoir l'air, attention à ne pas contredire, ne pas démentir.¹⁸

Jean se force dès lors à demeurer cet « être-dans-la-moyenne » qui, selon Heidegger, relève de notre rapport à nous-mêmes au quotidien : « [le quotidien] fond complètement le Dasein qui m'est propre dans le genre d'être des "autres" [...] c'est ainsi, sans attirer l'attention, que le ON étend imperceptiblement la dictature qui porte sa marque. ¹⁹ » Ainsi, jusqu'à son prénom homophone de *gens*, le personnage s'inscrit d'emblée sous le signe aliénant du quelconque et se laisse définir par son entourage.

¹⁷ Cité dans la préface de Philippe Soupault, *Le Bon Apôtre*, *op.cit.*, p. 19.

¹⁸ Philippe Soupault, *Le Bon Apôtre*, Paris, Lachenal & Ritter, 1988, p. 31.

¹⁹ Martin Heidegger, *Être et temps*, Paris, Gallimard, 1986, p. 172.

Et pourtant, malgré cette soumission aux jugements extérieurs, il inquiète, car en cherchant à ne contredire personne, les rôles différents qu'il adopte s'avèrent antagonistes. Cette quête active du conformisme le rend finalement insaisissable : « *On* l'aimait à cause de cette douceur et de cette soumission, mais *on* ne pouvait avoir aucune prise sur lui. ²⁰» Cette répétition du « on » fait écho à la critique heideggerienne de l'inauthenticité individuelle au contact des « autres ». Malgré cette volonté affirmée de répondre aux exigences de la société, le personnage ne parviendra pas à contenir son besoin intérieur d'évasion.

Suite à une brève liaison avec une femme de chambre, Jean met en scène des vols et lui fait porter le chapeau pour ne pas s'attacher à elle et pour éviter qu'elle ne s'attache à lui. Elle se retrouve en prison, mais la manœuvre finira par être découverte et il sera emprisonné deux ans pour faux témoignage. Lorsque Philippe Soupault l'apprend, il s'étonne : « il lui semblait impossible que Jean n'ait pas réussi à échapper à toutes ces enquêtes. ²¹» En d'autres termes, on comprend que Jean s'est finalement laissé prendre volontairement : la prison, en tant que modalité de fixation spatiale, lui apparaît comme un remède (inefficace, comme nous allons le voir) à son désir de défection versatile.

Pour surmonter l'ennui de son emprisonnement, le personnage interprète le comportement passé et futur de tous les hommes qu'il a connus comme des suites logiques d'actions prédéterminées :

Je repris toute ma vie, en passant en revue ceux et celles que j'avais rencontrés. Je m'acharnais sur chacun d'eux, les démontant comme des jouets pour les remonter ensuite pièce par pièce, élément par élément. J'imaginai les épisodes de leur vie future et je devinais leurs réactions. ²²

²⁰ Philippe Soupault, *op.cit.*, p. 31. Nous soulignons.

²¹ *Ibid.*, p. 65.

²² *Ibid.*, p. 84.

Se dessine ici une anthropologie du déterminisme et de la prévisibilité : selon Jean, toute vie (sauf la sienne) est tracée d'avance et se laisse déconstruire comme un mécanisme d'horloge. À un niveau métanarratif, ce passage est à mettre en relation avec la critique du personnage de roman balzacien, condamné à l'époque parce qu'il réduirait la complexité humaine à une entité figée et cohérente. André Gide, dans ses conférences de 1922 au Vieux-Colombier, ne cesse d'opposer les personnages mouvants de Dostoïevski aux types de Balzac :

Ses principaux personnages restent toujours en formation, toujours mal dégagés de l'ombre. Je remarque en passant combien profondément il diffère par là de Balzac dont le souci principal semble être toujours la parfaite conséquence du personnage.²³

Dans ses *Réflexions sur le Roman*, Thibaudet ne dit pas autre chose : chez Balzac, « l'homme est donné avec son caractère fixé, et ses actes suivent son caractère. » Dans le journal intime de Jean, on trouve par ailleurs une note qui évoque la nécessité de relire la *Cousine Bette*, comme si les personnages réalistes étaient des modèles à suivre pour qui cherche à se fondre sans heurts dans la société. Cette idée rejoint la réflexion de Dominique Rabaté à propos de la relation entre le sens de la vie et le genre romanesque, qui possède « la capacité à configurer des situations, des personnages, des attitudes qui peuvent devenir des modèles ou des points de comparaison éventuelle.²⁴ »

À sa sortie de prison, Jean tentera, une fois de plus, de stabiliser son identité en prenant la tête de l'entreprise familiale. Dans un premier temps, le rôle de « capitaliste » lui correspond bien, dans la mesure où il ne vit que de projets et voyage beaucoup. Mais au fur et à mesure que progresse le récit, il « en a assez de ce rôle²⁵ » et finit par annoncer à Philippe Soupault son « départ définitif » en déclarant : « Mes amis, mes jolies amies, je vous aime bien, mais vos mains voulaient prendre les

²³ André Gide, *Dostoïevski*, Paris, Gallimard, coll. « Coll. « Idées » », 1923, p. 72.

²⁴ Dominique Rabaté, *Le Roman et le sens de la vie*, Paris, José Corti, 2010, p. 13.

²⁵ Philippe Soupault, *op.cit.*, p. 127.

miennes ²⁶» – il fuit ainsi le réseau de liens dans lequel son entourage cherche à l'intégrer.

C'est tout le déterminisme hérité des siècles précédents qui se trouve mis à mal. La singularité du personnage de Jean constitue en quelque sorte la métaphore de la rupture avec cette conception oppressante de la société qui ne laisse aucune marge à la spontanéité et à l'originalité : « je romps tous les liens et je détruis les habitudes ²⁷» et plus loin : « Je ne me retournerai pas. Je n'ai ni regret ni remords. J'étouffe où je m'attache. ²⁸» À la volonté d'échapper au conformisme aliénant s'ajoute le rejet de toute attache, ce qui aboutit à une forme d'individualisme anarchiste radical en contradiction avec l'individualisme capitaliste « testé » plus tôt, puisque le personnage refuse toute forme de possession au nom d'une plus grande liberté de mouvement. Même le plus petit bagage limite la vitesse de déplacement : « Dans le petit jour je hélèrai un taxi, je n'aurai qu'un sac de voyage et je prévois l'effort qu'il me faudra faire pour le soulever, comme un cadavre. ²⁹» En dénouant tous les liens qui le retiennent (qu'ils soient humains ou matériels), Jean revendique sa différence au sein des totalités qui cherchent à l'assimiler. Ce motif du déracinement identitaire fait écho au texte d'André Breton cité ci-dessus : « Pardonnez-moi de penser que, contrairement au lierre, je meurs si je m'attache ³⁰»

Le personnage de Soupault aboutit alors à l'aveu final, « je ne sais que partir », qui assure pour seul fondement à son identité le besoin indéterminé d'évasion : « Les raisons de mon départ, je ne les connais pas. Elles sont comme les battements de mon cœur. ³¹» Libéré de la pression sociale qui cherchait à le figer, Jean peut enfin suivre son instinct et jouir du départ ; paradoxalement, la certitude de l'incertitude le rassure puisque « pour la première fois de ma vie je suis sûr du

²⁶ *Ibid.*, p. 168.

²⁷ *Ibid.*, p. 100.

²⁸ *Ibid.*, p. 167.

²⁹ *Ibid.*, p. 169.

³⁰ André Breton, *Les Pas perdus*, op.cit., p. 103.

³¹ *Ibid.*, p. 167.

lendemain.³²» En créant un personnage qui se définit moins par des traits psychologiques que par une action, un devenir et un projet, Soupault ouvre la voie à l'existentialisme des années 1940 selon lequel « l'existence précède l'essence » et met en scène le passage d'une forme de société stable tournée vers le passé à une autre, axée davantage sur la liberté individuelle et tournée vers l'avenir. À la fin du roman, Jean finit par perdre son statut de « Bon apôtre » puisqu'il ne cherche plus à contenter ses proches en les imitant, mais affirme haut et fort sa singularité irréductible.

Dans le *Traité du style*, en 1928, Louis Aragon critiquera mesquinement l'art romanesque de son ex-camarade en écrivant : « M. Philippe Soupault [...] fait depuis un nombre croissant d'années de la littérature avec le verbe *partir*.³³» Or, à cette époque, nombreux sont les écrivains qui fondent leurs récits sur ce verbe, à commencer par Aragon lui-même dans *Le Libertinage*, Georges Ribemont-Dessaignes dans *Céleste Ugolin*, Blaise Cendrars dans *Moravagine*, Jean Giraudoux dans *Les Aventures de Jérôme Bardini*, Emmanuel Bove dans *Le Pressentiment*, ou encore Paul Morand dans *L'Homme pressé*. Ces textes, qui mettent en scène des personnages transgressant toute forme de figement identitaire par des gestes de fuites, pourraient être qualifiés de « romans à l'encre de pieuvre ». Contrairement à *l'eau de rose* qui engendre des conventions fortes, une relative stabilité des personnages et un horizon d'attente rarement bouleversé, l'encre de l'animal marin insuffle aux récits l'instinct d'esquive et la puissance de métamorphose.

Cet éloge du déracinement et de la déliaison résonne avec la notion de « vie liquide » telle que l'analyse Zygmunt Bauman à partir des années 2000 :

[L'homme liquide] recherche son identité dans la liberté vis-à-vis d'identités attribuées et inertes, dans une autorisation de braver et passer outre les types de marqueurs, labels ou stigmates culturels qui limitent les mouvements et les choix des autres liés-à-un-

³² *Ibid.*, p. 170.

³³ Louis Aragon, *Traité du Style*, Paris, Gallimard, p. 76.

lieu : les “gens du coin”.³⁴

Cette description sociologique de l’homme postmoderne correspond parfaitement au protagonistes des récits cités ci-dessus. Toutefois, alors que cette « liquidité » anthropologique fut valorisée (de façon marginale) pour son potentiel libérateur dans la littérature de l’entre-deux-guerres, Z. Bauman critique le fait qu’elle soit aujourd’hui devenue l’impératif à suivre et il s’attache à en dénoncer les conséquences aliénantes : « le fait d’avoir une identité non fixe, [...] n’est pas un état de liberté, mais une conscription obligatoire et interminable dans une guerre de libération qui ne connaît jamais de vainqueur. ³⁵» Le sociologue se retrouve ainsi à défendre *au nom de la liberté* ce contre quoi luttait le personnage de Jean, à savoir la sécurité, la quiétude et l’immobilité ; il serait dès lors intéressant de retracer une généalogie qui saisisrait à quel moment et dans quelles conditions la « vie liquide » devient majoritaire et force la théorie critique à tenir un discours qui eût été taxé de conservateur auparavant.

Notice bio-bibliographique : Julien Jeusette est doctorant en lettres modernes à l’Université Paris VII Denis Diderot (CERILAC) et à l’Université du Luxembourg (IPSE), sous la direction conjointe de Dominique Rabaté et de Nathalie Roelens. Sa thèse est intitulée *Politiques de la fuite. La littérature à l’encre de pieuvre*.

³⁴ Zygmunt Bauman, *La Vie liquide*, Paris, Pluriel, 2013, p. 56.

³⁵ *Ibid.*

L'échappée criminelle. Représenter le brigandage entre politique et littérature (Naples et Rome, 1860-1870)

Giulio Tatasciore

Università degli Studi di Teramo / Université Paris Diderot - Paris 7

(ICT) giulio.tatasciore@gmail.com

Mots-clés : Brigandage, échappée, bas-fonds

Keywords : *Brigandage, escape, underground*

Résumé : Cet article traite de la représentation littéraire du brigandage dans l'Italie des années 1860-1870. Dans un climat politique conflictuel, on appelle brigandage (*brigantaggio*) la guérilla conduite par les partisans des Bourbons contre les *patrioti* dans les provinces méridionales du royaume récemment unifié. La criminalisation des brigands est partagée par des observateurs français d'importance, qui dès lors deviennent des médiateurs entre les deux cultures, et contribuent à identifier dans les « classes dangereuses » italiennes le véritable obstacle à la pacification des provinces méridionales. Ce phénomène semble en effet lié à des pratiques criminelles perçues comme typiques de la société méridionale. Toutefois, à ce moment-là, on ne parle plus du brigand naguère courtois et pittoresque connu dans l'Europe entière à travers l'opéra-comique et la tradition romantique du voyage en Italie. Le discours politique donne plutôt lieu à des phénomènes d'identification et de symbolisation du brigandage comme contre-société formée par des malfaiteurs professionnels, dotés de hiérarchies et de traditions autonomes. La représentation du brigand, en faisant référence à la littérature des bas-fonds et au roman social, fait donc du criminel celui qui 's'échappe' hors des normes sociales et du grand projet d'unification nationale, pour construire une société parallèle fondée sur le crime et la malfaisance.

Abstract: *This article deals with the topic of post-unitarian brigandage in Italy in the period 1860-1870. In a tense political climate, brigandage (brigantaggio) was the term employed to refer to the guerilla struggle of Bourbon partisans against the patrioti in the southern provinces*

of the recently unified kingdom. The 'criminalisation' of brigands was supported by notable French observers, who became mediators between two cultures, thus helping to identify in the Italian 'dangerous classes' the real obstacle to the pacification of southern regions. Indeed, this phenomenon was linked to criminal practices perceived as typical of southern societies. However, the romantic-chivalric tradition of the Italian bandit, familiar across Europe thanks to the opera and the Romantic tradition of travelling in Italy, was disregarded in this period. Rather, brigandage was redefined as a 'counter-society' constituted by violent professional criminals with autonomous hierarchies and customs. The organisational structure and identity of criminals appear related to 'bas-fonds' literature, and broadly to the French social novel. The brigand is now the one who 'escapes' from both social norms and the great project of national unification, in order to found a society based on crime and lawlessness.

Brigandage, bas-fonds et échappée criminelle, une hypothèse

Pendant les années 1860-1870, l'Italie méridionale est agitée par une véritable guerre civile entre les partisans des Bourbons et les patriotes partisans du processus d'unification italienne. Dans ce contexte politiquement exacerbé, les élites libérales du nouveau Royaume d'Italie sont confrontées à une guérilla violente, désordonnée, présentant des hommes issus du peuple. Les *patrioti* appellent ce phénomène, avec mépris, 'brigandage' (*brigantaggio*), car il semble lié à des pratiques criminelles perçues comme typiques de la société méridionale¹. Toutefois, ce terme ne fait plus référence aux brigands naguère courtois et pittoresques connus à travers l'Europe entière grâce à l'opéra-comique et à la tradition romantique du voyage en Italie. Le discours politique identifie plutôt le brigandage à une contre-société formée par des

¹ Salvatore Lupo, « Il "grande brigantaggio". Interpretazione e memoria di una guerra civile », in Walter Barberis (éd.), *Storia d'Italia. Annali, 18 : Guerra e pace*, Torino, Einaudi, 2002, p. 463-502 ; Salvatore Lupo, *L'unificazione italiana. Mezzogiorno, rivoluzione, guerra civile*, Pomezia, Donzelli, 2011 ; Salvatore Lupo, Carmine Pinto et Angelo Ventrone (éds), *Guerre civili*, n. monographique de *Meridiana. Rivista di storia e scienze sociali*, n° 76, 2013 ; Paolo Macry, *Unità a Mezzogiorno. Come l'Italia ha messo assieme i pezzi*, Bologna, Il Mulino, 2012 ; Carmine Pinto (éd), *Unificazione e Mezzogiorno*, n. monographique de «Meridiana. Rivista di storia e scienze sociali», n° 78, 2013; Adriano Roccucci (éd.), *La costruzione dello Stato-nazione in Italia*, Roma, Viella, 2012.

malfaiteurs professionnels, dotés de hiérarchies, de langues et de traditions autonomes.

Ce discours se focalise finalement sur des personnages subversifs. Le brigand est identifié, littéralement, à l'homme mauvais qui 's'échappe' des prisons et des bas-fonds pour commettre des délits. Mais cette opération de criminalisation de l'ennemi 'réactionnaire', construite dans le but de neutraliser les aspects proprement politiques des insurrections et de délégitimer l'action des brigands, donne aussi l'occasion de réfléchir à deux formes 'd'échappées criminelles' : l'une serait sociale, au sens où elle subvertirait les normes morales en empêchant la pacification et la 'normalisation' des provinces méridionales, et l'autre serait de nature politique, au sens où elle entraverait le chemin glorieux du *Risorgimento*. La représentation du brigand transforme donc ce dernier en un homme qui 's'échappe' à la fois de la norme sociale et du grand projet d'unification nationale, pour construire une société parallèle fondée sur le crime et la délinquance.

Dans ce contexte, mon hypothèse est que les partisans de l'unification font référence à l'imaginaire littéraire, d'origine française, des 'classes dangereuses', pour présenter les insurrections comme une explosion de basse criminalité vicieuse et brutale². Une référence clé dans ce contexte est la célèbre étude d'Honoré Antoine Frégier, dans lequel l'auteur étudie « la partie de la population réputée dangereuse par ses vices, son ignorance et sa misère³ ».

² La réflexion sur les liens entre crime, politique et classes dangereuses dans l'Italie du XIX^e siècle a été proposée récemment par Francesco Benigno, *La mala setta. Alle origini di mafia e camorra. 1859-1878*, Torino, Einaudi, 2015. Voir aussi Francesco Benigno, « L'Imaginaire de la secte. Littérature et politique aux origines de la *camorra* (seconde moitié du XIX^e siècle) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 68^e année, 2013/3, p. 755-789. Dans ce contexte, il faut évidemment faire référence aussi à Louis Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle*, Paris, Plon, 1958. Une réflexion plus approfondie sur les enjeux de ces thématiques dans le cas du *brigantaggio* est contenue dans Giulio Tataschiere, « Rappresentare il crimine. Strategie politiche e immaginario letterario nella repressione del brigantaggio (1860-1870) », *Meridiana. Rivista di storia e scienze sociali*, n° 84, 2015, p. 237-258.

³ Honoré Antoine Frégier, *Des Classes dangereuses de la population dans les grandes villes*, Paris, Baillière, 1840, p. V.

L'univers dangereux dénoncé par Frégier, à la fois fascinant et repoussant, fut le thème principal de la littérature des bas-fonds, qui a son origine dans les *Mémoires* (1828) et *Les Voleurs* (1837) d'Eugène-François Vidocq, célèbre bagnard devenu chef de la brigade de Sûreté puis romancier. Ces textes ont fourni un arrière-plan pour l'ensemble de la production d'Honoré de Balzac jusqu'aux *Misérables* de Victor Hugo (1862), en passant par *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue (1842-43), et ce, en contribuant à la construction de modèles sociaux et politiques relatifs aux identités 'déviantes'. Ce discours littéraire se caractérise par la prégnance de la question sociale, un fort réalisme urbain, et une enquête approfondie sur les classes populaires décrites comme une société parallèle à la bonne société bourgeoise⁴.

Le schéma des 'classes dangereuses' proposé par Frégier pour comprendre l'univers criminel français dans les années 1860, est adapté à la situation d'une société méridionale italienne fortement plébéienne, animée par des voleurs de profession et accoutumée à l'assassinat. Dans ce contexte de la guerre au brigandage, se construit une opposition entre ordre et désordre, qui est reliée à la tradition narrative des bandits célèbres et à la mémoire des contre-révolutions féroces de 1799 et de 1806 à Naples.

Les bas-fonds sociaux représentaient en effet un milieu à cheval entre le monde criminel et le monde de la subversion politique, microcosmes qui devaient en même temps être explorés et tenus à distance, puisque toujours prêts à se mobiliser pour le plus redouté des dangers : l'insurrection plébéienne. Dans les provinces de l'ancien royaume de Naples, comme à Paris, on dénonce la prolifération d'hordes de voleurs et d'assassins, identifiés en tant que métiers spécifiques, doués de règles et d'un langage autonomes, compréhensibles seulement par le biais des miroirs que constitue la littérature de l'époque.

Lorsque les premières insurrections contre l'unité italienne éclatent en 1860,

⁴ Dominique Kalifa, *Les Bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil, 2013 et Francesco Benigno, *La mala setta. Alle origini di mafia e camorra. 1859-1878*, p. VII-XXIX. Voir aussi Franco Moretti, *Atlante del romanzo europeo. 1800-1900*, Torino, Einaudi 1997 et Judith Lyon-Caen, « Saisir, décrire, déchiffrer : les mises en texte du social sous la monarchie de Juillet », *Revue Historique*, n° 630, 2004/2, p. 303-331.

les protagonistes sont immédiatement classés dans la catégorie polysémique de *brigands*, le terme étant exactement celui que les Français avaient employé pour désigner les insurgés du Midi de l'Italie pendant les guerres napoléoniennes de 1799 et 1806. De ce point de vue, les conflits liés à l'unification italienne auraient révélé un effrayant mélange de dépravation plébéienne et d'abomination morale, nourri pendant des décennies par la mauvaise gestion des Bourbons afin d'isoler la bourgeoisie libérale.

La criminalisation des brigands est le fait d'éminents intellectuels et observateurs français qui deviennent des médiateurs entre les deux cultures et qui contribuent à identifier les 'classes dangereuses' italiennes comme le véritable obstacle à la pacification des provinces napolitaines. D'ailleurs, la représentation du brigandage en tant que contre-société n'est pas le seul moyen d'identifier la guérilla dans le discours public et politique, mais elle constitue une efficace réserve d'images et de symboles, utiles pour donner sens à une réalité à la fois politique et sociale.

Se développant autour des thèmes du monstre criminel, de la déviance sociale et des classes inférieures, la description des éléments dangereux recourt ensuite à deux références fondamentales. D'une part, au modèle littéraire des bandits célèbres qui propose non pas des hordes indistinctes, mais des héros dotés d'un fort caractère individuel. L'autre modèle est l'univers des bas-fonds populaires, dans lequel classes dangereuses et classes laborieuses sont si proches qu'un travailleur peut tomber dans le monde du crime d'un moment à l'autre, comme par disgrâce. La représentation des bandes de brigands italiens mélange donc des caractères très typés (généralement le chef de bande), dont nous connaissons presque tous les détails biographiques et personnels, et d'autres qui forment une horde confuse, dont la particularité semble être l'incapacité de discerner avec certitude le paysan du brigand.

Une fois défini le brigandage comme une 'échappée criminelle' liée à l'univers des classes dangereuses et des bas-fonds italiens, on peut utiliser cette notion

pour réfléchir aux processus d'identification et de symbolisation des brigands pendant la guerre civile italienne ; aux liens entre la représentation du brigandage et le débat politique autour de l'ordre public et des enjeux diplomatiques ; à la circulation des textes et représentations français et leur réception en Italie, qui eut lieu à travers le rôle des intellectuels engagés politiquement, mais aussi à travers la propagation d'une sensibilité littéraire diffusée à l'échelle européenne.

L'Italie et le désordre. Les brigands dans les provinces napolitaines

En 1862, dans un contexte marqué par la crise d'Aspromonte, l'écrivain cosmopolite Marc Monnier soutenait la nécessité de « se persuader qu'il y a deux éléments en présence, d'un côté l'Italie, de l'autre le désordre⁵ ». Dans son livre sur la *camorra*, contre-société criminelle par excellence en Italie, Monnier continuait sa mission commencée quelques mois plus tôt avec un volume sur le brigandage⁶. Il s'agissait de rendre intelligible l'opaque, de mettre de l'ordre dans le désordre, de distinguer clairement, une fois pour toutes, les vrais ennemis de l'Italie unie. Monnier avait en fait été chargé par le Premier ministre Urbano Rattazzi de publier le journal de José Borjes, un aventurier catalan engagé dans la lutte légitimiste en Italie, en l'introduisant avec son propre essai sur les origines du brigandage. Pour Monnier, comme pour Rattazzi, le journal de Borjes était la preuve que les Bourbons avaient eu recours à des honnêtes légitimistes dans l'espoir de militariser les bandes de voleurs, échappés de prisons et assassins⁷.

⁵ Marc Monnier, *La Camorra. Mystères de Naples*, Paris, Michel Lévy Frères, 1863, p. 4, déjà paru en Italie sous le titre *La Camorra. Notizie storiche raccolte e documentate*, Firenze, Barbèra, 1862.

⁶ Marc Monnier, *Histoire du brigandage dans l'Italie méridionale*, Paris, Michel Lévy Frères, 1862, déjà paru en Italie comme *Notizie storiche documentate sul brigantaggio nelle provincie napoletane dai tempi di Frà Diavolo sino ai giorni nostri, aggiuntovi l'intero giornale di Borjès finora inedito*, Firenze, Barbèra 1862.

⁷ Sur les rapports entre Marc Monnier et le gouvernement italien, voir Francesco Benigno, « L'Imaginaire de la secte. Littérature et politique aux origines de la camorra (seconde moitié du XIX^e siècle) », *op. cit.*, p. 770-780, et Silvio Federico Baridon, *Marc Monnier e l'Italia*, Torino, Paravia, 1942.

Le livre de Monnier fut un grand succès éditorial à l'échelle européenne, et eut surtout une influence considérable en France. Le texte insistait sur le fait que la monarchie des Bourbons avait littéralement brutalisé les classes inférieures du royaume de Naples, en les laissant végéter dans la pauvreté, l'ignorance et la superstition. La guerre légitimiste comptait donc sur ces hommes égoïstes et violents, poussés à une terrible vengeance contre la 'classe riche', à savoir les libéraux. Les brigands étaient donc le produit d'une révolte plébéienne aveugle qui avait partie liée avec les pratiques invétérées du vol. Monnier proposait ensuite au lecteur de lire le *Gil Blas* de Lesage pour mieux imaginer les actions des voleurs. Toutefois, il précisait qu'en Italie, le brigandage accueillait « la lie des populations remuées, l'écume des prisons ouvertes, des flots de vagabonds et de malfaiteurs⁸ ».

Le processus de criminalisation présenté par Monnier était conforme aux opinions qui circulaient largement dans les institutions gouvernementales et diplomatiques. Après la fin du siège de Gaeta et l'exil de François II hors de son royaume (14 février 1861), il n'était plus tolérable de parler de réaction *politique*, alors que la lecture politique des mouvements pro-Bourbons de l'hiver 1860 était même reconnue par de nombreux libéraux. Après Gaeta, le journal gouvernemental *L'Opinione* parlait sans ambages des « évadés et des assassins de profession qui ont rejoint les masses plébéiennes avides de pillages⁹ ».

Criminaliser les insurgés voulait dire, évidemment, effacer les enjeux politiques du brigandage et discréditer le régime des Bourbons aux yeux des observateurs internationaux. Une mission dans laquelle s'engage aussi Alexandre Dumas père. L'auteur des *Trois Mousquetaires*, après une phase d'enthousiasme 'garibaldien' et démocratique, s'était rapproché des positions modérées qui lui avaient valu une subvention versée par le ministère de l'Intérieur italien pour réaliser une histoire des Bourbons ainsi que des articles sur le brigandage. Le rôle de Dumas,

⁸ Marc Monnier, *Histoire du brigandage dans l'Italie méridionale*, *op.cit.*, p. 15.

⁹ *L'Opinione*, 31 Août 1861. Je traduis de l'italien.

selon ses propres dires, consistait à donner « à la France des informations sur des engagements politiques qui ne sont que ceux de voleurs de la pire espèce, évadés de prisons, vagabonds ou sombres criminels¹⁰ ».

Tous ces efforts étaient partagés par la *Revue des Deux Mondes*, qui publia un article de Maxime Du Camp dans lequel l'auteur insistait sur la nature criminelle du brigandage comme société professionnelle capable de profiter habilement du désordre politique¹¹. Du Camp comparait les brigands italiens aux « chauffeurs » français, une célèbre bande de voleurs qui, comme l'avait aussi raconté Vidocq dans un roman (*Les Chauffeurs du Nord*, 1845), opérait après la Révolution Française en attaquant les Jacobins et en leur brûlant les pieds.

Monnier, Du Camp et Dumas introduisaient enfin une alliance efficace entre imaginaire littéraire et imaginaire social, qui permettait d'identifier les zones grises des populations napolitaines, ces bas-fonds mobilisables politiquement par les deux ennemis mortels des libéraux, à savoir les démocrates garibaldiens et les légitimistes. Ces processus d'identification remodelaient les anciens stéréotypes concernant la population de l'Italie méridionale, en les alignant sur le schéma des classes dangereuses. La spécificité urbaine des bas-fonds était transposée, en Italie, vers les communautés rurales dans lesquelles le paysan aussi, selon des sources d'archives, « avait dans son sang comme une fièvre qui ne l'amenait à agir que pour le besoin du crime¹² ». Dans un contexte où l'ordre public n'est pas séparé de l'ordre politique, dans lequel tout crime est rapporté à de la sédition, dans lequel enfin le moment de l'identification correspond de plus en plus au moment de la répression, il y a une

¹⁰ Alexandre Dumas, *La Camorra et autres récits de brigandage*, Paris, Vuibert, 2011, p. 394. Dans cet ouvrage, Claude Schopp collectionne une série d'articles publiés par Dumas sur le *brigantaggio*, la *camorra* et la politique italienne dans les années 1860, mais il reconstruit aussi les rapports entre le grand écrivain, le mouvement garibaldien et le gouvernement italien d'Urbano Rattazzi.

¹¹ Maxime du Camp, *Naples et la société napolitaine sous le roi Victor-Emmanuel*, Paris, Claye, 1862. La *Revue des Deux Mondes* avait publié ce texte en Septembre 1862.

¹² Archives de Chieti (Archivio di Stato di Chieti), Corte di Assise di Chieti (già Gran Corte Criminale), Appendice, b. 1, Relazione del giudice istruttore Giuseppe Magaldi sui fatti reazionari di Ari, c. 32, (1862). Je traduis de l'italien.

véritable obsession de l'insurrection plébéienne, partagée par les libéraux italiens et les intellectuels français influents.

C'est ainsi que s'estompera la représentation du brigand italien pittoresque et courtois propagée par les récits de voyage de la première moitié du XIX^e siècle, incarnée dans la figure de Fra' Diavolo. Ce bandit célèbre, qui avait combattu les Français en 1799 et 1806, était ensuite devenu un personnage d'opéra-comique très populaire¹³. Dans le contexte de la guerre civile italienne, il deviendra l'initiateur d'une tradition criminelle qui avait toujours appuyé le pouvoir bourbonien. Alexandre Dumas l'insère dans un roman qui célébrait la révolution napolitaine de 1799 (*La San-Felice*, 1864), alors que Paul Féval imagine un Fra' Diavolo ayant survécu mystérieusement à sa pendaison en 1806. Caché sous l'identité du colonel Bozzo, il serait devenu le vieux chef d'une secte 'camorriste' appelée *Les Habits Noirs* (célèbre roman-feuilleton paru en 1863). Ainsi, la parabole de Fra' Diavolo débouchait sur le monde des contre-sociétés.

Féval ne s'est pas engagé politiquement. Toutefois, s'il a pu imaginer un brigand chef de la *camorra*, c'est parce que, dans les années 1860, la *camorra* et le brigandage étaient constamment associés et considérés comme les deux faces d'une même médaille. Il s'agissait de deux associations de criminels caractéristiques des bas-fonds napolitains, organisés indépendamment et pourtant en constant dialogue, comme l'avait montré le feuilletoniste italien Francesco Mastriani dans deux feuilletons au titre explicite, publiés en Italie et plus tard traduits en France sous les titres suivants : *Les Vers rongeurs : études historiques sur les classes dangereuses à Naples* (1864) et *Mystères de Naples* (1870).

À ce propos, il suffit de citer un livre d'un autre Italien, Alessandro Bianco, comte de Saint-Jorioz. Cet ancien militaire décrivait un brigandage « mystérieux » et, en citant le « beau livre » de Monnier, affirmait que la *camorra* était une « société

¹³ Voir le célèbre opéra-comique de Daniel Auber, *Fra Diavolo, ou L'Hôtellerie de Terracine*, sur un livret d'Eugène Scribe (1830).

immense et secrète dont le but est le mal » ; cette « institution éminemment Bourbonnienne » était « la mère du brigandage ; c'est le brigandage en ville et impuni [...]. Les voleurs de la montagne n'ont jamais eu autre école que celle de la Camorra.¹⁴»

Ceux qui avaient établi ce rapprochement étaient, encore une fois pour des raisons politiques, Marc Monnier et Alexandre Dumas. Au-delà des méthodes utilisées, les deux intellectuels soutenaient que l'essence profonde de la *camorra* ressemblait beaucoup à celle du brigandage, de sorte que « seul un comité d'experts, composé de brigands et de camorristes, pourrait marquer la limite entre ces deux royaumes du mal.¹⁵» Mais évoquer le pacte entre les 'royaumes du mal' avait pour fonction d'exorciser le pire danger pour les libéraux modérés, à savoir l'alliance entre l'élément réactionnaire (qui, disait-on, employait les brigands) et l'élément démocratique (qui était soupçonné d'employer les *camorristi*).

Dès 1861, le gouvernement avait procédé, à travers des mesures de police basées sur la suspicion et la dénonciation, à la répression des personnes capables à la fois de manier les armes et d'instaurer des relations personnelles avec les milieux politiques, subversifs ou réactionnaires. Après la crise d'Aspromonte (août 1862) et les éclats de Garibaldi, la question revient à l'ordre du jour, de sorte que le gouvernement d'Urbano Rattazzi utilise encore la méthode policière. Les listes de suspects qu'on trouve aujourd'hui dans les archives montrent que les élites gouvernementales étaient convaincues de l'existence d'une véritable forme 'd'échappée criminelle' : que ce soit en ville ou à la campagne, on trouve des « dégénérés » de toutes sortes, du « voleur professionnel » aux «hommes de sang», en passant par des sujets « nocifs pour la société en raison de leur nature réactionnaire », et bien sûr par des contrebandiers, faussaires, ivrognes, sans parler des *manutengoli*,

¹⁴ Alessandro Bianco di Saint-Jorioz, *Il brigantaggio alla frontiera pontificia dal 1860 al 1863*, Milano, Daelli, 1864, p. 17-20, je traduis de l'italien.

¹⁵ Alexandre Dumas, *La Camorra et autres récits de brigandage*, *op.cit.*, p. 208.

c'est-à-dire les complices, qui littéralement « tenaient la main » des brigands¹⁶.

Les contre-sociétés et la question romaine

Nous avons évoqué jusqu'à présent le brigandage dans les provinces de Naples et avons relevé que l'imaginaire du celui-ci se modifiait en fonction de facteurs politiques. Cette dernière hypothèse est particulièrement évidente si l'on analyse les liens entre l'imaginaire du crime et la question romaine. Au moment de l'unification italienne, Rome était encore sous le pouvoir du Pape, protégé par la présence persistante des troupes françaises de Napoléon III. Pour sa part, François II, l'ex-roi de Naples, était accueilli dans son exil à la cour du Pape, d'où il organisait les insurrections. Les libéraux italiens désiraient obtenir l'évacuation des troupes françaises, pour arriver diplomatiquement à la conquête de Rome, tandis que les Garibaldiens se montraient moins diplomates, en menaçant toujours d'une invasion militaire qui aurait eu des effets politiques désastreux.

La question romaine reposait sur des équilibres diplomatiques très délicats qui, pour obtenir l'appui de la France, rendaient fondamental le recours à des stratégies politiques et littéraires intelligibles par l'opinion publique de Paris. La construction de l'identité criminelle des réactionnaires joue donc un rôle décisif dans la répression du brigandage dans les provinces napolitaines, mais se montre cruciale pour briser la conspiration bourbonio-pontificale.

En 1863, le parlement italien commande une Commission d'enquête sur le brigandage qui, après avoir voyagé à travers les provinces méridionales, produit un document qui dénonce officiellement ce qui était déjà prégnant dans le débat public depuis 1861, c'est-à-dire l'existence « d'un morceau de territoire italien, où les aventuriers et scélérats de toutes sortes port[ent] dommage à l'Italie. Sur ce même

¹⁶ Archives de Caserte (Archivio di Stato di Caserta), Prefettura, Gabinetto, Ordine pubblico, b. 256, (1863). Je traduis les mentions de l'italien.

territoire s'étend le glorieux drapeau de la France¹⁷ ». La thématique du brigandage devenait donc extrêmement politique en étant reliée aux équilibres diplomatiques européens, d'autant plus que les bourbonniens cherchaient l'appui de l'Autriche et de la France.

Les institutions italiennes discutèrent avec le gouvernement français afin de constituer une convention militaire, signée finalement le 15 septembre 1864. Cette convention prévoyait l'évacuation des troupes françaises de Rome et le renoncement à la ville éternelle par le Royaume d'Italie (garanti par le déplacement de la capitale de Turin à Florence). En effaçant la médiation de l'armée française, cela aurait permis un meilleur contrôle de la frontière pontificale, toujours animée par les bandes de brigands. Dans ce contexte, une campagne médiatique virulente se déroula en Italie et en France, dans le but de dénoncer la complicité de la papauté et du roi François II avec les brigands. En d'autres termes, l'échappée criminelle dont on a parlé n'existait pas seulement à Naples, mais aussi dans les environs de Rome.

Encore une fois, *La Revue des Deux Mondes* partageait la cause italienne : un nouveau texte publié par Marc Monnier insistait avec plus de détails sur « les excitations venues de Rome¹⁸ ». En plus, le rédacteur politique de la revue, Charles de Mazade, publie un reportage dans lequel il affirme que

le brigandage a éclaté, non comme une protestation d'opinion, mais comme l'explosion de tous ces éléments anarchiques trouvant par malheur une force, un prétexte politique, une excitation dans la présence du roi François II à Rome.¹⁹

Il fallait donc que la France aide l'Italie à combattre cette « ligue de tous les

¹⁷ Giuseppe Massari, Stefano Castagnola, *Il brigantaggio nelle provincie napoletane. Relazione della Commissione d'Inchiesta Parlamentare*, Milano, Ferrario, 1863, p. 97, je traduis de l'italien.

¹⁸ Marc Monnier, « Naples et le brigandage de 1860 à 1864 », *Revue des Deux Mondes*, a. XXXIV, v. 50, 1864, p. 549-584.

¹⁹ Charles de Mazade, *L'Italie et les Italiens. Nouveaux récits des guerres et des révolutions italiennes*, Paris, Michel Lévy Frères, 1864, p. 328.

éléments déclassés, galériens évadés, malfaiteurs, vagabonds en guerre avec la justice et la société civilisée²⁰ », comme le souhaitaient aussi d'autres observateurs comme Armand Lévy et Sébastien Kauffmann²¹.

Cette perspective est partagée par des Italiens, comme en témoigne le cas de la bande La Gala. Le procès contre ces brigands célèbres – qui avaient été au centre d'un incident diplomatique entre Rome, l'Italie et la France – devient bientôt un argument de débat politique : les séances sont en fait rendues publiques pour rendre évident le rôle joué par le gouvernement du Pape dans ce grand scandale. Du reste, le volume de Lévy qui rendait publiques les séances du procès était introduit par un commentaire dans lequel l'auteur évoquait explicitement Vidocq, Victor Hugo et « la lie du bas peuple²² ». Cette publication, à son tour, fournira au magistrat-romancier Antonio Vismara da Vergiata les matériaux pour son pointilleux travail sur les « mystères du brigandage » et pour son roman sur les « scènes de l'Italie méridionale », tous deux évidemment inspirés par la littérature des bas-fonds²³.

Le débat porte donc maintenant, plutôt que sur les provinces napolitaines, sur les environs de Rome, comme en témoigne la parution d'un roman qui, sous des apparences fictionnelles, fait en même temps de la politique. Il s'agit des *Brigands de Rome* d'Eugène d'Arnoult, publié en 1866. L'auteur y raconte des aventures picaresques parmi les brigands italiens, en employant l'imaginaire des bas-fonds décrit auparavant : selon d'Arnoult, les brigands étaient organisés en confréries, dont

²⁰ *Ibid.*, p. 329.

²¹ Armand Lévy, *La Cour de Rome. Le Brigandage et la Convention franco-italienne*, Paris, Vasseur, 1865, et A. Sébastien Kauffmann, *Chroniques de Rome. Tableau de la société romaine sous le pontificat de Pie IX*, Paris, Barba, 1865.

²² Voir G.C. Gallotti, *Processo dei quattro briganti dell'Aunis, Cipriano La Gala e compagni, innanzi alla Corte di Assise di Santamaria Capuavetere, compilato e preceduto da un'introduzione storica sul brigantaggio e sulla quistione dell'Aunis*, Napoli, Nobile, 1864, p. XV. Je traduis de l'italien.

²³ Antonio Vismara da Vergiate, *Cipriano e Giona La Gala, o I misteri del brigantaggio*, Napoli, Perucchetti, 1865, et Id., *Un banchetto di carne umana. Scene dell'Italia meridionale*, 2 vol., Milano, Pagnoni, 1866.

chacune avait « ses signes de convention, son dialecte et ses statuts ²⁴», ainsi qu'une organisation très hiérarchisée. L'une des aventures les plus dangereuses du personnage se termine avec l'intervention décisive des soldats italiens contre la bande de Chiavone, très célèbre en ce temps-là. Après avoir décrit la violence des brigands, on entend un capitaine italien dire : « pour prendre Chiavone [...] il nous faudrait d'abord prendre Rome. Pourquoi ? Parce que là est le quartier général du brigandage.²⁵» Fiction et dénonciation politique étaient mêlées dans une postface qui, en citant les articles du *Temps* et les documents du Parlement italien, montrait la nécessité, pour les Français, de quitter Rome.

De plus, en 1867, paraissent en France les mémoires d'un ancien brigand de la campagne romaine, Gasbarrone, censées avoir été dictées à son « secrétaire », Pietro Masi, puis confiées à un officier français. En fait, ce texte était une nouvelle édition d'un livre paru en 1866, par Adrien Paul, collaborateur du *Siècle*. Quel qu'en soit l'auteur véritable, le texte permettait d'accéder aux secrets de la secte des brigands romains : on apprend ainsi que

chaque bande se composait d'un chef, d'un certain nombre de vétérans du crime, auxquels leurs longs états de service conféraient d'avantageux privilèges, et qui s'appelaient *anciens*, et enfin d'une quantité illimitée de novices, n'ayant que peu de temps de *malvivance*.²⁶

Mais il semble que l'auteur avait également lu Vidocq et Balzac, ainsi que le livre de Monnier sur la *camorra*, comme le montrent certains détails : par exemple, l'existence des « amis de premier et de deuxième ordre » (donc les *manutengoli*), ou encore le fait qu'on pouvait être exclu du métier si l'on comptait « un espion ou un

²⁴ Eugène d'Arnoult, *Les Brigands de Rome*, Paris, Faure, 1866, p. 21.

²⁵ *Ibid.*, p. 123.

²⁶ Adrien Paul, *Les Mal-vivants, ou Le Brigandage moderne en Italie*, Paris, Librairie Centrale, 1866, p. 4.

mouchard dans sa famille »²⁷.

Ce n'est qu'après avoir fourni toutes ces informations que le pseudo-Gasbarrone commence à raconter ses aventures passées. Ces dernières, toutefois, alternent avec des réflexions sur la politique et sur les avantages de la prudence bonapartiste, ce qui donne l'impression que, pour être un détenu âgé et analphabète, Gasbarrone était très au courant du débat sur Rome et des aspirations bien connues de Garibaldi. La littérature, encore une fois, faisait de la politique.

Notice bio-bibliographique : Giulio Tatasciore (1989) est doctorant en histoire de l'Europe à l'Université de Teramo (Italie), en cotutelle avec le laboratoire Identités, Cultures, Territoires de l'Université Paris 7-Diderot. En Master, il a été élève du cursus intégré franco-italien d'histoire et civilisations comparées, organisé par l'Université de Bologne (Italie) et l'Université Paris VII-Diderot. Sa thèse, réalisée sous la direction de Francesco Benigno et Anne-Emmanuelle Demartini, porte sur la problématique des représentations du brigandage italien dans la culture européenne, dans le cadre général de la construction à la fois sociale, littéraire et politique des identités criminelles au XIX^e siècle.

²⁷ Pietro Masi, *Le Brigandage dans les États Pontificaux. Mémoires de Gasparoni, célèbre chef de bande de la province de Frosinone*, Paris, Dentu, 1867, p. 31.

L'échappée honteuse : esthétique de la scatologie dans l'œuvre de Richard Millet

Caroline Minard
Université Paris Diderot - Paris 7 (CERILAC)
caroline.minard@hotmail.fr

Mots-clés : Richard Millet, scatologie, mort, fuite, écriture, guerre, hétérogénéité, fascisation

Keywords : *Richard Millet, scatology, death, flight, writing, war, heterogeneity, fascination*

Résumé : La scatologie est un thème reparaissant dans l'œuvre romanesque de Richard Millet. L'étude de trois récits, *La Gloire des Pythre* (1995), *Lauve le pur* (2000) et *La Confession négative* (2009), permet de comprendre comment ce motif symbolique s'est chargé de significations diverses au cours des vingt dernières années. L'excrétion, et en particulier la diarrhée, ont d'abord chez Millet une portée métaphysique car elles manifestent la misère du corps et sa corruptibilité dans un discours qui rappelle sans cesse la mort et prend des accents chrétiens pour souligner la vanité de l'existence. Toutefois, depuis *Lauve le pur*, la scatologie est aussi devenue un motif politique dévoilant la déchéance d'un peuple, l'altération de l'identité française que Millet voudrait ferme et virile et qu'il sent menacée. Elle s'inscrit désormais dans un imaginaire très proche des fantasmagories fascistes étudiées par Klaus Theweleit ou Jonathan Littell dans les écrits intimes des nazis qui opposent volontiers le sec et l'humide, ou encore la dureté et la mollesse. En cela, l'analyse du motif scatologique permet donc d'observer la façon dont la radicalisation politique de Millet a pu s'exprimer indirectement dans ses écrits narratifs.

Abstract : *Scatology is a recurring theme in Richard Millet's novels. This study of three narratives entitled La Gloire des Pythre (1995), Lauve le pur (2000) and La Confession négative (2009) enables to understand how this symbolic motif has encompassed various meanings for the last twenty years. For Millet, excretion, and diarrhea in particular, firstly have a metaphysical signification because they suggest the body's decay and corruptibility. Constantly reminding us*

of death, they take on Christian overtones and draw attention to the vanity of our existence. However, after *Lauve le pur*, scatology also becomes a political symbol unveiling the decline of a people. Millet mobilises this symbol to point to changes in French identity, that he wishes to remain firm and virile, but that he considers to be threatened. From this point in Millet's work, an imaginary emerges that is very close to the fascist phantasmagorias studied by Klaus Theweleit or Jonathan Littell in the Nazis' private documents, which readily oppose notions of dry and wet, hard and soft. Thus, analysing the scatological motif allows us to observe the indirect expression of Millet's political radicalisation embedded in his narrative work.

En ouverture de son roman *Lauve le pur*, Richard Millet place son personnage principal, Thomas Lauve, dans une situation délicate. Après un dîner solitaire rue Mabillon, le jeune professeur de français rejoint les couloirs du RER pour regagner son appartement de Nogent-sur-Marne. C'est là, entre la station Saint-Michel et la station Châtelet, que « ça l'avait pris, comme ça », « qu'il s'abandonne enfin à ce qui lui rongeaient le ventre¹ », « se vidant sans bruit, non pas d'un seul coup, mais peu à peu, par saccades, au rythme des roues du train² ». La scène n'est pas furtive, car cette diarrhée incontrôlée contraint Lauve à sortir de la rame du RER pour entamer une longue errance dans la nuit parisienne au cours de laquelle il doit faire face à de nouveaux assauts de ses intestins, sur la place des Vosges d'abord, puis dans un square du boulevard Saint-Antoine et enfin dans le bois de Vincennes. L'ensemble de l'épisode, jusqu'au retour à son domicile, occupe l'intégralité du premier chapitre, c'est-à-dire soixante pages. Il révèle l'importance du motif scatologique dans l'œuvre de Richard Millet, dont nous tenterons de saisir les implications politiques, morales et philosophiques à travers deux romans, *La Gloire des Pythre* (1995) et *Lauve le pur* (2000), et un récit, *La Confession négative* (2009).

¹ Richard Millet, *Lauve le Pur*, Paris, P.O.L., 2000, p. 21.

² *Ibid.*, p. 21-22.

Ces fluides qui nous échappent

L'excrétion incontrôlée, la « merde » qui nous échappe, puisque nous traitons de la question de « l'échappée », n'est en effet pas propre à Thomas Lauve et cet *incipit* renvoie assez directement à l'*excipit* de *La Gloire des Pythre*, évoquant la déchéance physique de Jean Pythre. Millet y insiste longuement sur la maladie qui frappe cet idiot du village et l'oblige à se soulager régulièrement et précipitamment dans un seau d'email qu'il a installé à proximité de sa chaise, dans le couloir. Jean meurt isolé et il est enterré dans l'infamie, puisqu' « on le dépos[e] dans le cercueil, vêtu de sa veste de velours brun à grosses côtes et de son pantalon souillé³ ». Dans cet extrait, comme dans beaucoup d'autres chez Millet, merde et mort sont intimement associées⁴, l'écoulement fécal rendant visibles tout à la fois l'écoulement temporel et la misère corporelle. Les crises diarrhéiques peuvent même apparaître plus précisément comme des moments de révélation de notre corruptibilité et de notre finitude, au même titre que la mort, dont elles sont comme une répétition. Il est intéressant à ce titre de mettre en regard les mots d'encouragement qu'un clochard formule à Thomas Lauve, accroupi derrière un pilier de la place des Vosges, et la mort d'Aimée, un personnage féminin de *La Gloire des Pythre*. La « voix d'ombre » du vieil homme installé au seuil de la maison de Victor Hugo dit à Lauve « de ne pas s'en faire, de se laisser aller, de s'abandonner même, puisqu'il avait la nuit pour lui, toute la nuit...⁵ », tandis qu'Aimée, d'après la description qu'en donne Millet au moment de sa mort, « souriait doucement, s'enfonçait dans sa nuit et dans le froid et ignorait ce que c'était, suant, pleurant, pissant et souriant, ne se retenant plus : car c'était ça aussi, l'allégresse : elle ne pouvait partir autrement que dans cette exsudation totale d'elle-même⁶ ». Lauve s'abandonne, Aimée ne se retient plus et c'est bien ainsi que se dévoile la vérité du corps, mais aussi celle de l'être humain tout entier, la vérité de la

³ Richard Millet, *La Gloire des Pythre*, Paris, P.O.L., 1995, p. 366.

⁴ À ce sujet, voir l'article de Jacques Poirier, « *Anus mundi*, ou le glas des Pythre », *Roman 20-50*, n° 53, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, juin 2012, p. 11-20.

⁵ Richard Millet, *Lauve le pur*, *op. cit.*, p. 31.

⁶ Richard Millet, *La Gloire des Pythre*, *op. cit.*, p. 122.

nuit, de la mort. C'est toute une vision de l'homme qui s'exprime donc à travers le thème scatologique, vision chrétienne d'un corps dégradé et souffrant, et que Millet lui-même résumait en 2009, au cours d'une interview, en ces termes : « Ce qui m'intéresse en tant qu'écrivain, c'est l'homme, et l'homme, comme dit un personnage de mon livre, c'est de la merde. Vivre, c'est s'occuper de la merde. Écrire, c'est la remuer.⁷ »

Cet homme déchu que décrit Millet évolue dans un monde abandonné par le divin. Dans *La Gloire des Pythre*, la ville de Siom n'a plus de prêtre, et le crucifix rouillé que contemplant les Pythre par l'interstice séparant la porte du toit de la cabane en bois dans laquelle ils font leurs besoins finit par tomber, sans que personne ne pense à le relever. Dans cet univers privé de Dieu, des figures paternelles incarnent la Loi. Le père de Jean, André Pythre, et celui de Thomas, Jacques Lauve, partagent une raideur qui s'oppose à l'amollissement de leurs fils. Ils tentent d'organiser un univers cohérent et remplacent le rituel religieux par un rituel scatologique censé assurer la santé physique et morale de leurs enfants. André Pythre installe ainsi une cabane au fond de son pré dans laquelle ses enfants défilent après lui chaque matin selon un ordre toujours identique, et, quels que soient leurs véritables besoins. L'opération est suivie scrupuleusement par le fils Jean avant sa déchéance, à tel point que son frère Médée peut en prévoir le déroulement : « il le regarderait se diriger lentement vers la cabane grise, au fond du pré, ce frère souriant qui prélèverait avant de monter une poignée de sable et après avoir délivré l'étron, le contemplerait une dernière fois, puis le déposerait sur la pyramide, au fond du trou, et laisserait couler dessus, avec une exacte lenteur, la poussière d'or⁸ ». La poussière, le sable dont Jean contrôle l'écoulement et qui métamorphose la vile matière évoque bien sûr celui du sablier, et il semble alors que la maîtrise de l'excrétion, qui selon le père est l'élément nous distinguant des bêtes, se transforme en quelque sorte en une maîtrise du temps.

⁷ Franz-Olivier Giesbert, « Richard M, le maudit », entretien avec Richard Millet, *Le Point*, 22 janvier 2009.

⁸ Richard Millet, *La Gloire des Pythre*, *op. cit.*, p. 305.

Quant à Jacques Lauve, qui demande chaque matin à son fils de lui succéder aux toilettes, il considère « qu'on ne saurait réussir en rien sans une absolue régularité des fonctions naturelles⁹ ».

Millet met donc en place une opposition insistante entre la raide rigueur des pères et l'affaissement des fils qui n'est pas sans rappeler l'étude de *Voyage au bout de la nuit* proposée par Jean-Pierre Richard dans *Nausée* de Céline¹⁰. Le critique y repart du traumatisme fondateur de la guerre, en particulier de l'épisode où Bardamu, apercevant des carcasses de bêtes ouvertes découvrant leurs tripes, se met à vomir. Pour Jean-Pierre Richard, « la grande maladie du corps célinien, et prenons ici le corps pour une figure du monde même, c'est [...] (l'incertitude interne, le manque de tenue¹¹ ». À partir de ce constat, il propose une analyse lexicale de l'imaginaire célinien, dans lequel reviennent sans cesse l'angoisse du « débrillé », de la mollesse, de la liquéfaction qui trouve sa forme la plus abjecte dans ces fluides qui s'échappent du corps, transpiration, glaires, menstrues ou excréments. D'après lui, « cette diarrhée est pour Céline la figure psychologique la plus frappante et la plus écœurante de la débâcle où l'univers entier est emporté. L'obsession fécale enracine donc, dans l'ordre essentiel et archaïque de la chair, une nausée bientôt plus générale, et qui informe pour lui la totalité de l'expérience¹² ». Pour retenir cet être qui s'échappe et lui rendre son unité, sa cohérence, l'univers célinien est tenté par la constriction et le cloisonnement. C'est ainsi que Jean-Pierre Richard voit « s'esquisse (r (dès le *Voyage*, la tentation d'un autoritarisme¹³ ». Tentation vaine, car Bardamu/Céline ne peut que constater le mouvement irrépressible de la débâcle.

Il est tentant de reprendre ces analyses pour interpréter l'œuvre de Richard Millet. D'une part, l'héritage célinien est clairement revendiqué par Millet, en particulier dans *Lauve le pur*, à cause du liminaire « Ça m'a pris comme ça »,

⁹ Richard Millet, *Lauve le pur*, op. cit., p. 69.

¹⁰ Jean-Pierre Richard, *Nausée de Céline*, Paris, Verdier, 1980.

¹¹ *Ibid.*, p. 9.

¹² *Ibid.*, p. 18.

¹³ *Ibid.*, p. 32.

réécriture évidente du « Ça a débuté comme ça » en ouverture du *Voyage*, mais aussi de l'idée récurrente de traversée de Lauve, qui « tenait à aller jusqu'au bout de cette nuit ». D'autre part, les récentes positions politiques de Richard Millet le relie à un courant intellectuel réactionnaire et à l'extrême droite. On se souvient de son intervention à *Ce soir ou jamais*, lorsqu'il évoqua son malaise d'être le seul Blanc à la station Châtelet¹⁴, ou encore de son douteux *Éloge littéraire d'Anders Breivik*, revenant sur la tuerie du 22 juillet 2011 à Oslo puis sur l'île d'Utoya, en Norvège, dont il vante la « perfection formelle¹⁵ ». Il y présente Breivik comme l'enfant monstrueux d'une Europe ayant ouvert ses frontières à une immigration de masse ainsi qu'à la sous-culture américaine. Ses cibles favorites sont le multiculturalisme et l'antiracisme, coupables selon lui de la disparition de l'identité, de la culture et de la langue françaises.

De l'excrétion comme moteur de fuite

De fait, le thème scatologique, qui prenait dans *La Gloire des Pythre* des accents métaphysiques, porte dans *Lauve le pur* une symbolique bien plus politique. Les fluides excrémentiels échappés du premier chapitre appellent directement une échappée belle, une fuite, qui s'avère être un itinéraire politique, une expérience sociale de la nausée, à l'image des voyages de Bardamu. Le mal qui ronge Thomas affecte d'ailleurs aussi la capitale, présentée elle-même comme un corps, avec « la bouche du RER¹⁶ », « les entrailles du RER¹⁷ », ce « nouveau ventre de Paris¹⁸ ». Or, quelle matière circule dans ces viscères ? Lauve le pur, le soir de sa crise, observe un groupe de « jeunes sourds-muets, des Maghrébins et des Noirs pour la plupart¹⁹ ». On

¹⁴ « Pour moi, la station Châtelet-les Halles à six heures du soir c'est le cauchemar absolu, surtout quand je suis le seul Blanc. », *Ce soir ou jamais*, 17 février 2002.

¹⁵ Richard Millet, *Langue fantôme* suivi de *Eloge littéraire d'Anders Breivik*, Paris, Pierre-Guillaume de Roux, 2012, p. 103.

¹⁶ Richard Millet, *Lauve le pur*, *op.cit.*, p. 20.

¹⁷ *Ibid.*, p. 118.

¹⁸ *Ibid.*, p. 24.

¹⁹ *Ibid.*

voit bien là, résumée en une simple formule, l'angoisse d'assister à la disparition de la langue française sous les différentes vagues d'immigration. En outre, on peut lire l'errance nocturne du premier chapitre comme un parcours proprement antimoderne, et plus précisément anti-Lumières, ponctué de lieux révélateurs de la faillite démocratique. Parti du palais du Luxembourg, qui a servi de prison sous la Révolution, Lauve passe devant la colonne de la Bastille pour finir devant le château de Vincennes, rappelant le souvenir du duc d'Enghien, dernier des Condé, fusillé sur le parvis sous Bonaparte²⁰. L'expérience de la marginalité et de l'abjection que lui imposent ses « bragues » souillées (le mot désigne le pantalon, dans le patois limousin) s'accompagne donc pour Lauve d'une plongée dans ce qui semble relever pour Millet des bas-fonds de la démocratie occidentale et qu'il qualifie, dans *La Confession négative*, de « débraillé démocratique venu d'Amérique du Nord²¹ », dans des termes là encore très céliniens.

Or, cette découverte agit comme un déclencheur pour Lauve, un moteur d'errance l'invitant à observer le monde dans des marches sans but à Paris et dans sa banlieue. Ses déambulations aboutissent à la fin du roman à une rupture avec la société prenant la forme d'une nouvelle fuite, d'une échappée. Fuite du collègue infernal de Helles, pour commencer, après un discours, véritable logorrhée dans laquelle le professeur explique à ses élèves qu'ils ne sont comme lui que des esclaves et qu'il s'en va car il ne supporte plus cette France « des chiens, un pays où le bien-être des animaux compte autant que celui des hommes », où les élèves, sans mémoire et sans désir, n'ont « d'autres héros que des sportifs ou des chanteurs de rap, rien que de la sensiblerie et de la transe²² ». Alors qu'il croise la principale, après avoir quitté ses élèves au beau milieu de son cours, Thomas Lauve évoque plus particulièrement les noms de ses élèves, symboles de l'américanisation et du métissage qui menacent à

²⁰ Analyse proposée par Fabrice Thumerel dans « "Une nausée antimoderne" : *Lauve le pur* ou la *confession négative* d'un Autre siècle », *Roman 20-50*, n ° 53, Lille, Presses universitaires du Septentrion, juin 2012, p. 54.

²¹ Richard Millet, *La Confession négative*, Paris, Gallimard, 2009, p. 24.

²² Richard Millet, *Lauve le pur*, *op.cit.*, p. 280.

ses yeux l'intégrité de la France : « même leurs noms, je n'en peux plus des Océane Delorme, des Christopher Lévesque, des Malika Lecœur, et je n'ai jamais pu prononcer sans frémir d'indignation le prénom de Wendy Dufresnois, de Kimberley Morin, de Kevin Dufour²³ ». À la principale, qui lui demande ensuite où il part, Lauve répond : « Vers les forêts, oui, vers les vieilles forêts françaises, comme d'autres vers l'Orient », direction qui est confirmée par les dernières lignes du roman alors que Lauve, qui s'est rendu à Paris en RER, traverse le 13^e arrondissement en direction, pense-t-il, de l'Orient, de l'Inde, de la Chine, d'Oulan-Bator, « ou à défaut, vers l'Auvergne, n'est-ce pas, puisque l'Auvergne est le Tibet de l'Europe, dans la lumière des origines²⁴ ».

Il faut souligner le fait que, dans *Lauve le pur*, l'itinéraire politique, qui découle d'un cheminement intérieur et spatial, s'exprime en termes moraux. Le titre même fait de Thomas un être « pur », qui tente de surmonter la souillure initiale et de recouvrer son intégrité en renouant avec les origines, le pays perdu des campagnes françaises, le monde de ce père hygiéniste, inflexible et tyrannique que Lauve a enterré quelques mois plus tôt. C'est pourquoi l'on peut lire avant tout *Lauve le pur* comme un roman du deuil, deuil de la mère, dont Thomas accepte progressivement la disparition, deuil du père qu'il enterre, deuil d'une France disparue, qui se tenait grâce à sa langue, la langue de grands écrivains, celle de Madame de La Fayette et du comte de La Rochefoucault, « de Rousseau, de Nerval, de Verlaine, de Boylesve, d'Alain-Fournier, de Proust, de Barrès, de Sollers », autant de noms auxquels Lauve s' imagine dire adieu en se soulageant, dans un parc²⁵, l'excrétion permettant l'évacuation.

L'échappatoire des cabinets : de l'excrétion à l'écriture

La langue, telle semble être pourtant l'échappatoire, l'unique rédemption possible et c'est bien la destination de Lauve, qui rejoint le champ Nespoux pour

²³ *Ibid*, p. 282.

²⁴ *Ibid*, p. 298.

²⁵ *Ibid*, p. 292.

raconter toute son histoire aux vieilles de Siom. Tout se passe finalement comme si l'expérience de l'abjection avait donné naissance au conteur, à l'écrivain, qui passe de l'excrétion à l'écriture²⁶. L'association du motif scatologique et de la création littéraire apparaît également dans *La Confession négative*, à travers le personnage du narrateur, uniquement connu du lecteur sous le surnom de « Grammairien ». Âgé de vingt-deux ans, cet étudiant en Lettres quitte la faculté de Vincennes pour soutenir à Beyrouth les chrétiens, pendant la guerre civile de 1975, dans l'espoir que cette expérience guerrière fasse de lui un écrivain. Le jeune homme veut « vivre » pour pouvoir écrire, et le voyage en Orient semble paré de vertus initiatiques pour ce lecteur de Nerval et Malraux. Or, « le Grammairien » partage avec Thomas Lauve des maux de ventre qui, alors qu'ils étaient enfants, les ont menés pendant de longues heures aux cabinets, anecdote elle-même autobiographique, si l'on en croit les souvenirs que Millet livre dans un entretien avec Chantal Lapeyre-Desmaisons²⁷. Ces « heures pestilentielles²⁸ », comme il les surnomme dans *Lauve le pur*, leur ont donné l'occasion de lire, et sont à l'origine de cet amour pour la langue qu'ils cultivent l'un et l'autre. Elles forment une échappatoire permettant aux deux garçons de s'extraire d'un quotidien morne et violent et de cultiver leur différence. Paradoxalement, les cabinets, lieux de l'abjection, apparaissent donc comme un espace réconfortant où l'individu se retrouve et refonde son identité/intégrité, dans un renversement qui fait entrer la scatologie dans la sphère du sacré. Objets tabous frappés d'interdits, les excréments révèlent, on l'a vu, la vérité humaine, et peuvent se transformer symboliquement en matière précieuse et rédemptrice.

²⁶ Voir Zuzana Malinová, « Richard Millet : "Le style est bien le refuge de la vérité" », *Jazyk a kultura*, číslo 1/2010, et Sylviane Coyault-Dublanchet, *La province en héritage*, Paris, Droz, 2002.

²⁷ Chantal Lapeyre-Desmaison et Richard Millet, *Fenêtre au crépuscule, Conversation*, Paris, La Table Ronde, 2004. Millet y déclare : « J'ai été autrefois, à Beyrouth, affligé d'amibes, de ténias, de colopathies diverses qui m'ont contraint à passer des heures interminables, le plus souvent nocturnes, dans les toilettes, grand lieu de souffrance mais aussi de lectures, de songes, de bonnes résolutions », p. 143

²⁸ Richard Millet, *Lauve le pur, op. cit.*, p. 52.

Malgré ces similitudes, la vision de Millet semble avoir changé dans *La Confession négative*, car la diarrhée à laquelle est soumis le Grammairien est cette fois destinée à être surmontée. Certes, la nourriture libanaise le soumet dès son arrivée aux pires tortures intestinales si bien que, lors du premier combat véritable, il est contraint de se réfugier aux toilettes, comme un fuyard. Contrairement à Lauve, le Grammairien parvient toutefois à « se tenir », il refuse de « déféquer devant les autres » et « d'être désormais associé à l'immondice²⁹ ». Ses coliques prennent d'ailleurs fin du jour au lendemain, après qu'il a commis son premier meurtre véritable. Cela se passe dans le quartier Kantari, et le narrateur, apercevant un jeune Mourabit surgir d'une maison, lui vide son chargeur dans le ventre.

De ce premier ennemi tué, déclare-t-il [...] (j'ai [...] (retiré un avantage [...] (considérable : la disparition, avant et après le combat, de mes maux de ventre, diarrhées, migraines et céphalées, mots magnifiques mais souffrances dont les effets pouvaient me faire passer pour un lâche, alors que c'était par eux que la guerre opérait son travail en moi, ou grâce à eux que j'accédais enfin à l'âge d'homme³⁰.

Un pas a été franchi dans l'imaginaire de Millet car dans *La Confession négative*, la rédemption qui n'était finalement que promise dans *Lauve le pur* se réalise, et ce non pas grâce à l'écriture, mais grâce à la guerre, à la violence, au meurtre. Le personnage principal, qui tend de plus en plus à se confondre avec l'auteur (l'impression naît de la narration à la première personne, déjà utilisée pour *Lauve le pur*, mais aussi des déclarations de Millet, qui prétend avoir combattu lui-même aux côtés des chrétiens durant cette guerre du Liban), parvient désormais à se raidir, à résister à l'affaissement des chairs et à l'écoulement des humeurs.

La préservation de son intégrité passe par la marginalité, l'hétérogénéité,

²⁹ Richard Millet, *La Confession négative*, op. cit., p. 136.

³⁰ *Ibid*, p. 198.

pour reprendre le vocabulaire de Bataille³¹, celle qu'avait déjà expérimentée Thomas Lauve, à la différence qu'ici, la quête a remplacé l'errance. À plusieurs reprises, le Grammairien revendique en effet sa solitude, l'isolement étant le seul rempart contre la morale décadente du monde occidental. Comme Millet lui-même, le « Grammairien » a toujours refusé de s'affilier à quelque idéologie politique que ce soit et n'a jamais voté³². À Beyrouth, il achève de s'accomplir en devenant un franc-tireur. Là, dans la solitude de son immeuble, il expérimente ce qu'il vit comme une élévation spirituelle :

J'étais, aussi bien, cette victime ; c'était moi que je cherchais à atteindre, pur de toute idéologie, passion, haine, préjugé, dépassant mes contradictions et le pot-au-feu de la morale commune pour arriver dans une clarté où la vie et la mort ne sont plus séparées mais vibrent dans l'imperceptible hésitation qu'elles entretiennent réciproquement et dont l'expression « entre la vie et la mort » donne une idée moins précise que cette autre, plus imagée : « entre chien et loup », ou encore, par-delà le bien et le mal, dans

³¹ Voici la façon dont Georges Bataille définissait l'hétérogénéité : « le monde *hétérogène* comprend l'ensemble des résultats de la dépense *improductive*, tout ce que la société *homogène* rejette soit comme déchet, soit comme valeur supérieure transcendante. Ce sont les produits de l'excrétion du corps humain et certaines matières analogues (ordures, vermine, etc.) : les parties du corps, les personnes, les mots ou les actes ayant une valeur érotique suggestive ; les divers processus inconscients tels que les rêves et les névroses ; les nombreux éléments ou formes sociaux que la partie *homogène* est impuissante à assimiler : les foules, les classes guerrières, aristocratiques ou misérables, les différentes sortes d'individus violents ou tout au moins refusant la règle (fous, meneurs, poètes, etc.) », in Georges Bataille, *La Structure psychologique du fascisme* [1933], Paris, *Lignes*, 2015, p. 19-20.

³² *Ibid*, p. 317 : « Je m'en remettais aussi bien à l'immense dégoût que m'inspirait l'idéologie dominante. Cette aversion ne m'a jamais quitté ; elle m'a guidé, avec sûreté, sur le chemin régulier qui m'a conduit, très tôt, à rejeter la gauche et la droite dans leur objective complémentarité, et le système auquel elles ressortissent : la démocratie, en son acception petite-bourgeoise, pour vivre hors du balancement dialectique, dans le doute, la critique, le dégoût de l'humanité, le sentiment des crépuscules, l'interrogation sur les fins dernières, la foi dans l'individu et le mérite personnel, sans être d'aucun parti, ni avoir jamais voté, ni m'être acoquiné avec personne, au sein d'une solitude intellectuelle et physique qui est, je l'avais vite su, la vraie condition de l'écriture, et qui me permettait de voir le monde tel qu'il est et non tel qu'on voudrait que je le voie, surtout dans sa laideur, ayant fait mienne la formule de Cioran qui, en une boutade destinée à secouer le trop grand sérieux de l'optimisme, dit que le seul mot qui vienne à l'esprit, quand on descend dans la rue, est "extermination". »

une lumière frémissante, un vide dont j'étais tout à la fois le centre et la circonférence. Tirer était donc un exercice spirituel, et tout le contraire de tuer, puisque le résultat appartenait au monde matériel, à l'immédiateté effective, alors qu'il y avait une dimension de ma tâche qui échappait à la guerre, au meurtre, à l'abjection, et où il m'était indifférent de savoir si j'avais tué. J'aurais presque pu tirer les yeux fermés.³³

Voilà donc cette pureté, cette innocence sur la voie de laquelle se trouvaient déjà Jean Pythre et Thomas Lauve, celle d'un dépassement des valeurs aux accents nietzschéens qui semble appeler l'avènement du surhomme. Face au « pot-au-feu de la morale commune », qui recycle par la métaphore culinaire l'idée de métissage, Millet revendique plus que jamais la pureté qu'il a définie auparavant comme pureté du sang, pureté de la race. Le narrateur s'extasiait alors de l'importance qu'accordent les chrétiens libanais au nom et au sang, ajoutant que « nul, mieux que moi, qui n'avais pas de père, n'était sensible à la pureté du sang, souci incongru, voire scandaleux, aujourd'hui, où c'est le sang de l'humanité qui coule dans les veines et non celui de la race, de l'ethnie, de la fratrie, de la famille, voire de l'individu. » Et de citer Mme Malrieux, « une des personnes les plus sensées qu'il m'ait été donné de connaître », selon qui « les races doivent rester chez elles³⁴ ». Se retrouver en soi-même ou entre semblables, telle semble être la solution qui explique par exemple les pratiques homosexuelles entre guerriers. « Certains combattants, je peux le dire aujourd'hui, se transmettaient leur force en s'aimant physiquement, quoiqu'ils ne fussent pas homosexuels : c'était plus un désir d'autarcie masculine, un refus de se disperser ou de s'anéantir dans la grande moiteur féminine³⁵ ».

Cet imaginaire, qui confère au guerrier viril le pouvoir de résister au mouvement général de liquéfaction de l'individu et de la société, évoque les travaux du sociologue allemand Klaus Theweleit sur le « mâle-soldat³⁶ », repris par Jonathan

³³ *Ibid.*, p. 427.

³⁴ *Ibid.*, p. 277.

³⁵ *Ibid.*, p. 389.

³⁶ Klaus Theweleit, *Männerphantasien*, Frankfurt am Main, Stroemfeld, Roter Stern, 1977-1978.

Littell dans son essai *Le Sec et l'humide*³⁷. L'homme « pas-encore-complètement-né », qui « accouche de lui-même en tuant autrui » et se construit une « carapace corporelle³⁸ » capable de le protéger de la fange extérieure et de maintenir la mollesse de ses entrailles, n'est-il pas le portrait exact du « Grammairien » ? Constat troublant, si l'on rappelle que cette « structure de la corporéité » est pour Theweleit celle du fasciste, des soldats allemands dont il a étudié les écrits. On est alors tenté de parler d'une « fascisation » de Richard Millet, intuition confirmée par la radicalisation évidente de ses propos, mais aussi par l'évolution d'un imaginaire qui se structure et place par exemple aujourd'hui la métaphore guerrière au cœur de ses chroniques³⁹.

Fluides échappés, échappée belle, échappatoire : le thème scatologique permet d'interroger la question de « l'échappée » sous des formes très diverses. À travers lui, c'est tout un rapport au corps, à la société, à l'écriture qui se révèle dans l'œuvre de Richard Millet. Motif métaphysique exprimant la misère de l'homme mortel dans *La Gloire des Pythre*, la matière fécale s'est transformée en métaphore de la déréliction du corps social démocratique occidental dans *Lauve le pur*. L'excrétion, c'est aussi l'évacuation, la mise à distance de cette déchéance physique et sociale, condition première d'une écriture qui se veut lucide et réparatrice. Au cauchemar de l'écoulement répond aujourd'hui dans l'œuvre de Millet le fantasme d'un ressaisissement qui ne peut se réaliser que dans l'hétérogénéité, le sacrifice, le combat, mais aussi le durcissement des idées.

³⁷ Jonathan Littell, *Le Sec et l'humide*, Paris, Gallimard, l'Arbalète, 2008.

³⁸ *Ibid.*, « Postface de Klaus Theweleit », p. 122-123.

³⁹ La première chronique publiée sur le blog de Richard Millet s'intitule « Logique de guerre » (chronique n° 1, 4 décembre 2014) et définit l'écriture comme un combat. Cette idée est reprise notamment dans « La guerre continue » (chronique n° 13, 16 février 2015), où reparait également la métaphore scatologique à propos de l'écriture journalistique. Le 4 décembre 2015, l'écrivain déclarait encore « Je suis en guerre » (chronique n° 45).

Notice bio-bibliographique : Caroline Minard est professeur agrégée de Lettres Modernes. Elle prépare une thèse sur « La scatologie dans le récit moderne et contemporain » sous la direction d'Eric Marty à l'UFR LAC (Lettres, Art et Cinéma) de l'Université Paris Diderot. Après avoir travaillé sur la représentation du terrorisme dans les romans anglophones et francophones des années 70 à nos jours (Représenter le terrorisme dans la fiction narrative contemporaine, mémoire de Master 2, Université Paris Diderot Paris 7, 2008), elle a publié un article intitulé "Le Retour au réel" consacré à l'œuvre de Don DeLillo (*Le Meilleur des Mondes*, n° 9, automne 2008). Elle s'intéresse aujourd'hui à la portée esthétique et symbolique du motif scatologique dans les romans de Richard Millet et Jonathan Littell en particulier.

II - Au-delà des frontières

Le cloisonnement de l'errance et les chemins de la narration

Adam Balazs

Université Paris Diderot-Paris 7 (LCSP)

adbalazs@hotmail.com

Mots-clés : Errance, cloisonnement, György Faludy, affabulation, labyrinthe, issue narrative

Keywords : *Wandering, enclosed space, György Faludy, fabrication, labyrinth, narrative way out*

Résumé : Il n'est pas improbable que le sens commun contemporain ait gardé une représentation désuète de ce qu'est l'errance. Traditionnellement, cette dernière est liée à des espaces ouverts, on errerait ainsi dans un monde sans bornes. L'expérience moderne indique cependant que l'errance aurait plutôt tendance à avoir lieu dans des espaces clos. À travers l'exemple d'un poète hongrois, György Faludy, ainsi que quelques références puisées également dans l'histoire est-européenne de l'émigration et de l'exil au XX^e siècle, nous allons explorer cette idée d'un cloisonnement de l'errance et pointer comment elle concerne de près les questions les plus urgentes du monde contemporain.

Abstract: *It appears likely that contemporary understandings of what wandering means no longer conform to reality. Traditionally, wandering is associated with great open spaces; the wanderer moves through a world without boundaries. However, modern experience indicates that wandering most often occurs within enclosed spaces. Using the example of Hungarian poet György Faludy and some other references from the history of East-European emigration and exile in the 20th century, I will explore this idea of enclosed wandering and try to shed some light on how this concept is at stake in the very way some of our most urgent contemporary problems unfold.*

Le dessinateur italien Hugo Pratt disait qu'il connaissait treize façons de raconter sa vie et qu'il ne savait pas s'il y en avait une de vraie, ni même si l'une était

plus vraie que les autres¹. Dans ce qui suit, nous allons proposer une réflexion sur cette idée d'avoir le choix de la manière de se raconter, la liberté impliquée dans ces chemins narratifs multiples qu'évoque Pratt. Nous-mêmes allons commencer, sous le signe de l'échappée, par raconter une anecdote qui fait écho aux propos de l'auteur de *Corto Maltese*, mais que nous sommes allés trouver ailleurs. Une autre histoire donc, que Pratt ne connaissait peut-être pas, mais qui ne lui aurait certainement pas déplu. Une anecdote d'Europe de l'Est.

Le temps d'une anecdote

Le poète et écrivain György Faludy (1910-2006) quitte son pays, la Hongrie, en 1938. Faludy a 26 ans en cette année fatidique qui voit l'Autriche annexée par le III^e Reich et la signature des accords de Munich. Il devient manifeste que l'expansion du Reich vers l'Est n'est pas prête de s'arrêter. Faludy décide d'émigrer afin de ne pas se retrouver enrôlé dans une armée hongroise alliée à l'Allemagne. Qui plus est, Faludy est un intellectuel dont les convictions politiques se portent à gauche. Il publie de surcroît des satyres sur les fascistes, ce qui, vu la situation géopolitique esquissée ainsi que l'état politique de la Hongrie, soumise à un régime ultraréactionnaire et pronazi, ne constitue pas à proprement parler une assurance vitale pour ce poète éclectique et non conformiste, auteur par ailleurs d'un roman historique (intitulé *Karoton*) rappelant les *Mémoires d'Hadrien*, essayiste engagé et traducteur plutôt original de François Villon. Et Faludy est d'origine juive. Et cela fait dix mois qu'il est marié et il n'en peut plus, prend-il soin d'ajouter, dès les premières pages de sa volumineuse autobiographie, aux raisons principales de son émigration². Bref, il lui faut fuir à tout prix.

Faludy émigre d'abord à Paris, puis fuit vers le sud de la France pour

¹ Hugo Pratt et Dominique Petitfaux, *Le Désir d'être inutile : souvenirs et réflexions – Entretiens avec Dominique Petitfaux* [1991], Paris, Robert Laffont, « Vécu », 1999, p. 7.

² György Faludy, *Pokolbéli víg napjaim* [*Les Beaux Jours de l'enfer*] [1962], Budapest, Magyar Világ Kiadó, 1989. Nous traduisons tous les extraits de cet ouvrage. En français : *Les Beaux Jours de l'enfer* [1962], trad. Ladislav Gara, Paris, J. Didier, 1965.

s'aventurer ensuite au Maroc. Il s'embarque pour les États-Unis, collabore à New York à une revue dissidente de langue hongroise, intègre l'armée américaine. De Budapest à New York en passant par Paris et le désert maghrébin, c'est l'aventure, la vie au grand air, l'échappée belle. En 1946, Faludy décide de rentrer en Hongrie. Bon nombre d'intellectuels de gauche et d'hommes de lettres divers ayant émigré dans l'entre-deux-guerres en font autant, dans l'espoir que la Hongrie saura se reconstruire sur des bases sociales-démocrates, sous le signe de la liberté, et non dans l'orbite de Moscou. Certains restent, d'autres repartent sans trop tarder, puisqu'il devient rapidement clair que le pays est en train de basculer d'un totalitarisme à l'autre, de la terreur des croix fléchées à celle du stalinisme. Faludy, lui, rentre et ne repart pas, sentant pourtant peser sur lui la menace de plus en plus intense du parti communiste qui s'installe au pouvoir en absorbant ou éliminant toutes les autres formations de gauche.

Notre poète finit par se faire arrêter par la police secrète en 1949, l'année du tournant où descend le rideau de fer. Incarcéré, injustement condamné pour espionnage, il se fait déporter dans un camp de travail forcé, le Goulag hongrois. Libéré quatre ans plus tard dans la première vague d'amnisties à la suite de la mort de Staline, il quittera de nouveau la Hongrie en 1956, au moment de l'insurrection hongroise. Dans cette nouvelle échappée, il vivra entre autres au Royaume-Uni et au Canada. Le grand air, une fois de plus, après le pire des cloisonnements, celui d'un camp de concentration.

L'anecdote annoncée est tirée de l'autobiographie de Faludy, rédigée en 1961-1962, et qui relate les événements de 1938 jusqu'en 1953, de sa première émigration jusqu'à sa libération du camp. Il s'agit d'un imposant volume intitulé *Les Beaux Jours de l'enfer*, témoignage sur les camps staliniens publié dix ans avant *L'Archipel du Goulag* de Soljenitsyne. Nous sommes en 1949, Faludy est incarcéré dans les sous-sols tristement célèbres du QG de la police secrète communiste à Budapest. On exige de lui des aveux confirmant des accusations montées de toutes pièces, suivant

lesquelles il aurait collaboré avec les services secrets français. Lors d'un énième interrogatoire, Faludy décide 'd'avouer' comment il s'est fait enrôler par le réseau d'espionnage, à Paris. L'officier lui demande des noms : « Qui y avez-vous rencontré ? » Faludy répond : « Deux agents ». « Décrivez-les ! » Le premier, détaille Faludy, était un homme « haut de front, au visage ovale, il semblait alcoolique, était de taille moyenne. Il avait l'air rêveur³ ». Son nom, 'avoue' le poète : le capitaine Arthur Rimbaud. « Et l'autre ? », s'impatiente l'officier. Faludy : « Un homme plus âgé [...], courbé, au visage bouffi, trapu, avec une barbe blanche, d'une apparence aimable⁴ ». Son nom : le colonel Paul Verlaine. Faludy tente de détailler davantage sa 'description' des agents, ce à quoi l'officier finit par rétorquer : « Pas la peine de faire les présentations ! Nous les connaissons très bien⁵ ! » Faludy affirme plus loin dans son récit que la police secrète a transmis le signalement des 'agents' aux gardes-frontières du pays, afin que l'on puisse reconnaître le colonel Verlaine et le capitaine Rimbaud, au cas où ces 'espions' venaient à sévir en Hongrie⁶. Fin de l'anecdote.

Trois points sont à souligner dans le propos fantaisiste de Faludy. Premièrement, l'itinéraire du poète hongrois, avec ses deux émigrations, est là pour nous rappeler qu'il n'y a pas si longtemps que cela, l'Europe était un monde à fuir. Il serait tout indiqué, à l'Ouest comme à l'Est du Vieux Continent, de nous rappeler ce fait lorsque nous réfléchissons aux flux migratoires contemporains, avec en tête l'Europe en tant que terre de destination, sinon d'accueil.

Deuxièmement, si l'anecdote avec l'officier hongrois, le colonel Verlaine et le capitaine Rimbaud présente l'avantage de tourner en ridicule la police secrète communiste, elle nous invite néanmoins à interroger notre sens des réalités. Pensez-y :

³ « Kikkel találkozott ott ? [...] Két titkos ügynökkel [...] Írja le őket! [...] Az egyik [...] magas homlokú, ovális arcú, alkoholistának tűnő, közép magas férfi. Álmodozó tekintetűnek mondanám ». Faludy, *Pokolbéli víg napjaim* [*Les Beaux Jours de l'enfer*], *op. cit.*, p. 313.

⁴ « És a másik? [...] Idősebb férfi [...] Kissé hajlott vállú, kerekded arcú, zömök, fehér szakállú, jószágos külsejű ». *Ibid.*, p. 313-314.

⁵ « Nem kell nekem bemutatni! Nagyon jól ismerjük mi [...]! » *Ibid.*, p. 314.

⁶ *Ibid.*, p. 315.

suivant le récit même des *Beaux Jours de l'enfer*, Faludy est incarcéré depuis plusieurs semaines⁷ dans le sous-sol du QG de la police secrète, immeuble dont l'adresse demeure dans la mémoire collective hongroise un concept, synonyme de l'horreur. Les locaux, les méthodes ainsi que le personnel sont hérités de la terreur nazie, à l'instar de la police secrète est-allemande. Locaux, méthodes et personnel constituent un appareil terriblement bien huilé dont on ne sort pas indemne. Cet appareil est conçu pour briser la plus fière des fiertés, réduire en miettes la plus digne des dignités humaines. On en ressort brisé à vie, ou bien on n'en ressort pas. Dans cet appareil, Faludy, selon ses propres dires, est tantôt isolé en cellule individuelle, tantôt enfermé avec d'autres détenus rompus, ayant d'ores et déjà renoncé à leur propre humanité, tout ceci dans un délabrement insalubre sur lequel il est difficile de mettre un nom. Les interrogatoires s'enchaînent, les fausses accusations se multiplient ; si lui-même ne se fait pas battre à mort, Faludy entend dans la nuit les incessants passages à tabac, et reconnaît même, une nuit, la voix d'un ami proche qui, dans le délire qui résulte de la torture, en vient à acclamer Staline⁸. Il est humainement quasi impossible que Faludy, après des semaines passées dans cet appareil, ait fait de l'humour lors d'un interrogatoire. Son livre demeure pourtant un témoignage authentique, malgré, voire en raison du côté affabulateur du personnage – et ce point est à l'évidence plus que problématique.

Troisièmement, l'itinéraire de Faludy implique de l'ouverture et du cloisonnement, de l'aventure au grand air, de l'incarcération, puis un renouvellement avec l'aventure. Du point de vue proprement biographique, le renouvellement est daté : Faludy est libéré en 1953, et repart dans le monde libre en 1956. Toutefois, il y a quelque chose, et cela des années plus tard, dans la façon de raconter son histoire, qui participe au renouvellement en question avec le dehors. Il y a quelque chose dans la narration, dans l'art de déplacer quelque peu la distinction entre raconter l'histoire et raconter des

⁷ *Ibid.*, p. 293-313.

⁸ *Ibid.*, p. 309.

histoires⁹ qui semble garantir l'échappée. Il y a un mal spécifique dans l'expérience moderne du cloisonnement contre lequel la narration fournit un remède. Ce mal spécifique, c'est l'errance.

Errance cloisonnée – drôle d'oxymore au premier abord. Il n'est pas improbable que le sens commun contemporain garde encore de l'errance une idée, ou plutôt une représentation qui ne correspond plus, de nos jours, aux réalités sociopolitiques que recouvre cette notion. Une représentation désuète : l'errance, en effet, semble s'associer trop facilement à de l'extérieur, à des voies sans fin en dehors des limites de la communauté. On errerait, pour le dire plus simplement, dans un monde ouvert, trop ouvert, on serait errant en dehors des limites que s'assigne telle ou telle société. Pensons par exemple aux légendes classiques du juif errant et de son équivalent marin, le hollandais volant : il s'agit de figures projetées à l'extérieur de la communauté et qui assument en fait un rôle normatif, celui de cimenter l'intégrité d'une population donnée qui, elle, connaît la sécurité de ses limites et de ses fins. Ainsi, l'errance se subirait aux antipodes du délimité.

Rien ne semble en conséquence plus éloigné de l'errance qu'un monde clos. Et si, justement, les réalités sociopolitiques contemporaines nous invitaient à réexaminer le lien entre errance et cloisonnement ? Notre idée est qu'une affinité tout à fait moderne s'est glissée entre ces deux notions : de nos jours, on erre dans des espaces cloisonnés.

Il nous faut encore approfondir le jeu de contrastes chez Faludy pour confirmer notre intuition, puis intégrer son anecdote dans le contexte de l'émigration est-européenne au XX^e siècle. Pourquoi ? Afin de voir comment les écrits du poète et de ses contemporains constituent en fait un testament que nous pouvons lire pour mieux nous orienter dans nos questionnements actuels. Ces derniers impliquent le phénomène d'errance cloisonnée.

⁹ Par 'histoire', nous entendons ici non pas la science de l'histoire ni le récit de fiction, mais le récit, apparenté au témoignage, dans lequel un individu raconte ce qui lui est arrivé.

Un authentique affabulateur

Approfondissons d'abord le jeu de contrastes. Le problème concernant les chemins narratifs de Faludy et *a fortiori* l'anecdote que nous lui avons emprunté, est que cloisonnement et ouverture y sont pour ainsi dire un peu trop extrêmes. D'un côté, le jeu de contrastes à l'œuvre dans l'itinéraire de Faludy fait que son œuvre abonde, indéniablement, en aventures palpitantes à lire. D'un autre côté cependant, c'est précisément ce caractère épique omniprésent qui brouille la différence entre ouverture et cloisonnement, entre dehors et dedans : le plaisir du texte est pratiquement le même lorsque le protagoniste vagabonde en émigration et lorsqu'il est enfermé entre quatre murs, puis entouré de fils barbelés dans un camp. Dans notre anecdote, c'est au cœur des ténèbres que l'auteur nous livre un récit dont le style et la trame ne diffèrent en fait guère de ceux qui véhiculent les épisodes de la vie au grand air dans le désert marocain et en Amérique.

Nous avons affaire à un affabulateur et ce n'est que dans l'envers de ses multiples décors que nous devinons ce à quoi il échappe sans cesse, à savoir l'errance. Que pouvons-nous dire de cette dernière à partir des affabulations du poète ? Nous pouvons tout au plus supposer que l'errance suit une trame sans mise en scène aucune. L'épisode de l'interrogatoire relève au contraire, avant tout, de la mise en scène : Faludy attribue un nom péjoratif à l'officier de la police secrète (il l'appelle, du moins dans les *Beaux Jours*, « Ventre-poilu¹⁰ »), puis procède à l'élaboration d'un dialogue entre ses deux personnages : lui-même, le détenu calme et cultivé, et l'officier inculte et nerveux, présenté comme beaucoup moins soigné que le prisonnier (« Ventre-poilu » a l'embonpoint pileux qui sort de sous sa chemise « d'un jaune crasseux », son « front est moite¹¹ »). Tout oppose les deux personnages de la scène. Leur dialogue rend compte, dans les propos comme dans le rythme de l'échange, de cette opposition. Le texte traduit ainsi davantage le plaisir de coucher une mise en scène sur le papier

¹⁰ « Szörhasnak kívánom hívni ». *Ibid.*, p. 312.

¹¹ « Nadrágja és inge közt kilátszott a hasa: sűrű szőr borította [...] piszkossárga pólóingben [...] izzadt homlokkal ». *Ibid.*

qu'il ne restitue des événements avec exactitude¹². L'errance du détenu dans le sous-sol, l'enchaînement sans fin des interrogatoires et le fait d'être jeté d'une cellule à une autre, tantôt individuelle, tantôt collective : voici ce qui *aurait pu* éventuellement correspondre à une restitution des faits et des événements. La trame de l'errance, cela aurait été des tableaux décrits sans mises en scène, sans histoires, et que le sujet aurait traversés en butant à chaque fois contre le mur imposé par l'appareil : encore une cellule, encore un interrogatoire, encore les mêmes questions et accusations – à chaque fois un mur. D'où l'idée que c'est bien dans un labyrinthe que l'on erre, longeant des murs, d'impasse en impasse. D'où l'idée corrélatrice qu'un labyrinthe est 'sans histoire', car étranger à la mise en scène et aux outils de la narration.

Le lecteur doit-il reconstituer le labyrinthe, séparer pour ainsi dire le bon grain de l'ivraie, les faits véridiques des éléments fictifs ? Ce n'est pas un tel travail précipité de 'déontologie' qui nous acheminera vers une définition de l'errance cloisonnée. Il s'agira plutôt, au terme de notre raisonnement, de saisir l'authenticité du texte de Faludy tel quel. Retenons qu'affabulation et labyrinthe traduisent le couple ouverture-cloisonnement et écartons-nous quelque peu de l'anecdote.

Frontières, murs et labyrinthes

Avant et après le labyrinthe se tracent les itinéraires de l'émigration. Dans le labyrinthe, l'errance risque de mener à un cloisonnement définitif. Quel est l'élément commun aux trajets, au labyrinthe et à la réclusion ? Le fait de devoir s'y prendre avec des murs ou, pour le dire avec un terme au sens plus large et plus riche, des frontières – le mur étant une frontière physique des plus simples, le labyrinthe étant un réseau de

¹² Paul Veyne nomme la mise en scène comme attribut des épisodes fictifs qui, dans une « histoire romancée » basée sur des faits bien réels, alimentent le récit sans porter atteinte à la correspondance des faits à la réalité passée. Les auteurs de telles histoires « mettent en scène les faits authentiques qu'ils racontent ; s'ils écrivent les amours de Bonaparte et de Joséphine, ils les mettent en dialogues et ils placeront dans la bouche du dictateur corse et de sa belle des propos qui, à la lettre, n'ont aucune authenticité ». Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?* [1983], Paris, Seuil, « Points-Essais », 1992, p. 32.

murs, autrement dit un monde hostile de frontières. En l'occurrence, les émigrés-exilés est-européens du XX^e siècle se déplacent et s'orientent dans un monde de frontières, européen, au sein duquel se crée, après la Seconde Guerre mondiale, le bloc de l'Est. La frontière est un point de passage, une éventuelle promesse d'échappée, du dedans vers le dehors. Les frontières structurent cependant un réseau où les promesses mentionnées se perdent dans les labyrinthes du contrôle et de l'administration. Enfin, ce sont des frontières psychologiques qui font que la pensée perd sa trame et se referme sur soi. Observons, en compagnie des contemporains de Faludy, les différents types de frontières qui jouent un rôle décisif dans la manière dont un trajet peut perdre sa dimension narrative.

Les frontières, au sens premier, sont avant tout physiques et externes. « Les frontières, encore et toujours¹³ », note l'écrivain hongrois Sándor Márai dans son *Journal* en 1951. Il voyage en Europe en tant qu'émigrant, et constate, au sujet des frontières externes, la chose suivante : en « Europe l'homme vole encore son propre argent, ses affaires, ses cigarettes, d'une frontière à l'autre¹⁴ ». Il est question des frontières physiques entre pays européens, mais ce qui retient l'attention de l'écrivain est le rapport entre frontières et bassesse morale. Les frontières constitueraient ainsi le symbole des échanges humains en tant qu'escroquerie, elles seraient non pas points de passage légal, mais au contraire véritables conditions de la contrebande. On n'installerait pas des frontières pour contrer la contrebande, mais pratiquement pour la rendre possible. Cette idée nous permet de mettre sens dessus dessous la question de la légalité des flux migratoires aujourd'hui : sont-ce les réfugiés qui transgressent la loi en franchissant nos frontières ? Nos frontières ne servent-elles pas par hasard à nous assurer de l'illégalité des flux, à simplifier des problèmes complexes en mettant 'tout le malheur du monde' dans un même sac ? La plupart des dispositions

¹³ « Megint és örökké a határok ». Sandor Márai, *A Teljes Napló 1950-1951 [Journal complet 1950-1951]*, Budapest, Helikon, 2009, p. 405. Nous traduisons tous les extraits de cet ouvrage.

¹⁴ « És még mindig lopja az ember a tulajdon pénzét, holmiját, cigarettáját Európában, határtól határig ». *Ibid.*, p. 406.

européennes vis-à-vis des flux migratoires en direction du Vieux Continent ne sont investies et n'ont de sens qu'à partir du moment où nos frontières sont transgressées. Frontex, en un sens, ce n'est pas autre chose. Voici un problème européen : nous volons nos propres affaires et nous sommes trop éloignés des expériences du manque et de la carence pour nous rendre compte que c'est là du vol. Une frontière sépare les circulants légaux des transgresseurs. De nos jours, les frontières de l'Europe serviraient à nous faire croire que nous n'avons jamais été des transgresseurs, nous autres 'Européens'.

Des frontières physiques peuvent s'établir à l'intérieur des pays, comme cela a été le cas de la Pologne durant la Seconde Guerre mondiale. Czesław Miłosz, écrivain et poète polonais, note à juste titre que « les États totalitaires » ont un « talent qui se manifeste dans l'effort d'arracher le plus d'espaces possibles à la terre et de les entourer de fils barbelés¹⁵ ». La violence du tyran consiste à séparer, démanteler, scinder, trancher partout où les rapports humains lui semblent constituer un risque. Les frontières révèlent ce curieux dessein qui consiste à saper la confiance entre les hommes. Miłosz raconte à quel point il devait être méfiant, même vis-à-vis de ses proches, pour ne pas attirer l'attention au moment de tel ou tel passage sous l'occupation nazie et soviétique de la Pologne. Pas question par exemple de faire ses adieux : cela n'aurait qu'attiré l'attention des malveillants¹⁶. Les frontières physiques engendrent des frontières psychologiques. On se méfie, on ne connaît plus la confiance, on doute, on bloque devant son prochain. Si nous construisons des frontières partout au nom de la régulation des circulations, il ne faut pas s'étonner si, en conséquence, des réseaux de passeurs douteux se créent et dont les proies sont des

¹⁵ « A totalitárius államok tehetségét, amely abban a törekvésben nyilvánul meg, hogy minél több darabot szakítsanak ki a térből, ezeket pedig vegyék körbe szögesdróttokkal ». Czesław Miłosz, *Családias Európa [Famille européenne]* [1959], trad. hongroise Endre Bojtár et al., Bratislava, Kalligram, 2011, p. 208. Nous traduisons tous les extraits de cet ouvrage. En français : *Une autre Europe* [1959], trad. Georges Sédir, Paris, Gallimard, « La Connaissance de soi », 1964.

¹⁶ Miłosz, *Családias Európa [Famille européenne]*, *op. cit.*, p. 209.

malheureux qui finissent par transgresser les frontières psychologiques du doute et de la méfiance, congédiant tout bon sens pour finir noyés en mer ou par vendre reins et poumons dans un réseau de trafic d'organes fleurissant dans les bas-fonds des grandes capitales de notre civilisation européenne¹⁷.

Victimes 'malheureuses' – nous devrions plutôt dire pauvres hères. Celui ou celle qui n'a plus rien à perdre erre effectivement et se laisse aller aux pires erreurs, qui ne lui sauveront pas la vie, mais l'en priveront, ou la mutileront. Celui qui n'a plus rien à perdre est quelqu'un qui erre dans un monde de frontières, bref : il erre dans un monde cloisonné. Celui qui se retrouve désorienté dans le cloisonnement de son errance est quelqu'un qui n'a pas d'histoire. Quelqu'un qui n'a rien à raconter.

Lorsqu'on bute sans cesse contre des murs, on devient errant. Lorsqu'on bute sans cesse contre les mêmes murs, c'est notre histoire qui se démantèle. À entendre les paroles des rescapés de la Méditerranée, fosse commune, mer plus cloisonnée entre terres que jamais, on peut se demander si l'on a encore affaire à des récits.

Il y a toute une série de cloisonnements errants moins extrêmes, 'quotidiens'. Qu'est-ce qu'être pauvre de nos jours, vivre dans la précarité, sinon le fait de se retrouver bloqué sans cesse devant les frontières de l'administration, le mur des guichets, toujours les mêmes ? Lorsqu'on se fait contrôler cinq fois par jour au faciès par les forces de l'ordre, curieux gardes-frontières, on bute cinq fois contre le même mur et la journée n'a plus de sens. Il n'y a plus rien à raconter, sinon cinq fois de suite la même chose, or cela ne relève plus de l'événementiel. Une addiction répond à ce même schéma : on touche toujours la même limite, seulement toujours un peu plus bas. On erre d'un guichet l'autre, d'un policier l'autre, d'une seringue l'autre. Au mieux pouvons-nous encore raconter 'une journée', puisque nos journées sont devenues interchangeables.

¹⁷ Voir par exemple ce cas non isolé d'un trafic d'organes démantelé en Espagne : <http://www.rtl.be/info/monde/europe/trafic-d-organe-demantele-en-espagne-une-bande-de-cambrioleurs-serbes-tente-d-extorquer-un-rein-a-un-immigre-marocain-724487.aspx>

L'héritage : un entendement européen

Que faire face à ces labyrinthes où l'errance mène vers le démantèlement du récit, voire la disparition physique du narrateur ? Revenons-en au poète hongrois car nous devons, à notre lecteur, un aveu. Faludy n'a jamais été accusé de collaborer avec les services secrets français, et les noms du colonel Verlaine et du capitaine Rimbaud ne figurent nulle part dans les *Beaux Jours de l'enfer*.

Nous avons inventé.

En réalité, Faludy était accusé de collaborer avec les services secrets américains. Il raconte dans son livre que ce sont les noms du « colonel Edgar Allan Poe » et du « capitaine Walt Whitman » qu'il a fournis à la police secrète. Donc nous n'avons pas tout à fait inventé, pas plus que Faludy en tout cas. Nous nous sommes simplement dit que, écrivant en français, il serait plus alléchant de puiser les noms dans la littérature française. Nous avons sensiblement déplacé le point de distinction entre raconter l'histoire et raconter des histoires. Savoir raconter une histoire de différentes manières, avoir le loisir de choisir ses histoires plutôt que d'en répéter une toute prête, voilà qui relève de la liberté.

Cela n'a pas fini pour autant de susciter le soupçon : est-ce une liberté que d'affabuler sur les faits et les événements plutôt que de les relater tels quels ? Cela n'ouvre-t-il pas la voie aux négationnismes ? Non point, si le déplacement de la distinction mentionnée demeure sensible, c'est-à-dire discernable par le lecteur et modéré. La liberté d'affabuler demeure liée aux contraintes du labyrinthe. Chez Faludy, la mise en scène avec « Ventre-poilu », « colonel Edgar Allan Poe » et « capitaine Walt Whitman » ne remplace pas, par sa trame affabulatoire, celle de l'errance du détenu dans les sous-sols de la police secrète. Faludy a d'abord bel et bien subi les violences du labyrinthe pour y enter ensuite sa mise en scène. L'affabulation est ainsi manifeste en deux sens : oui, l'auteur réinvente ses personnages et le dialogue ; non, il ne cherche pas à tromper son lecteur en dissimulant le labyrinthe. L'envers du décor est accessible, le lecteur ayant le sens des réalités devinera le tracé

du labyrinthe entre les lignes du récit, sans perdre pour autant le plaisir pris à lire ce dernier¹⁸. Ce qui prête un visage humain au récit de Faludy, c'est la marge de manœuvre qu'il se permet entre les événements vécus non dissimulés et leur constitution en expérience épique par l'écriture. Ce qui garantit l'authenticité des *Beaux Jours de l'enfer*, c'est qu'affabulation et labyrinthe y forment ensemble le canal par où passe la narration, celle qui permet d'échapper au cloisonnement de l'errance.

C'est dire qu'un récit prenant certaines libertés, connaissant plusieurs versions, n'est crédible que dans la mesure où le tracé du labyrinthe, d'où son auteur s'échappe, est lisible entre les lignes. Une histoire 'trop belle pour être vraie', ou encore grotesque, scandaleuse en raison de faits corroborés, est une histoire qui prétend avoir échappé au labyrinthe sans s'y être d'abord perdue, sans y avoir erré.

Les chemins narratifs de Faludy et l'expérience est-européenne de l'émigration ne constituent qu'un paragraphe parmi tant d'autres du testament du XX^e siècle européen. À l'évidence, d'autres 'paragraphes' y concernent de très près le cloisonnement, l'errance, l'impasse de l'ineffable. Quel est l'héritage à l'œuvre dans notre propos ? Le fait que le cloisonnement de l'errance est une expérience qui devrait pouvoir aiguïser une certaine ouïe. Que cette expérience devrait nous aider à demeurer alertes face aux affabulations sans labyrinthe et à redevenir attentifs aux bribes de récits qui risquent le démantèlement définitif à défaut de trouver une issue des labyrinthes contemporains.

L'héritage, c'est un entendement européen. Il est urgent d'entendre en effet l'ineffable dans les récits venus d'ailleurs, ou d'espaces cloisonnés en Europe. Si le cas de Faludy est hors du commun, avec une œuvre dont les affabulations constituent

¹⁸ Paul Veyne écrit quant à lui que le lecteur des « histoires romancées » n'est aucunement trompé. Les mises en scène sont fictives : les « lecteurs le savent, s'en moquent et n'y pensent même pas. N'empêche que ces mêmes lecteurs ne voient pas, en ces amours, une fiction : Bonaparte a existé et a vraiment aimé Joséphine ; ce crédit global leur suffit et ils ne vont pas éplucher le détail ». Dans notre contexte, le « crédit global » est accordé à la détention de Faludy, autrement dit au labyrinthe, et c'est le détail de l'affabulation que le lecteur n'est pas obligé d'éplucher. Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, op. cit., p. 32.

une véritable ‘vulgate’, l’errance cloisonnée est de nos jours trop ordinaire et multiforme pour que nous nous contentions du plaisir de lire les grands textes relatifs au problème. Car avoir ne serait-ce qu’une seule histoire à raconter, cela relève tout simplement de la dignité humaine, à laquelle tout un chacun a droit dans une Europe qui sait se souvenir.

Notice bio-bibliographique : Adam Balazs est doctorant en philosophie politique, affilié au Laboratoire de Changement Social et Politique. Il rédige une thèse intitulée *La Pensée en exil*, sur l’expérience politique et intellectuelle de l’exil est-européen au XX^e siècle, sous la direction de Madame Anne Kupiec. Publications choisies : *Autorité, pouvoir autoritaire et tyrannie*, Élet és Irodalom (hebdomadaire politique et culturel hongrois), 18 Janvier 2013 ; *Suite harlémitte, reportage*, Élet és Irodalom, 3 Août 2012 ; *Contre-révolution, folklore et provincialisme : les sources et le bilan idéologiques du régime Orbán en Hongrie*, Cahiers de Psychologie Politique, Juillet 2012 ; *La pensée provinciale*, Élet és Irodalom, 6 Avril 2012 ; *En compagnie de René Char. Poésie et résistance – épisodes de la vie d’un poète français*, Egyenlítő (revue hongroise de politique et de critique sociale), Janvier 2009 ; *Entretien avec André Schiffrin*, Egyenlítő, Octobre 2008 ; *Les représentations du peuple de Jacques Tardi, auteur de bandes dessinées*, Egyenlítő, Septembre 2008 ; *L’anarchisme de Georges Brassens d’un point de vue hongrois*, Egyenlítő, Juillet-Août 2008.

***Le Parjure* de Henri Thomas : un roman d'échappées.**

Un roman du Neutre ?

Olivier Gasnot

Université Paris Diderot- Paris 7 (CERILAC)

gasnotolivier@gmail.com

Mots-clés : échappée, loi, Neutre, récit, sujet

Keywords : *escape, law, Neutral, narrative, subject*

Résumé : Dans le roman *Le Parjure* de Henri Thomas (1964), le narrateur raconte comment un homme cherche à échapper aux services de l'immigration américains qui lui reprochent d'avoir menti sur son état matrimonial. Nous voulons montrer comment ce roman questionne l'enjeu philosophique du Neutre, tel que pensé par Barthes et Blanchot. Il nous semble que le roman cherche à s'approcher du Neutre au regard de la loi paternelle et de la loi normative au sein du récit, comme au regard de la loi narrative à travers l'écriture du texte même. Nous pensons que *Le Parjure* permet de montrer comment Henri Thomas a pu intégrer le Neutre, et y résister, en préservant la singularité du sujet.

Abstract: *In Le Parjure (The Perjury) by Henri Thomas (1964), the narrator relates how a man seeks to escape from the US immigration service after being accused of committing perjury by lying about his marital status. We intend to show how this novel questions the philosophical concept of the « Neutre » (Neutral), as theorized by Roland Barthes and Maurice Blanchot. It appears that the novel tries to reach a neutral status regarding paternal and normative laws within the story, and in terms of the narrative law in the writing of the text itself. We think that Le Parjure exemplifies how Henri Thomas managed to integrate the concept of the Neutral, and yet resist it at the same time, by maintaining the subject's singularity.*

Henri Thomas (1912-1993) est un écrivain français connu pour ses romans et sa poésie, récompensé notamment du prix Médicis et du prix Femina au début des années 1960¹. Auteur de nombreuses critiques littéraires, il a collaboré à diverses revues, comme *La Nouvelle Revue Française*, dont il a été un contributeur régulier. Henri Thomas fut également un grand traducteur, depuis l'anglais, l'allemand, le russe et le latin. Précisons encore que Henri Thomas a beaucoup voyagé, en France et hors de France : après avoir travaillé à Londres de 1947 à 1957, il a enseigné à l'Université Brandeis, près de Boston, entre 1958 et 1960.

Directement inspiré par ces deux années américaines, et par la vie de l'écrivain belge Paul de Man, que Henri Thomas a connu à Brandeis, le roman *Le Parjure*² est publié en 1964, après une parution en quatre livraisons dans la revue *Le Mercure de France*, sous le titre « Hölderlin en Amérique ». Ce roman donne à lire un récit d'échappée — ou, plus précisément, le récit des nombreuses échappées qui ponctuèrent la vie d'un personnage fictif, Stéphane Chalier, dont le narrateur fut un ami. Après une querelle avec son père, Stéphane Chalier a quitté l'Europe pour l'Amérique afin d'y écrire une thèse sur Hölderlin. Arrivé aux États-Unis, il abandonne progressivement ce projet, travaille comme ouvrier agricole dans les plaines de l'Iowa, où il rencontre une femme, Judith, avec laquelle il se marie. Le titre du roman, *Le Parjure*, trouve ici son origine : lorsqu'il s'est marié aux États-Unis, Stéphane Chalier n'a pas indiqué qu'il avait déjà contracté un mariage en Europe. Après plusieurs années d'errance, il se voit proposer un poste de professeur d'université, mais c'est à ce moment précis que l'administration de l'immigration américaine demande à Stéphane Chalier de s'expliquer. Plutôt que de répondre, il préfère partir avec le narrateur rejoindre Judith sur une île, au large du Maine. Cette échappée insulaire ne dure qu'un mois, au terme duquel tous s'enfuient de nouveau. Embarqués sur une frêle embarcation, ils manquent de sombrer, mais sont sauvés par

¹John Perkins a reçu le prix Médicis en 1960 ; *Le Promontoire*, le prix Femina en 1961.

²Toutes les citations du roman faites dans le présent article renvoient à l'édition suivante : *Le Parjure* [1964], Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1995.

un navire canadien. Stéphane Chalié disparaît peu de temps après, pour ne plus jamais donner de nouvelles au narrateur. Ce résumé, un peu long, certes, était nécessaire pour comprendre les enjeux de l'échappée que j'envisagerai dans le développement de mon article.

Je souhaite interroger ce roman à l'aune d'une question au croisement de la littérature et de la philosophie : la question du Neutre, telle qu'elle a été pensée à partir des années 1950 par des auteurs comme Maurice Blanchot et Roland Barthes, particulièrement³. Dans l'ouvrage qui me servira ici de référence, le texte du séminaire sur le Neutre que Roland Barthes a assuré au Collège de France entre 1977 et 1978, plusieurs des figures étudiées — dérive, réponse à côté, silence, notamment —, relèvent en effet de l'échappée⁴. Je cite l'argument du cours, tel que Barthes le donne : « Je définis le Neutre comme ce qui déjoue le paradigme, ou plutôt j'appelle Neutre tout ce qui déjoue le paradigme⁵. » Pour préciser cette définition générale, je retiendrai deux domaines d'application du Neutre. En linguistique, au-delà du paradigme qui impose une alternative fermée entre deux réalisations du langage, le Neutre vise un troisième terme, et, en cela, déjoue à la fois la binarité de l'alternative, et le geste d'affirmation lui-même. Si l'on se déplace dans le champ de la philosophie, on peut dire que le Neutre permet de penser par-delà ou en deçà du conflit, et ce, par une position qui déjoue tant les forces d'affirmation que les forces de négation à

³Deux textes importants ont été écrits sur *Le Parjure* : la préface à l'édition de 1964, par Philippe Jaccottet (voir la préface intitulée « Dans la détresse », p. I-X de l'édition de 1995), et une étude rédigée par Jacques Derrida en 2002 (voir « Le parjure, peut-être ("brusques sautes de syntaxe") », in *Études françaises*, Montréal, Les Presses universitaires de Montréal, vol. 38, numéro 1-2, 2002, p. 15-57). Philippe Jaccottet inscrivaient *Le Parjure* dans le champ littéraire et les enjeux d'écriture de l'époque, à savoir une tension entre la tentation du formalisme et celle du témoignage. Quelque quarante années plus tard, Jacques Derrida trouve dans *Le Parjure* des éléments propres à interroger les enjeux du pardon, et plus généralement une éthique de l'amitié, à travers notamment ce que le langage peut dire involontairement.

⁴La question de l'échappée figure si bien le Neutre barthésien que Tiphaine Samoyault a choisi ce terme comme titre d'un chapitre de la biographie qu'elle a consacrée à Roland Barthes en 2015 (voir « Échappées », dans *Roland Barthes*, Paris, Seuil, « Fictions & Cie », 2015, p. 177-206).

⁵*Le Neutre, Cours et séminaires au Collège de France (1977-1978)*, éd. Thomas Clerc, Paris, Seuil, IMEC, « Traces écrites », 2002, p. 31.

l'œuvre dans la pensée dialectique. Il s'agirait en quelque sorte de trouver le moyen de parvenir au dépassement des termes, en faisant l'économie du conflit. Notons encore qu'un point crucial du séminaire de Barthes consiste à proposer des figures paradoxales d'un Neutre doué d'une puissance active, là où une vision endoxale n'y voit qu'une forme de passivité.

Je m'attacherai à examiner trois modalités d'échappée qu'il me semble possible de repérer dans ce roman, toutes ayant en commun de mettre en question une loi — de chercher à la neutraliser. Du côté du personnage de Stéphane Chalié, tout d'abord : l'échappée par rapport à la loi paternelle, puis l'échappée par rapport à la loi normative ; du côté du narrateur, ensuite : l'échappée par rapport à ce que je nomme la loi narrative, et que je préciserai plus loin. Je m'emploierai à mesurer la potentialité active de chacune, suivant en cela les analyses de Barthes, mais aussi, le cas échéant, à en soulever la réalité décevante.

Commençons donc par examiner comment Stéphane Chalié cherche à échapper à la loi du père. La figure du père dans *Le Parjure* est au moins double. Une question récurrente du roman est celle de la mort du père, question époquale s'il en est : signalons que *Hölderlin et la question du père*, de Jean Laplanche, paraît en 1961, et que la traduction française des *Chemins qui ne mènent nulle part*, de Heidegger, dont un chapitre est intitulé « Nietzsche et la mort de Dieu », est publiée en 1962. Dans le roman, selon l'instance concernée, le mot 'père' est écrit avec un *p* majuscule ou avec un *p* minuscule. Je laisse toutefois de côté la figure du père avec un *p* majuscule, dont la mort demanderait de trop longs développements. Mais si ce Père est donné comme déjà mort dans le roman, le père de Stéphane Chalié, lui, est encore vivant. Grand universitaire belge, spécialiste du romantisme, « le père Chalié », ainsi qu'il est souvent nommé, a réussi sa vie. Son aisance matérielle est notamment évoquée par sa capacité à prendre des vacances en Espagne ; son statut social, par ses nombreuses relations dans le monde universitaire. À plusieurs endroits, le père

Chalier est incidemment décrit comme un homme de règles⁶. Mais la toute-puissance du père s'appuie également sur la première femme de Stéphane Chalier, Otilia, qui est d'abord et avant tout une ancienne étudiante de son père, sous la direction de qui elle a brillamment réussi sa thèse. Le pôle paternel est donc constitué par la force, la réussite, et la production, notamment — toutes caractéristiques d'une positivité. Mais ce pôle est également caractérisé par sa puissance de négativité. Le père comme la femme s'emploient en effet à nier les capacités de Stéphane Chalier. Une scène est éclairante en ce sens, lorsque celui-ci, d'ordinaire calme, mais ici poussé à bout par son père et sa femme, leur annonce, en un cri de défi, qu'il part aux États-Unis pour y écrire sa thèse :

Chalier le père, après avoir dit « *Petit romantique* », ajoutait parfois : « *Tu n'as pas encore trouvé ta voie* », et cela voulait dire que Stéphane ne savait pas choisir un sujet de diplôme. [...]

Otilia avait ri avec les deux autres :

— Je ne te vois pas en émigrant. Tu ne sais pas ce que c'est.

Elle sait. Elle a fui la Roumanie de la Garde de fer, et par la mer Noire encore, et par la Turquie, et le cargo grec ! Brillante élève avec cela, de Chalier père; elle a su choisir sa voie rapidement, elle.⁷

La négativité paternelle s'exprime dans cette scène par l'usage répété des négations grammaticales dans les termes et jugements du père et de la femme. Implacable, la toute-puissance paternelle s'exprime encore, avec une cruelle ironie,

⁶Par exemple : « Il est impossible qu'il ait agi autrement [...] parce que c'est la règle et même deux fois la règle », Thomas, *Le Parjure*, p. 13.

⁷*Ibid.*, p. 20-21. Le syntagme « les deux autres » désigne le père et un invité. Ce passage est riche d'allusions. Concernant la hiérarchie entre romantisme et 'petit romantisme', précisons que Henri Thomas a assuré la traduction de certains des textes rassemblés dans le volume de La Pléiade consacré aux Romantiques allemands paru en 1963. Concernant l'histoire de la Roumanie, rappelons que, alors que Henri Thomas était pressenti pour le Prix Goncourt en 1960, le jury décerna le prix à Vintila Horia pour *Dieu est né en exil*. Mais *Les Lettres françaises* et *L'Humanité* révélèrent son passé de membre de la Garde de fer roumaine, et Horia finit par refuser le prix, puis quitta la France.

quand Stéphane Chalièr, qui semblait voué à une vie chiche avec sa nouvelle femme, apprend qu'il se voit attribuer un poste de professeur d'université, par la bien nommée « fondation Papaïos », et cela grâce à la bienveillante influence de son père...

Comment décrire les modalités d'échappée à l'égard de cette toute-puissante loi paternelle ? On peut d'abord considérer que pour Stéphane Chalièr, quitter l'Europe pour un pays inconnu, c'est incarner par son corps l'errance du poète romantique, et opposer ainsi à la seule connaissance, domaine du père, l'expérience du voyage. Mais considérons plus attentivement comment, par le langage cette fois, le fils entreprend la mise à mort symbolique du père. Une scène inaugurale a eu lieu dans son enfance – le narrateur y revient à plusieurs endroits du roman. Alors qu'il est en vacances en Espagne avec ses parents, le jeune garçon choisit de rejoindre des enfants des rues ; il se met à mendier devant les touristes, qu'il apitoie en se disant orphelin. Dans une autre scène, Stéphane Chalièr explique au narrateur combien, sous la solidité et la force du grand professeur, le père était en fait déjà mort : carrière universitaire et vie bourgeoise représentaient une manière de ne plus vivre. Et la mise à mort du père semble définitive quand le fils indique que son père avait lui-même conscience de cette extinction de la vie en lui :

Seulement là aussi il y a autre chose : tenez, c'est cela que je voulais vous dire : je sais que je n'ai pas trouvé ma voie, et mon père devait savoir que lui non plus n'avait pas trouvé la sienne, mais c'est tout ce qu'il savait, il n'en sortait pas. [...] — c'est un homme qui collait absolument à ce qu'il se savait être —, un homme sans ombre, un homme plat.⁸

La parole, voire le corps, comme instrument de neutralisation de la toute-puissance paternelle ? Une telle lecture du *Parjure* est possible, et justifiée. Pourtant, comme je l'ai indiqué précédemment, on peut lire la générosité du père comme une réaffirmation de sa puissance, après les tentatives d'échappée du fils. Plus encore, à

⁸*Ibid.*, p. 157.

lire attentivement l'évolution du personnage de Stéphane Chalier, on se rend compte que ses échappées n'auront finalement représenté que des étapes dans un processus d'acceptation, voire, *in fine*, de revendication de la puissance paternelle. Vers la fin du récit, Stéphane Chalier révèle en effet au narrateur que son second mariage avec Judith, l'enfant qu'il a eu d'elle, puis celui qu'il a adopté, tout cela visait à dupliquer sa propre structure paternelle, celle qu'il avait déjà créée en Europe, en se mariant avec Ottilia et en ayant deux enfants avec elle. Manifestation ultime de la toute-puissance paternelle, le Père lui-même retrouve son règne au terme du récit, à la faveur du miracle que constitue, pour le narrateur, le sauvetage des naufragés enfuis de l'île.

Si, ainsi, la tentative d'échapper à la loi paternelle n'aboutit pas à une neutralisation, se retournant bien plutôt en une complète restauration, on peut dire que la loi paternelle se trouve fondamentalement conservée, consacrée. Qu'en est-il alors de l'échappée visant la loi normative, cette loi qui se fait sentir à travers l'interdiction et la répression du parjure ?

Précisons d'emblée que, si la loi se fait éprouver par les personnages à la suite du parjure, sa matérialisation dans le roman est incontestablement troublée. D'abord parce que le narrateur ne mentionne la faute qu'assez tardivement⁹, et que, même une fois les conditions concrètes du parjure décrites, le narrateur semble parfois ne pas être certain de ces éléments de fait. Ensuite, parce qu'il semble incapable de purger le doute portant sur les moyens par lesquels l'administration américaine a été informée de l'acte fautif. Si l'hypothèse selon laquelle la première femme de Stéphane Chalier aurait dévoilé la faute est présentée comme possible, le narrateur la met à mal, sans toutefois proposer d'explication définitive¹⁰. Quoi qu'il en soit, une fois le parjure

⁹Début de la troisième partie : « Mais à ce moment dont je parle (l'opération), je ne savais pas que la Police de l'Immigration avait découvert ce qu'ils ont appelé le faux témoignage de Stéphane Chalier : une seule ligne d'un formulaire rempli par Stéphane dans le bureau des mariages de Tucson, Arizona. », *ibid.*, p. 72.

¹⁰« Ottilia a-t-elle signalé elle-même à la Commission de l'Immigration le fait que Chalier avait commis une fausse déclaration avant de contracter son second mariage ? », *ibid.*, p. 111. Le

porté à sa connaissance, l'administration demande à Stéphane Chalièr de s'expliquer, mais cette procédure se déclenche tandis que celui-ci est hospitalisé. Le narrateur entreprend alors d'aller à Washington, rencontrer, seul, la fonctionnaire en charge du dossier. De retour près de son ami alité, le narrateur lui suggère de rédiger un rapport explicatif, plutôt que de se présenter en personne devant la commission compétente.

C'est à partir de ce point qu'il convient d'examiner comment prend forme la volonté d'échapper à la loi normative. Le fils Chalièr n'est pas homme à contester, bien au contraire. À plusieurs points du récit, le narrateur insiste sur le caractère « docile » de son ami, caractère qu'il déclare d'ailleurs, à la fin du texte, avoir en commun avec lui¹¹. Cette docilité s'exprime à l'extrême dans le passage où Ottilia, après la mort du père Chalièr, part aux États-Unis pour rechercher son mari. Stéphane explique alors au narrateur que sa femme ne cherche en fait qu'à obtenir l'argent de la succession ; il lui révèle également qu'il s'est déjà défait de la majeure partie de son héritage. Le narrateur souligne alors que son ami aurait bien pu donner la totalité de ces biens, tant lui importait de ne pas faire durer le conflit entretenu par Ottilia. Il va jusqu'à faire de son ami « une exception [...] par la sensibilité, par un esprit de soumission tel, qu'il était la même chose que la plus grande liberté imaginable¹² ».

C'est la même docilité qui amène d'abord Stéphane Chalièr à vouloir se présenter devant la commission administrative. Mais ce ne serait pas là échapper à la loi, ce serait s'y plier. Et rédiger un rapport apparaît très vite comme un pis-aller : ce que le narrateur appelle d'abord un « rapport explicatif », devient le « rapport-confession ». Expliquer un acte commis sans intention frauduleuse, à une instance insensible qui ne veut lire qu'un aveu, revient effectivement à faire acte de confession.

narrateur se demande ensuite pour quelle raison la mère de Judith aurait pu « signaler l'irrégularité commise par son pseudo-gendre », *ibid.*, p. 123.

¹¹Voir « si docile », *ibid.*, p. 21 ; « le comble de la docilité », p. 111 ; « Mauvais fils, mauvais époux. Mauvais père — mauvais professeur même —, ils pouvaient voir tout cela en lui, et il n'avait pas de justification à offrir, il trouvait la condamnation normale, sous tous ses aspects (il allait même jusqu'à considérer la maladie comme une de ces sanctions) », p. 91 ; « Chalièr et moi, [...] nous sommes des vivants dociles », p. 222.

¹²*Ibid.*, p. 73.

C'est ce paradoxe que Stéphane Chalié pointe dans un échange tendu avec le narrateur :

— Mon cher Stéphane, [...] ce n'est pas moi tout de même qui ai un petit peu manqué de mémoire le jour où vous vous êtes marié.

Il dit :

— C'est vrai. Figurez-vous que je n'y pensais pas. Merci. Je crois que la visite est terminée. Inutile de vous déranger à l'avenir.¹³

Dans cette conversation, celui que le narrateur appelle « mon cher Stéphane » va jusqu'à procéder à un retournement de culpabilité : à l'ami qui souhaitait l'aider, celui qui est parjure à la loi en vient à reprocher un parjure à l'amitié. L'échappée s'impose ensuite à tous deux. Dans un long passage¹⁴, le narrateur justifie le choix de « disparaître » : disparaître, c'est échapper à l'injonction de dire, préserver la vérité du ressassement, préférer le mouvement au ressentiment. Parce qu'elle ne peut jamais qu'être en deçà de la vérité, toute réponse s'avère « dépassée ». Disparaître déjoue ainsi la dialectique, fait sortir la vérité de la conflictualité.

Pourtant, là encore, cette échappée de neutralisation se confronte à l'échec. L'île où l'échappée mène les personnages se trouve habitée par un vieil ivrogne, qui sombre dans une folie violente. Cette violence les contraint à fuir en pleine nuit sur une embarcation fragile, et ils auraient péri noyés si un navire canadien ne les avait sauvés. Pour le lecteur, une interprétation se fait spontanément : la loi normative et sa contrainte se révèlent encore préférables au non-droit brutal. Toute échappée a un coût, potentiellement vital.

Loi paternelle contestée puis restaurée ; loi normative contraignante mais protectrice : comment *Le Parjure* pourrait-il malgré tout relever du Neutre ? Avant de

¹³*Ibid.*, p. 134.

¹⁴*Ibid.*, p. 146-151. Le narrateur utilise lui-même les termes « disparaître » et « dépassée ».

répondre à cette question, il faut encore interroger le rapport du texte à la loi narrative.

Par 'loi narrative', j'entends l'ensemble des règles qui régissent la narration romanesque, telles, en tout cas, que la modernité a pu les figer dans sa conception du roman réaliste. Cette loi narrative a fait l'objet de critiques souvent fondées, parfois forcées, de la part des tenants de la modernité littéraire. Pour m'en tenir à la critique que Barthes formule en 1953 dans *Le Degré zéro de l'écriture*, le « Roman » — avec un *r* majuscule — c'est avant tout le passé simple et la troisième personne, éléments d'ordonnement du réel dans le « champ d'une vraisemblance » qui n'exprime, *in fine*, qu'une volonté d'« aliéner les faits » dans un « continu crédible », pour reprendre les termes de Barthes. On pourrait également citer ici les attaques que Robbe-Grillet porte contre ce qu'il appelle le « roman balzacien » dans *Pour un nouveau roman*, publié en 1961 — essai qui reprend ces griefs et conteste en outre le règne du personnage¹⁵.

Écrit dans ce contexte, *Le Parjure* compte de nombreux signes de neutralisation de cette loi narrative — signes que l'on peut décrire comme des signes formels et des signes réflexifs.

Au nombre des signes formels, on peut retenir le travail de perturbation temporelle, que réalisent l'utilisation du présent en rupture avec la temporalité passée de nombreux passages, ou l'usage d'adverbes déictiques tels que « ici » et « maintenant », qui viennent troubler la division entre le temps et l'espace du récit et ceux de la narration :

J'avais commencé à comprendre cela durant la première halte ; mais c'était sous la forme d'une sorte de désespoir, tout embrouillé de fatigue. Maintenant je puis dire *nous*. Je l'ai rattrapé précisément là, dans le désespoir où nous étions tombés.¹⁶

¹⁵Voir la synthèse de ces positions que Nathalie Piégay-Gros propose dans *Le roman*, Paris, GF, « Corpus », 2005.

¹⁶Thomas, *Le Parjure*, *op. cit.*, p. 163.

Les chauves-souris réelles sont aux poutres du grenier... Effectivement, il y en avait dans la mesure. Mais qu'est-ce qu'elles viennent faire ici ? « Elles sont *pour vous* », dirait Chaliar. Pour m'évader, pour que je les confonde avec mes pensées [...].¹⁷

De tels procédés finissent par instaurer la métalepse comme régime d'écriture dominant. On peut également relever ces énoncés paradoxaux, dont les structures en oxymore ou en chiasme font évidemment signe vers Blanchot : « Orphelin qui aime ses parents qui sont là, et qui les aime d'autant plus qu'il se sent orphelin¹⁸ » ; « c'était l'amour silencieux qu'on a pour les absents dont on se souvient, et en même temps l'étonnement de les voir là¹⁹. »

Au nombre des signes réflexifs, on peut repérer plusieurs passages où Henri Thomas livre, par narrateur interposé, certains éléments d'une pensée de l'écriture en prise avec les enjeux du Neutre. C'est le cas, par exemple, quand le narrateur exhibe son processus d'écriture, en en dénonçant parfois les facilités, comme le recours à un « magasin d'accessoires dans lequel vous trouvez tout ce qu'il faut²⁰. » Mais ce que le narrateur dit de son écriture exprime bien plus souvent la difficulté. Le passage suivant articule exemplairement le paradoxe qui fonde l'épreuve du récit :

Ô cette misère du témoin, qu'on l'appelle narrateur ou chroniqueur ou raconteur de choses imaginaires ! S'il se montre, il cache ce qu'il veut vous découvrir, s'il ne montre que ces choses qu'il veut dire, il étouffe un grand secret, lui, son lien avec tout cela.²¹

Sur le plan formel comme sur le plan réflexif, cet énoncé relève bien du Neutre, en ce qu'il porte un paradoxe insoluble, et en ce qu'il met en question la narration. Cet énoncé signale aussi une singularité de pensée, que le narrateur ne cesse

¹⁷*Ibid.*, p. 227.

¹⁸*Ibid.*, p. 166.

¹⁹*Ibid.*, p. 167.

²⁰Voir « je tire la peur du magasin d'accessoires dans lequel vous trouvez tout ce qu'il faut, et je la jette sur ce temps-là, je l'enveloppe, je lie solidement, je vous abandonne ça. », *ibid.*, p. 237.

²¹*Ibid.*, p. 44.

de préciser à mesure que son récit l'interroge lui-même : sa place dans le récit. La particularité de cette interrogation réside dans le fait que cet énoncé situe sur un même plan fiction et témoignage, instaurant en cela un trouble dans le genre du texte en train de s'écrire, comme dans le régime de vérité sous lequel le placer. Henri Thomas a formulé ailleurs ce paradoxe à l'origine de son écriture : travaille en lui ce qu'il nomme une « mémoire-imagination²² ».

Si l'on peut relever des moyens en partage avec les penseurs du Neutre, on voit là qu'il faut aussi faire droit à certains modes de neutralisation que Henri Thomas a en propre. C'est particulièrement le cas lorsque la convention de fiction se trouve mise à mal par le dévoilement, autant réticent que pourtant répété, du narrateur analysant le sujet qu'il reste sous sa fonction. Pour n'en examiner qu'un seul, je relèverai ce passage :

Je sais bien ce que tu penses, lecteur, puisque je suis sans cesse rattrapé par quelqu'un, en moi-même, qui pense comme toi, qui me ramène à moi, à toi [...]. Oui, je sais ; je condamne, moi aussi ; il n'y a pas autre chose à faire, une fois rattrapé par vous autres. Puis je n'en peux plus, j'étouffe comme si vous vouliez vraiment m'étrangler, et je refais le bond, vous ne m'aurez plus.²³

Par ce « bond », le narrateur, auteur et sujet, cherche à neutraliser deux lois : la loi narrative et la loi normative. La loi narrative en ce que la fiction de la narration comme maîtrise est déjouée par le dévoilement d'une terrible hésitation ; la loi normative en ce que le narrateur, aussitôt avouée son observance, en proclame sa

²²Voir par exemple la lettre de Henri Thomas à Pierre Leyris du 12 novembre 1955 : « je crois que mon espèce de roman-vagabondage correspond à des choses révolues mais dont je n'ai pas eu l'explication, et que je profite de ce qu'elles soient encore perceptibles aux yeux de la mémoire-imagination pour tenter de trouver l'explication, ou tout au moins l'ordre inhérent à ce manège d'hier. », *Henri Thomas. Choix de lettres 1923-1993*, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2003, p. 355.

²³Thomas, *Le Parjure*, *op. cit.*, p. 154-155.

délivrance²⁴.

Neutralisation de la loi narrative, donc, mais d'une manière singulière. Et encore une fois, on ne peut s'empêcher de relever, à plusieurs endroits, qu'à cette forme de neutralisation, fait pendant l'affirmation de quelque chose comme une autre loi. Ou, plutôt qu'une loi, c'est une nécessité²⁵ qui s'affirme, celle de dire, d'écrire, quand la force des mots les fait advenir, quelque difficile que puisse être la verbalisation, la révélation.

Arrivé au terme de cette étude, il semble que le Neutre ait peu à inscrire à l'actif de son bilan. Neutralisation de la loi du père aboutissant à la réaffirmation de la structure paternelle ; neutralisation de la loi normative dissoute dans une dissémination de la culpabilité ou dans des effets de lecture ambigus ; neutralisation de la loi narrative laissant place à une loi subjective : ces entreprises de neutralisation semblent toutes se remettre elles-mêmes en question.

Modérons toutefois ce constat. Il semble en effet possible de dire que notre lecture du *Parjure* à l'aune du Neutre s'est déployée dans deux directions. Première direction : du Neutre au récit. Cette lecture a permis de mettre au jour dans le texte certains des axes de réflexion travaillés par la pensée du Neutre. Selon des axes formels et réflexifs, Henri Thomas soumet son roman aux questionnements propres à son époque, non sans ménager toutefois une certaine distance dans sa manière de les mettre en jeu. Deuxième direction : du récit au Neutre. C'est précisément dans cette marge que le sujet — cet *a priori* psychologique repoussé par les écrivains du Neutre — fait retour ; cette marge biographique produisant elle-même une échappée

²⁴Ce refus de toute assignation innerve l'œuvre de Henri Thomas. Voir le titre qu'il a lui-même donné à un numéro spécial de la revue *Sud* qui lui était consacré : « Vous ne m'aurez pas » (Paul Martin (dir.), hors-série, Marseille, 3^e trim. 1991).

²⁵« Je dois tout dire, ayant commencé », Thomas, *Le Parjure*, op. cit., p. 101 ; « il faut bien que je cherche de cette manière, quoique personne ne m'y oblige. », p. 213. Henri Thomas insiste souvent sur cette notion de « nécessité » quand il parle de son processus d'écriture (voir, par exemple, la transcription de son entretien avec Marcel Bisiaux pour le film de la série « Les Hommes livres », in Paul Martin (dir.), « Henri Thomas », *Cahier treize*, Bazas, Le Temps qu'il fait, mai 1998, p. 270.

de subjectivité dans le Neutre.

Ainsi, de l'échappée comme figure ressortissant à la pensée du Neutre, nous aurions progressé vers une échappée réfléchissant le Neutre, une échappée critique, qui aurait exploré les possibilités actives du Neutre, et en aurait exploré les conditions de possibilité, autant que les limites. Ce que *Le Parjure* dit des limites du Neutre, à travers cette résistance du sujet, rejoint ainsi la critique majeure formulée à l'encontre du Neutre par Emmanuel Levinas dans *Totalité et infini*, à savoir qu'il ignore la personne²⁶.

Roman de multiples échappées, *Le Parjure* me paraît exemplaire de la manière dont Henri Thomas a cherché à répondre aux questions posées par la modernité littéraire, tout en les dépassant, par une attention jamais abandonnée aux singularités qui font un sujet.

Notice bio-bibliographique: Olivier Gasnot est doctorant au sein du CERILAC, UFR LAC. Sa thèse en cours, sous la direction de Nathalie Piégay, s'intitule *Henri Thomas : visibilité problématique, problématique de la visibilité*. Il a publié dernièrement « D'une mélancolie créatrice : Henri Thomas, écrivain de la présence », dans la revue *Acta fabula*, vol. 16, n° 2, Notes de lecture, Février 2015, URL : <http://www.fabula.org/revue/document9154.php>

²⁶Levinas écrit notamment : « L'exaltation du Neutre peut se présenter comme l'antériorité du Nous par rapport au Moi, de la situation par rapport aux êtres en situation », « Contre la philosophie du Neutre », dans *Totalité et infini, Essai sur l'extériorité* [1961], Paris, Le Livre de Poche, coll. « Biblio Essais », 1987, p. 332-333.

**« Ce qui, encore, échappe à la science et dont la psychanalyse pourrait
dire quelque chose »**

Jérémy Clément

Université Paris Diderot - Paris 7 (CRPMS)

jeremie.clement.10@gmail.com

Mots-clés : scientisme ; sujet de l'inconscient ; néolibéralisme ; science moderne ; psychanalyse.

Keywords : *scientism ; unconscious subject ; neoliberalism ; modern science ; psychoanalysis.*

Résumé : Le moment contemporain témoigne d'une volonté toujours plus accrue de maîtriser et d'arraisonner la Nature. Dans le paysage de la science moderne, on observe un certain retour du scientisme, soit l'idée tenace de pouvoir boucher le trou du savoir, tandis que la civilisation marchande ne cesse de faire croître l'empire des technosciences. Depuis plus d'un siècle, la psychanalyse s'attache de son côté à faire émerger un savoir qui demeure justement dans l'ombre, le savoir inconscient. Une 'échappée du sujet de l'inconscient' qui vient à l'encontre de cette croyance en l'épuisement du réel et en l'objectivation totale du monde. Au contraire, la psychanalyse traite de la subjectivation et ce faisant, semble symboliser 'l'échappée belle' de notre science moderne.

Abstract : *Contemporary occidental society manifests an ever-growing desire to control and tame nature. In the realm of modern science, a return of scientism – or the desire to achieve exhaustive knowledge – may be observed, while the consumer market continues to favour the development of the technology sector. For over a century, psychoanalysis has focused on exploring knowledge that is by definition obscure: the unconscious. An 'escape of the unconscious subject' positions itself against a belief in a knowable reality and in the total objectification of the world. Indeed, psychoanalysis focuses on the subject and, as such, seems to make a 'narrow escape' from modern science.*

La civilisation moderne et technicienne rend aujourd'hui compte d'une maîtrise du monde sans précédent par l'homme, qui paraît refléter une volonté de dominer la Nature. C'est la science qui est au fondement de cette modernité, celle-là même que l'on nomme science moderne, avec Galilée, Newton et le cogito cartésien. Aujourd'hui, au cœur de nos sociétés occidentales, il semble que cette dernière ait revêtu les habits neufs de la modernité. Sous l'hégémonie du néolibéralisme, l'activité scientifique s'applique aujourd'hui à établir des passerelles avec l'industrie, en se concentrant sur la productivité, l'efficacité et la rentabilité, souvent au détriment des recherches fondamentales. Cette 'technoscience' contribue alors quelque peu à dénaturer et à menacer 'l'esprit de la science'. De même, la recrudescence d'un certain discours qui prétend à boucher le trou du savoir donne de nouveau un *droit de cité* aux scientifiques les plus radicaux. Face à cette rationalité idéalisée qui sévit dans notre champ social, la psychanalyse propose un autre discours, qui nomme et fait toute sa place à l'objet qui échappe par excellence à la maîtrise de l'homme, l'inconscient. Ce savoir inconscient, insu, témoigne d'une échappée pour le sujet, sur laquelle l'homme ne paraît pas avoir d'emprise. Alors, cette position d'extraterritorialité, marginale quant à son objet d'étude, fait-elle pour autant de la psychanalyse 'l'échappée belle' de notre science moderne ?

Le contexte culturel : entre science et marché.

L'exercice de la psychanalyse ne saurait être pensé hors de la Culture de son époque ni sans son malaise qui s'invite toujours sur le divan avec le patient. Le sujet s'habille ainsi toujours avec le discours de son temps et, dès lors, « la psychanalyse est affaire de singularité, de rencontre, mais aussi de politique¹ ». Le moment contemporain et l'organisation sociale qui lui est liée, sont la conséquence d'un nouvel 'ordre des discours', dont le néolibéralisme peut être identifié comme le chef

¹ Sophie Auoullé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Michel Plon, Érik Porge *Manifeste pour la psychanalyse*, Paris, La Fabrique éditions, 2010, p. 100.

de file. « Ensemble des discours, des pratiques, des dispositifs qui déterminent un nouveau mode de gouvernement des hommes selon le principe universel de la concurrence² », d'après Pierre Dardot et Christian Laval, le néolibéralisme est bien plus qu'un simple système économique : il témoigne d'une philosophie éminemment politique. La logique néolibérale est en effet une manière de faire société entre les hommes, un « art de gouverner » comme le formulait Foucault dans *Naissance de la biopolitique*. En s'étendant massivement et en se globalisant, le modèle du Marché a innervé les moindres recoins de notre espace public et de nos institutions, tels que l'Université et le monde de la recherche scientifique.

Le savoir se trouve alors être un marché comme tant d'autres, un simple « commerce des pensées³ », une « économie de la connaissance » qui ne suit non plus à la lettre, mais au chiffre donc, les nouvelles exigences normatives qui logent désormais au cœur de notre organisation sociale. C'est ainsi que le résume Jean-Marc Lévy-Leblond :

La commande sociale, ou plus précisément marchande, place le développement scientifique sous l'empire de contraintes de productivité et de rentabilité à court terme. La possibilité de recherches spéculatives fondamentales sans garantie de succès immédiat devient de plus en plus illusoire. Ainsi se dénoue de façon insidieuse la conjonction, assez étonnante après tout et historiquement très particulière, entre la spéculation et l'action, qui a caractérisé la science occidentale depuis deux siècles⁴.

La science moderne a désormais quelque peu déposé la recherche fondamentale au profit de la recherche appliquée ou finalisée. La productivité, l'efficacité et la rentabilité définissent alors les lignes de force du grand empire des technosciences.

² Pierre Dardot, Christian Laval, *La nouvelle raison du monde*, Paris, La découverte, 2009, p. 6.

³ Jean-Luc Nancy, *Sur le commerce des pensées*, Paris, Galilée, 2005.

⁴ Jean-Marc Lévy-Leblond, « La science est-elle universelle ? », in *La Vitesse de l'ombre. Aux limites de la science*, Paris, Seuil, coll. « Science ouverte », 2006, p. 216.

Scientisme et technoscience, les nouveaux visages de la science moderne.

Le monde de la science fait ainsi face à la conjoncture de notre époque. Son crédo est donc désormais de servir, aux hommes et à l'économie. La technoscience, soit la science ayant la visée d'une maîtrise du monde par la technique, se focalise aujourd'hui sur un projet quasi exclusivement pratique. Ses mots d'ordre, l'efficacité et l'utilitarisme, mis sur le devant de la scène, lui permettent d'acquérir un haut argument d'autorité en se jumelant au scientisme dont l'idéologie prospère. Ces deux pans de la science joints, enroulés l'un à l'autre, mettent-ils à mal et modifient-ils pour autant 'l'esprit de la science' ? Le cœur même de l'activité scientifique, c'est-à-dire la recherche de la vérité et la visée de la connaissance, semble battre aujourd'hui à une moindre cadence. La croyance au 'tout objectivable' et au 'tout mesurable' semble désormais faire le lit de cette science moderne, remettant alors à l'ordre du jour 'les rationalistes extrêmes', comme les nommait Einstein, qui s'inquiétait qu'on puisse un jour leur donner raison.

Si c'est bien la science qui a pu susciter le scientisme, en d'autres termes la croyance en un savoir qui serait totalisable et plein, il s'avère qu'aujourd'hui elle subit le revers de la médaille, en se trouvant quelque peu biaisée et dénaturée par ce dernier. Nerf du scientisme, l'évaluation prolifère aujourd'hui dans l'ensemble des domaines de notre champ social, symbolisant le souci, voire l'obsession de vouloir tout rationaliser, contrôler et maîtriser. Au nom de l'objectivité scientifique, il faut donc mesurer, chiffrer et quantifier : les mathématiques et le calcul deviennent alors les outils de référence pour rendre compte du monde réel.

C'est la science qui a constitué le fondement de notre civilisation dite 'moderne', il y a près de quatre cents ans, nourrie notamment aux origines par les pères de la science moderne, Newton, Descartes, mais peut être en premier lieu par Galilée. Ce dernier a profondément changé notre rapport au monde en proposant « l'écriture mathématique du livre de l'univers ». Pour le savant italien, le livre de la

Nature est « écrit en langage mathématique, et ses caractères sont les triangles, les cercles et autres figures géométriques, sans lesquelles il est humainement impossible d'en comprendre un seul mot, sans lesquelles on erre vraiment dans un labyrinthe obscur⁵ ». Véritable déclaration au fondement de notre science moderne, le geste de Galilée, aujourd'hui porté à notre modernité, est un acte qui écarte et élude ce qui a trait à la culture, c'est-à-dire à l'homme, à la raison et aux affects. La révolution galiléenne « inaugure la substitution par laquelle le monde mathématique, c'est-à-dire le monde des idéalités, est pris pour le seul monde réel⁶ » soulève le physicien Étienne Klein. Le geste de Galilée porte en fait le germe d'une croyance en une Nature qui serait maîtrisable, puisque mathématisable. Pourtant, il s'avère impuissant à inclure ce qui a trait à l'expérience sensible et subjective, à l'essence même de la culture, et qui comprend l'homme et ses relations. La science demeure un « trésor d'incomplétude⁷ » : elle ne peut tout expliquer, et depuis le principe d'indétermination du physicien Heisenberg il y a près d'un siècle, des bornes se posent encore et toujours pour le scientifique, qui mettent continuellement à jour l'idée que quelque chose se soustrait au champ de la science et de ses expérimentations, comme au champ de son savoir. De cet irréductible qui ne cesse de traverser le champ scientifique, la psychanalyse et son passage par la parole et la voie de l'inconscient, pourraient dire quelque chose.

L'échappée du sujet de l'inconscient en psychanalyse.

Si c'est bien la science moderne qui a conditionné l'émergence de la psychanalyse, en tant que savoir, expérience et discours, il s'avère qu'à l'heure actuelle, elle puisse à son tour lui rendre la pareille en mettant à jour un savoir qui demeure justement dans l'ombre. Ce savoir, la psychanalyse lui donne une place et un

⁵ Galilei Galileo, *L'Essayeur* [1623], trad. C. Chauviré, Paris, Les Belles Lettres, 1980, p. 232.

⁶ Étienne Klein, *Allons-nous liquider la science, Galilée et les Indiens*, Paris, Flammarion, coll. Champs sciences, 2013, p. 35.

⁷ Étienne Klein, *Allons-nous liquider la science, Galilée et les Indiens, op.cit.*, p. 41.

nom, le savoir inconscient, soit un savoir qui ne cesse d'échapper à l'homme.

« Le moi n'est pas maître dans sa propre demeure⁸ », écrivait Freud en 1916 dans son *Introduction à la psychanalyse*. À la suite de Copernic et de Darwin, Freud avança que l'étude de la psychologie chez les hommes allait, pour la troisième fois dans l'histoire des sciences, décentrer l'homme d'une place, d'une position toute-puissante dans laquelle il avait toujours siégé. Une blessure narcissique, « un démenti infligé à l'humanité » par la science, une nouvelle fois, et dont l'homme devrait à nouveau se relever. Jeune étudiant à Paris, dans le service du professeur Charcot, Freud a l'idée qu'au-delà des manifestations somatiques observées lors des crises des patients hystériques, quelque chose se joue ailleurs, sur une autre scène. Il fait alors l'hypothèse de l'inconscient, soit d'un insu qui s'exprime par-delà le sujet, « soit l'insistance dont se manifeste le désir⁹ », comme le disait Lacan. L'inconscient, transcendant au sujet donc, n'est non pas logé dans les profondeurs, mais se révèle simplement inaccessible à la conscience. Inaccessible, jusqu'à ce que Freud découvre et expérimente la cure par la parole, offrant par ce biais le support à une lecture et une interprétation de ce qui fait l'échappée du sujet de l'inconscient. Au travers des rêves, des lapsus, des oublis ou des actes manqués, soit autant d'expressions émises sans être contrôlées par le sujet, l'inconscient trouvera à s'exprimer, et le désir à se dire.

Ensemble de représentations refoulées par le moi, puisque contradictoires avec les 'valeurs morales' du surmoi, l'instance interdictrice du psychisme, l'inconscient ne se perçoit jamais. Il ne se photographie pas, ni ne se scanne, et rend simplement compte de l'effacement des souvenirs disparus de la mémoire. Invisible, il est alors à dix mille lieues de pouvoir s'inclure dans le discours de la science moderne, qui se soucie en premier lieu de la véracité et de la preuve par neuf, par le chiffre, la mesure et la statistique. Clef de voûte de la pratique psychanalytique, le savoir inconscient ne se laisse ainsi pas prendre dans les filets d'un savoir

⁸ Sigmund Freud, *Introduction à la Psychanalyse* [1916], Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque », 2001, p. 266.

⁹ Jacques Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1973, p. 19.

prétendument totalisable ou 'tout objectivable', et offre ainsi une lecture de ce que l'on peut nommer 'l'échappée du sujet de l'inconscient'. Cette échappée est en fin de compte à entendre comme l'excédent qu'est ce sujet de l'inconscient par rapport à toute objectivation. Ce faisant, elle prépare le terrain à la pratique psychanalytique qui accueille et écoute au contraire la subjectivation. N'étant pas pris dans la toile tissée par la science moderne et traitant d'un savoir résistant aux chiffres et aux calculs, la psychanalyse pourrait alors symboliser 'l'échappée belle' de notre science moderne.

La psychanalyse, 'l'échappée belle' de la science moderne ?

Aux mesures logico-mathématiques, la psychanalyse donne de la mesure justement, et modère l'idée de vouloir « organiser scientifiquement l'humanité¹⁰ », comme le disait le philosophe Ernest Renan. Il est évident qu'il est quelque peu galvaudé de parler de *la* science, sachant qu'il existe *les* sciences, *des* sciences. Lorsque l'on parle de *la* science, on traduit simplement ce qui relève de l'étude rationnelle des phénomènes par des méthodes scientifiques, lesquelles feront émerger un certain nombre de connaissances. « La science, au sens des connaissances, peut alors se définir comme un savoir sans vérité parce que tout ce que la science sait a été justifié, légitimé, authentifié par l'enchaînement des rationalités qu'elle a conquises et qu'elle questionne encore au jour le jour¹¹ », nous précise Jean-Pierre Lebrun. La science produit ainsi des énoncés pouvant se délester de l'énonciation qui les aura produits. Prétendre mettre la main sur les choses, sur toutes les choses, c'est méconnaître l'importance du savoir propre d'un sujet, de son savoir inconscient, qui implique toujours la subjectivité. Voilà une des tâches auxquelles la psychanalyse est affairée : faire sa place à ce qui échappe à la maîtrise de l'homme et traiter de ce savoir inconscient, en cherchant non pas à en extraire une vérité, mais plutôt à en

¹⁰ Ernest Renan, *L'Avenir de la science — pensées de 1848*, Paris, Calmann-Lévy, 1890, p. 37 : "Organiser scientifiquement l'humanité, tel est donc le dernier mot de la science moderne, telle est son audacieuse, mais légitime prétention."

¹¹ Jean-Pierre Lebrun, *La condition humaine n'est pas sans condition*, Paris, Denoël, 2010, p. 55.

produire un sens.

« L'attachement intense à la véracité¹² » qui parcourt nos sociétés, témoigne d'une volonté toujours plus accrue d'escamoter, d'épuiser le réel, voire de le faire disparaître, en s'abritant derrière des connaissances objectives. Pourtant, le réel n'est pas la réalité. En psychanalyse, le réel, c'est l'impossible et il « ne cesse pas de ne pas s'écrire¹³ », comme le formulait habilement Lacan. Il n'y aura jamais de mot pour le dire. Innommable, indicible, il résiste toujours à être pris dans les rets du langage. En donnant sa place à une échappée, à un savoir inconscient, à un insu, la psychanalyse conforte une position singulière, voire dissidente. Elle se présente alors comme 'l'échappée belle de la science moderne', passant in extremis au travers du maillage de son discours. À la bordure, elle échappe, autant que faire se peut, à cette rationalité frénétique dont notre modernité est empreinte et aux dérives de certains discours scientifiques, qu'incarnent par exemple les experts-évaluateurs.

Le discours de la science a la spécificité d'être un 'hors discours', en d'autres termes de ne pas faire de lien social. Or, la psychanalyse, au contraire, ne traite que de lien social, c'est-à-dire du lien entre des sujets, entre des « parlêtres¹⁴ », pris dans les filets du langage. À l'écoute de la subjectivité, la psychanalyse ne peut dès lors se situer qu'à l'envers des discours de la science moderne, rationnels et objectivants, puisque le savoir inconscient se construit et émerge toujours au cas par cas, dans la singularité.

Depuis le geste de Galilée, l'homme s'est considérablement autonomisé vis-à-vis de l'univers qui l'entoure. L'extraordinaire essor de la science au cours de quatre derniers siècles a constamment nourri l'idée d'une Nature qui serait séparée de nous-mêmes et donc possiblement maîtrisée et contrôlée. C'est en sachant établir et maintenir cette séparation, cette disjonction entre nature et culture, que la science a

¹² Étienne Klein, *Allons-nous liquider la science, Galilée et les Indiens*, op. cit., p. 9.

¹³ Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore* [1972-1973], Paris, Seuil, 1975, p. 86

¹⁴ Jacques Lacan, « Joyce, le symptôme II », in *Joyce avec Lacan*, Paris, Navarin, 1987.

gagné en efficacité. Pourtant, nous dit Freud dans *Malaise dans la civilisation*, « la domination de la Nature n'est pas la seule condition du bonheur, pas plus qu'elle n'est le but unique de l'œuvre civilisatrice¹⁵ ». Le scientisme et la technoscience, nouveaux visages de notre science moderne, en substituant aujourd'hui exagérément la qualité à la quantité, le sensible à la mesure et à la statistique, ainsi que le monde des affects au chiffre et au calcul, ne font finalement que perpétuer le fantasme de toute maîtrise de la Nature à l'œuvre lorsqu'il s'agit de science. Celui-là même que Nietzsche dénonçait dans *La Naissance de la tragédie* il y a un siècle et demi :

[...] la croyance inébranlable que la pensée, en suivant le fil conducteur de la causalité, peut atteindre jusqu'aux abîmes les plus lointains de l'être et qu'elle est à même non seulement de connaître l'être, mais encore de le corriger. Cette sublime puissance d'illusion métaphysique est attachée à la science comme un instinct¹⁶.

Aujourd'hui, la science et la technologie s'affairent plutôt davantage à corriger l'être qu'à le connaître. Derrière la maîtrise, et l'obsession de rationalité à l'œuvre dans le contemporain, on entend bien le dernier combat, l'ultime échappée pour l'homme : la mort.

Notice bio-bibliographique : Chargé d'enseignement à l'UFR d'études psychanalytiques, à l'Université Paris Diderot - Paris 7, Jérémie Clément est également psychologue clinicien en hôpital de jour pour adolescents. Doctorant au Centre de Recherches Psychanalyse, Médecine et Sociétés (CRPMS), il prépare une thèse en psychopathologie et psychanalyse intitulée *Le lien social au risque du contemporain : malaise dans la civilisation néolibérale*, sous la direction de Christian Hoffmann. Ses travaux de recherche traitent du néolibéralisme et de ses effets sur le lien social, au travers d'un regard croisé entre psychanalyse et politique.

¹⁵ Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, Payot, 2010.

¹⁶ Friedrich Nietzsche, *La naissance de la tragédie* [1872], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1989, p. 234.

L'a-normalité : une prison ou une échappée ?

Charlotte Puisieux

Université Paris Diderot – Paris 7 (LCSP)

carlota17_08@hotmail.fr

Mots-clefs : handicap, validisme, norme

Keywords : *handicap, validism, norm*

Résumé : Le handicap, vu comme le fait de ne pas correspondre aux normes validistes, peut apparaître comme une possibilité d'échapper à cette domination et d'affirmer d'autres façons d'être au monde. Il existe une voie pour déconstruire la naturalité apparente de normes construites socialement, à l'image de ce qu'a fait Judith Butler, et plus généralement la théorie *queer*, avec l'hétéronormativité. C'est en grande partie grâce à l'influence de la théorie *queer* que des militants et universitaires handicapé-es ont pu commencer à réaliser une véritable déconstruction du concept de validisme.

Abstract : *Disability, seen as the fact of not corresponding to able-bodied standards, can become a means to escape this domination and to assert other manners of being in the world. The presupposed naturalness of social standards can be deconstructed; Judith Butler, and more generally queer theory, have managed this in the case of heteronormativity. It is largely thanks to the influence of queer theory that disabled activists and academics have been able to begin a real demolition of the concept of able-bodiedness.*

Marquer le handicap : le stigmat

Ne pas correspondre aux normes est, dans notre société, souvent lourd de jugements sociaux et de préjugés négatifs. L'exemple utilisé dans cet article est celui

du handicap, notamment le handicap visible, qui stigmatise d'emblée la personne qui en est porteuse, qui la met en marge et l'exclut d'un système balisé par des critères validistes précis mais la plupart du temps inconscients.

Nous utiliserons ici le concept de stigmaté tel qu'il est développé par Erving Goffman dans *Stigmaté : les usages sociaux des handicaps*. Le stigmaté permet d'identifier le handicap, et surtout d'être reconnu par celles et ceux qui se jugent alors non stigmatisé-es, et donc non handicapé-es. Le stigmaté est perçu comme la marque du handicap et permet donc d'établir deux catégories ; celles et ceux qui en sont porteuses et porteurs et celles et ceux qui ne le sont pas. Mais l'intérêt de faire une telle liste n'a de sens que si l'on comprend à quoi elle sert, à savoir :

Marquer une différence et assigner une place : une différence entre ceux qui se disent « normaux » et les hommes qui ne le sont pas tout à fait (ou, plus exactement les anormaux qui ne sont pas tout à fait des hommes).¹

L'établissement du stigmaté permet donc à une société de créer des normes, et celles et ceux qui ne correspondent pas à ces normes sont alors jugé-es handicapé-es. Cette classification instaure un sentiment d'infériorité et d'oppression pour les uns, de valorisation et de supériorité pour les autres, et mène à l'exclusion et à la division sociale par la mise en place d'une hiérarchie plus ou moins implicite.

Comment comprendre ce jugement qui nous classe selon des niveaux d'aptitudes spécifiés et hiérarchisés ? Comment vivre ce rejet ? Si l'attitude attendue consisterait à se plier le plus possible aux exigences validistes, au point de 'disparaître' si cela est possible, on peut s'interroger sur les alternatives qui s'offrent aux personnes handicapées ; alternatives qui sont autant de points d'échappées pour se soustraire à la dangerosité du système validiste.

¹ Erving Goffman, *Stigmaté : les usages sociaux des handicaps* [1975], Paris, Minuit, « Le sens commun », 2005.

Une prison validiste

Dans un premier temps, il s'agit d'analyser comment cette société validiste est présente, et de quelles façons elle emprisonne les personnes handicapées. Quelles normes sont mises en place et comment fonctionnent-elles pour créer un ensemble, un système qui s'infiltré dans tous les rouages de la société et exclut les personnes qui ne correspondent pas à ces normes ?

On peut trouver beaucoup d'exemples montrant que, dans la pratique, les personnes handicapées n'ont pas les mêmes droits dans la société française que les autres. Inaccessibilité des transports en commun qui les empêchent de se déplacer librement (avec un report des lois successives obligeant l'accessibilité des lieux publics depuis une quarantaine d'années)², inaccessibilité de ces mêmes lieux publics qui les mettent en marge des activités sociales (inaccessibilité des commerces, des cinémas, des lieux de culture, mais aussi des lieux de travail, des lieux d'habitation, car beaucoup de logements du parc privé sont inaccessibles, inaccessibilité aussi de certains tribunaux, de certaines écoles, et autres lieux de la République).

Même si des efforts ont été faits, le chemin reste encore long, car bien que des systèmes de compensation du handicap aient pu être mis en place pour permettre aux personnes de bénéficier des mêmes droits que les autres, ces aménagements sont dans la réalité souvent très précaires et sans cesse remis en question. À Paris, par exemple un service de taxis adaptés a été mis en place pour pallier au manque d'accessibilité des transports en commun, service subventionné par la mairie de Paris qui permet un tarif bas. Dans la réalité, ce service est de très mauvaise qualité, car complètement surchargé puisqu'il est le seul à proposer des tarifs aussi bas grâce à ses subventions. Les témoignages des personnes handicapées oubliées par ce service sont récurrents, menant à des situations les plus absurdes. Les personnes handicapées sont sans cesse obligées de remettre en cause leurs déplacements, obligées d'annuler des rendez-vous

² 2015 a vu le report de la loi de 2005 qui donnait dix ans aux lieux publics pour être accessibles.

à cause des oublis du service. Inutile de dire que cela est incompatible avec une vie professionnelle.

À propos de vie professionnelle, il est à noter que le taux de chômage est deux fois plus élevé chez les personnes handicapées³ (de l'ordre de 20%, alors qu'il est d'environ 10% chez les valides). Cela s'explique par plusieurs raisons, toutes liées aux discriminations subies par les personnes handicapées dans la société. Inaccessibilité des lieux de travail et manque de subventions pour l'aménagement des postes d'une part, et taux de formation très bas d'autre part (81 % des personnes bénéficiant de l'obligation d'emploi liée au handicap sont de niveau infra BAC, dont 53 % pour l'ensemble des 15-64 ans ; 51 % sont de niveau infra CAP, BEP, dont 31 % pour l'ensemble des 15-64 ans)⁴. Les personnes handicapées sont souvent déscolarisées très jeunes, encore une fois faute d'accessibilité des locaux et d'aides humaines pour accompagner ces élèves.

Ces accompagnements censés compenser le handicap sont, depuis la loi de 2005, attribués par les MDPH (maisons départementales des personnes handicapées) qui se veulent un guichet unique pour recenser les besoins des personnes handicapées. Faute d'une politique réellement active et d'un budget conséquent, ces MDPH ont tendance à ne plus être perçues comme des alliés aidant les personnes handicapées. Non seulement elles ne répondent pas à leurs besoins, mais elles deviennent de plus en plus oppressives en réduisant des aides essentielles, et en poussant ces individus dans une précarité extrême. Les témoignages du Collectif Citoyens et handicap⁵, ou du groupe Facebook Injustices MDPH⁶ en donnent de nombreux exemples.

Face à un tel tableau, beaucoup de personnes handicapées se sentent emprisonnées dans cette société qui les pousse sans cesse vers les marges, les privant d'un réel accès à l'éducation, au travail, aux lieux de sociabilité... Comment

³ Site de l'association de gestion du fond pour l'insertion des personnes handicapées : <https://www.agefiph.fr/Actus-Publications/Publications-et-etudes>

⁴ *Ibid.*

⁵ Page Facebook du collectif : <https://www.facebook.com/CCHandicap/?fref=ts>

⁶ <https://www.facebook.com/groups/aymericcosnard/?fref=ts>

envisager une échappée ?

Une déconstruction de la validité

Dans un second temps, nous interrogerons donc la déconstruction opérée par les personnes handicapées de ces normes oppressives. Ces normes, souvent présentées comme naturelles sont, en fait, conditionnelles et dépendent d'un contexte sociohistorique. C'est cette idée que Judith Butler a mise en avant en remettant en question les normes dominantes de l'hétéronormativité et en interrogeant la notion d'identité liée notamment à la sexualité⁷. Judith Butler réfléchit à la façon dont l'identité est produite par une norme dominante complètement naturalisée qui cache en fait des rapports de pouvoir contre lesquels il s'agit de se positionner, mais non pas de s'exclure. Certaines identités sont marginalisées par les normes dominantes, jugées abjectes, immorales, inhumaines, mais cette exclusion est nécessaire à la norme dominante pour exister.

Le *Queer*, dont Judith Butler est une des théoriciennes phares, se définit comme l'ensemble des pratiques controversées pour travailler l'abjection, pour la transformer en puissance d'agir politique. Il s'agit de s'interroger sur la question de la légitimité et de l'illégitimité ; l'illégitimité non comme une identité négative, mais comme une force positive. Cette question de la légitimité est en rapport avec ce qui peut être défini comme humain. Les façons d'être et d'agir *queer* sont non seulement contestataires, mais elles remettent en cause l'humanité même des personnes qui les pratiquent, puisque ces personnes ne sont pas considérées comme possédant les critères qui servent à définir un être humain. Avoir une sexualité liée à l'hétérosexualité dans le cadre de l'hétéronormativité, mais aussi posséder les capacités à être autonome dans la vie quotidienne si l'on relie ces questions au handicap.

⁷ Judith Butler, *Ces corps qui comptent : De la matérialité et des limites discursives du sexe* [1993], Paris, Éditions Amsterdam, 2009.

Pour reprendre un concept de Michel Foucault, la validité apparaît comme un idéal régulateur, une image à atteindre, car elle est ce qui doit être, sans que l'on s'interroge sur ses origines ou sur son apparition puisqu'elle est perçue comme dépassant l'action de l'être humain, comme naturelle. Elle est un symbole qui permet d'appréhender le monde et de le classer, sans avoir besoin de justification puisqu'elle est donnée comme immuable et anhistorique, alors que cela est faux. Il y a une répétition forcée de ces normes, c'est un processus toujours en cours, puisque toute répétition n'est jamais identique à la précédente, mais porte en elle une sédimentation parfois antérieure. La performativité est la pratique répétitive et citationnelle, c'est-à-dire créée par le discours, par laquelle le discours produit les effets qu'il nomme. Le handicap n'est donc pas une description statique de ce que l'on est et de ce que l'on a, mais des normes qui excluent de la validité. Normes sans lesquelles un corps ne peut se conformer au sein du domaine de l'intelligibilité culturelle, c'est-à-dire de ce qui est lu par un groupe d'êtres humains formés en société comme espace et histoire communs, comme vivre-ensemble. Le handicap est une norme par laquelle les corps sont matérialisés, c'est-à-dire définis concrètement dans un espace-temps. Les normes culturelles façonnent la matérialité de ces corps puisqu'elles sont des dynamiques de pouvoir, à savoir qu'elles sont des pensées, des façons de voir et d'appréhender les choses, issues de forces dominantes, de groupes ou d'individus ayant le plus de moyens (physiques, matériels, intellectuels...) pour en permettre la diffusion. Il y a une identification des êtres humains avec le fantasme normatif du valide, avec cette image du corps totalement capable qui pose question quant à sa possibilité d'être atteinte. Cette identification a lieu à travers une répudiation de certains corps jugés « incapables » et qui produisent ainsi un domaine d'abjection.

Effet sédimenté d'une pratique répétitive ou rituelle, la validité acquiert ainsi son aspect naturalisé. Cependant, c'est aussi en vertu de cette répétition que s'ouvrent des failles et des fissures permettant différents possibles, qu'apparaissent les instabilités de telle ou telle construction, ce qui excède ou échappe à la norme, ce qui

ne peut entièrement être fixé ou défini par le travail répétitif de cette norme. Cette instabilité est la possibilité d'une déconstruction qui appartient au processus même de répétition, le pouvoir qui défait les effets par lesquels la validité est stabilisée, la possibilité de créer une crise potentiellement productrice au sein de la consolidation des normes validistes. Il faut provoquer un retour nécessairement perturbateur de ce qui est exclu de la logique même de la symbolique validiste. L'assomption de la validité se fait dès le départ sous la contrainte, dans le sens où il n'y a pas de choix proposé, pas de solution alternative à cette validité qui est présentée comme le seul modèle à atteindre. S'il existe une puissance d'agir, on la trouvera paradoxalement dans les possibilités ouvertes dans et par cette appropriation contrainte de la loi régulatrice, dans et par la matérialisation de cette loi, dans l'identification obligatoire avec ces exigences normatives.

Il s'agit de se demander comment les distinctions validistes fonctionnent et opèrent à travers d'autres régulations de frontières, ces frontières étant des défenses contre certaines transgressions socialement dangereuses. La volonté, par exemple, de ne pas suivre le système genré, de réinterroger les corps dans leurs sexuations, de ne pas suivre le modèle de la sexualité hétéro, voire de pousser la sexualité dans des retranchements jugés immoraux comme le BDSM (bondage, sadomasochisme) ou la pornographie. Le *queer* essaye de mettre à jour des angoisses liées à ces comportements perçus comme socialement dangereux, et propose une « resignification » radicale dans le domaine du symbolique afin d'ouvrir un futur comprenant davantage de possibles. Le handicap trouve sa place au cœur de ces reconfigurations, car il est un défi au corps parfait et pleinement capable, et ouvre ainsi une possibilité de repenser les attentes normatives liées à ce qu'un être humain doit faire de son corps.

C'est en s'inspirant de la théorie *queer* que certains universitaires et militants⁸ réfléchissent aux normes validistes. La validité apparaît alors aussi comme une

⁸ En exemples : Alison Kafer, *Feminist, Queer, Crip*, Bloomington Indiana, Indiana University

identité construite que la situation dominante peut présenter comme l'idéal à atteindre, l'identité reconnue et valorisée par excellence. Pour étayer ces idées, nous allons utiliser la théorie *crip*, et notamment le texte de Robert McRuer, *Crip Theory: Cultural Signs of Queerness and Disability*.⁹

La théorie *crip* est au croisement de la théorie *queer* et des *disability studies* (études sur le handicap), et essaye de présenter le handicap comme une identité mouvante, flexible, qu'il ne faut pas figer. Certes, il y a les personnes en fauteuil roulant ou ayant une canne blanche, qui sont en quelque sorte des symboles de personnes handicapées, mais il y a aussi des handicaps invisibles, des multitudes de capacités différentes qui nous concernent tous, faisant de nous des handicapés en puissance, ou des valides pas si valides que cela. Le handicap est alors un concept qui peut permettre d'appréhender les différences des corps et de penser des environnements que l'on peut adapter, qui donnent la possibilité de penser que rien n'est jamais fixe et que si aujourd'hui, on se présente d'une certaine façon, on doit pouvoir s'en libérer si demain cette identité ne nous correspond plus. C'est en ce sens que la notion de handicap peut permettre une échappée, car elle est là pour nous rappeler sans cesse que tout est possible.

Cette situation d'enfermement dans un désir de correspondre à un idéal inatteignable n'est donc pas inévitable, il est possible de s'en échapper. Les personnes handicapées offrent l'opportunité de se soustraire aux normes en renégociant une place positive dans la société. Si certaines d'entre elles sont prêtes à faire des concessions sur leur identité, d'autres proposent une réponse radicale en présentant le handicap comme source de libération.¹⁰

Press, 2013 ; ou Leroy Moore, https://en.wikipedia.org/wiki/Leroy_F._Moore_Jr.

⁹ Robert McRuer, *Crip Theory: Cultural Signs of Queerness and Disability*, New York et Londres, New York University Press, 2006.

¹⁰ En exemple : Loree Erickson : <http://femmegimp.org/>

Le handicap comme échappatoire

Les personnes handicapées cherchent-elles simplement à se fondre dans la norme, ou leur anormalité peut-elle devenir une échappée en elle-même pour retrouver une forme de liberté face une société devenue trop normative dans son ensemble, c'est-à-dire ne laissant plus aucun espace pour des façons d'être différentes que celles imposées par ses critères. Le croisement de l'anormalité handicapée avec d'autres formes d'oppressions telles que le racisme, le sexisme, ou autres, comme le fait la *Crip theory*, permet de comprendre les forces de domination à l'œuvre autour des corps. Les corps handicapés sont à la fois identifiés par un rapport spécifique au monde, mais ils sont aussi une clé pour analyser la place de tout corps jugé différent. Une remise en cause de la place du corps handicapé permet ainsi d'échapper au totalitarisme du 'tout normal' qui n'est qu'une illusion vaine poussant les subjectivités dans des abîmes de contradictions.

On pourrait utiliser ici le concept de désidentification développé par José Esteban Muñoz pour comprendre le processus en jeu. Dans son livre intitulé *Désidentification*, l'auteur explique que :

La désidentification a pour but de décrire les stratégies de survie que le sujet minoritaire met en place pour négocier avec la sphère publique majoritaire phobique qui élude et qui punit continuellement l'existence de sujets qui ne se conforment pas aux phantasmes de la citoyenneté normative.¹¹

Il s'agit de reconfigurer l'objet phobique, à l'image de la couverture de son livre qui représente une artiste performeuse transgenre. Par ces performances, l'idée est de reconfigurer l'objet d'exclusion, phobique, comme un objet sexuel et glamour. Le but est de faire passer ce corps de la marginalité, du dégoût et du rejet à quelque chose qui serait l'objet d'une création artistique très attirante, et de reconfigurer ces

¹¹ José Esteban Muñoz, *Disidentifications, Queers of Color and the Performance of Politics*, Londres et Minneapolis, University of Minneapolis Press, 1999

représentations de logiques culturelles de l'intérieur en agissant sur des figures marginales et rejetées.

Les membres qui forment *Sins Invalid* donnent un exemple précis d'action militante autour du handicap ayant pour objectif de faire sauter les carcans dominants et d'offrir une réelle possibilité d'épanouissement. Ils s'inscrivent donc dans ce processus de désidentification cité ci-dessus. Il s'agit d'un projet créé en 2006 par Leroy Moore et Patty Bernes dans le but de croiser différents types d'oppressions autour du handicap et de la sexualité. L'idée est que la sexualité est une composante de l'oppression, que ce soit chez les personnes handicapées, racialisées ou *queer*. Leur but consistait à créer un événement autour des personnes handicapées non blanches et *queer*. Ce qui ne devait être qu'un événement ponctuel s'est transformé en une organisation solide avec un programme culturel organisé autour d'artistes handicapés qui ont leurs propres ateliers.

Les revendications des acteurs de *Sins Invalid* s'articulent autour de la notion de « justice handicapée », et de l'incarnation de l'amour et de la sexualité présentées dans toute leur diversité humaine. La justice handicapée est une idée que les membres défendent particulièrement ; il s'agit d'une justice sociale et économique pour toutes les personnes handicapées recouvrant tous types de handicaps et toutes situations dans lesquelles les personnes se trouvent (institutions, à domicile...). Cette justice doit passer d'une vision individuelle à une vision collective, et se rattachent à la notion de droits de l'homme en général. Les membres de *Sins Invalid* posent le fait que les corps doivent être mis en contexte, et que le handicap ne peut être exclu d'un contexte politique. La libération collective des personnes handicapées est liée au démantèlement de tous les systèmes d'oppression, raison pour laquelle il faut adopter une vision intersectionnelle dans la dénonciation de ces oppressions.

La justice handicapée est, pour les membres de *Sins Invalid*, forcément anticapitaliste, car en Occident le handicap est construit par rapport à la notion de travail, de la capacité à travailler un certain temps. Il faut être compétitif pour ne pas

être considéré comme handicapé. Pourtant, les membres de *Sins Invalid* estiment être les seuls à pouvoir définir le rythme auquel elles peuvent travailler, le bon rythme pour elles, car les êtres humains ne sont pas faits pour fonctionner au rythme du capitalisme, et bien qu'elles fonctionnent différemment, les personnes handicapées sont également des travailleurs-ses, des producteurs-rices intellectuel-les et culturel-les.

L'argumentaire de *Sins Invalid* est que les personnes handicapées apparaissent comme les dépositaires culturels de la peur que les gens ont de leur propre corps. Le handicap s'oppose à la beauté, au pouvoir, il représente les parties non désirées du corps, la mortalité, ce que cela signifie lorsque le corps ne fait pas exactement ce que l'on attend de lui. Les gens projettent cela sur les personnes handicapées. Le validisme est extrêmement naturalisé, les gens croient que l'oppression est la condition de la personne handicapée, car dans la pensée commune, l'oppression vient du corps de la personne handicapée. Le but des spectacles de *Sins Invalid* est la décolonisation de tous ces discours normatifs afin de les remplacer par des discours positifs où les personnes handicapées sont belles, désirables, resexualisées (puisque'elles sont souvent perçues comme n'ayant pas de sexualité). Mais l'objectif ultime est évidemment que ces personnes s'émancipent du discours validiste qui pèse sur leurs corps. On peut lire ces mots sur le site Internet :

Nos histoires, ainsi profondément analysées, ouvrent des voies pour passer d'une politique identitaire à une unité parmi toutes les personnes opprimées, posant les bases d'une revendication collective de libération et de beauté.¹²

Sins Invalid est un exemple de désidentification opérée par les personnes handicapées elles-mêmes, qui cherche à replacer l'objet phobique qu'est le handicap, et donc la personne qui en est porteuse, au cœur de représentations positives de beauté et de désir. Ce processus a pour but de redonner confiance en elles aux personnes handicapées, afin qu'elles puissent se reconnaître positivement dans le regard de

¹² Site Internet de *Sins Invalid* : <http://www.sinsinvalid.org/>

l'autre, et qu'elles accèdent ainsi à une puissance émancipatrice leur permettant de s'affirmer en dehors des normes du système validiste. En allant au-delà du simple constat de la discrimination, il s'agit pour les membres de *Sins Invalid* de revendiquer le handicap comme flexible, multiple, synonyme d'autres rapports au monde tout aussi enrichissants, et comme un fabuleux outil subversif pour échapper aux diktats de la normalité.

Notice bio-bibliographique : Charlotte Puiseux est doctorante en troisième année au sein de l'UFR de sciences sociales de l'Université Paris Diderot-Paris 7, affiliée au laboratoire LCSP de l'École Doctorale 382 (EA 7335). Elle travaille sous la direction d'Anne Kupiec, et sa thèse s'intitule *Théorie Crip, ou le retournement du stigmaté lié au handicap*.

I - Mobilités et circulations

Les agents consulaires français du Levant et le commerce des antiquités grecques (fin XVIII^e- début XIX^e siècle). Un moyen d'échapper à son destin ?

Paraskevi Michailidou

Université Paris Diderot – Paris 7 (ICT, ANHIMA)

michailidou.paraskevi@yahoo.com

Mots-clés: agents consulaires, commerce des antiquités, antiquarisme, Grèce, Empire ottoman.

Keywords: *consular agents, antiquities trade, antiquarianism, Greece, Ottoman Empire*

Résumé: Cet article vise à comprendre sous quelles conditions, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, la fonction consulaire se conjugue avec l'intérêt croissant pour le domaine de l'archéologie, et ce afin d'ouvrir de nouvelles perspectives aux consuls français du Levant. En nous appuyant sur la correspondance personnelle entre deux agents consulaires, Esprit-Marie Cousinery (1747-1833) et Louis-François-Sébastien Fauvel (1753-1838), nous allons essayer de montrer comment la pratique du commerce des antiquités leur a permis d'échapper aux limites imposées par leur fonction officielle et nous demander s'ils sont parvenu à pénétrer les milieux antiquaires par ce biais.

Abstract: *This article aims to understand under what conditions in the late eighteenth and early nineteenth century the consular function was combined with the growing interest in the field of archeology, in order to open new perspectives for French consuls of the Levant. Drawing on the personal correspondence between two consular agents, Esprit-Marie Cousinery (1747-1833) and Louis-François-Sébastien Fauvel (1753-1838), we will show how the practice of trading antiquities allowed them to escape the limitations of their official function. We will consider whether by this means they effectively succeeded in penetrating antiquarian circles.*

La période de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle, charnière pour l'histoire de l'archéologie, est souvent qualifiée d'ère des antiquaires¹. L'intérêt pour les découvertes archéologiques et la passion pour la collection d'objets d'un passé révolu donnent à cette période un attrait particulier pour la circulation des objets archéologiques dans l'Europe². Le culte de l'antiquité classique, en lien avec l'importance croissante attribuée à sa culture matérielle, imposèrent l'exploration des lieux de civilisations antiques qui jusqu'alors restaient encore largement inconnus et les ruines grecques attirèrent de plus en plus l'attention des milieux antiquaires. La Grèce, qui depuis 1453³ était une province de l'Empire ottoman, se trouvait à la frontière entre l'Europe et l'Asie, entre l'Occident et l'Orient. Ce n'est que grâce aux relations diplomatiques que la France entretenait avec l'Empire ottoman depuis le XVI^e siècle que l'on ait pu accéder à ces lieux. Les échelles du Levant⁴ représentaient alors le seul point d'accès aux ruines grecques et c'est pourquoi les réseaux diplomatiques français furent à plusieurs reprises mis au service de l'enrichissement des collections à la fois royales et privées⁵. Les agents consulaires, observateurs privilégiés de ces vestiges antiques par leur séjour aux échelles du Levant, ont ainsi joué un rôle important dans la circulation des objets archéologiques. Mais si l'étude de leur profil professionnel nous a permis de mieux saisir leur fonction sur les lieux⁶, nous ne disposons encore que peu d'informations sur leurs pratiques antiquaires⁷.

¹ Jean Leclant et Eve Gran-Aymerick, *Les chercheurs de passé 1798-1945 : Naissance de l'archéologie moderne Dictionnaire biographique d'archéologie*, Paris: CNRS, 2007.

² Annie-France Laurens and Krzysztof Pomian, *L'anticomanie. La collection d'antiquités aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris: Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1992.

³ Date de la prise de Constantinople par les Ottomans.

⁴ Les Échelles sont des villes (majoritairement portuaires) de la méditerranée orientale qui grâce à des actes particulières, à savoir les Capitulations, bénéficiaient de certains privilèges en matière de commerce et dépendaient directement de la France. Sur les Capitulations voir : Maurits H. van den Boogert, *Capitulations And The Ottoman Legal System: Qadis, Consuls and Beraths In The 18th Century*, Leiden, Boston, Brill Academic Pub, 2005.

⁵ Henri Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1902.

⁶ Sur le personnel consulaire et sa fonction voir : Anne Mézin, *Les consuls de France au siècle des Lumières (1715-1792)*, Paris, Ministère des affaires étrangères, Direction des archives et de

La particularité des agents consulaires du Levant

À la différence des agents consulaires des autres régions de l'Europe, ceux du Levant jouissaient d'une grande autonomie. Dispersés dans les différentes Échelles, ils ne communiquaient avec leur ambassadeur à Constantinople que pour les affaires les plus importantes ou pour obtenir un appui auprès de la 'Sublime Porte'⁸. Cette distance à la fois réelle sur le plan géographique et symbolique sur le plan d'exercice du pouvoir, leur laissait une certaine marge de manœuvre. Ainsi, ils parvenaient souvent à échapper aux restrictions que leur fonction leur imposait, notamment l'interdiction de la pratique du commerce.

La stabilité de leur carrière⁹ qui facilitait la familiarisation avec les acteurs locaux d'une part, et de l'autre, la possibilité d'une communication directe avec l'administration française¹⁰ sans passer par l'intermédiaire de leur supérieur hiérarchique, ont permis aux consuls du Levant de se créer un réseau qui s'étendait sur plusieurs niveaux de la hiérarchie sociale en France et au Levant. Ce qui n'était pas sans importance, puisque contrairement au poste de l'ambassadeur qui à l'époque n'était accessible qu'aux plus hauts rangs de la société, le personnel consulaire présentait une certaine disparité quant à ses origines sociales. C'est justement grâce à ce réseau que certains consuls sont parvenus à surmonter les périodes difficiles de ralentissement économique comme celle de la fin du XVIII^e siècle.

Alors qu'en 1783 le commerce français avec l'Empire ottoman semblait avoir

la documentation, 1997 ; Jörg Ulbert et Gérard Le Bouëdec (dir.) *La fonction consulaire à l'époque moderne: l'affirmation d'une institution économique et politique, 1500-1800*, Rennes, PUR, 2006 ; Amaury Faivre d'Arcier, *Les oubliés de la liberté: négociants, consuls et missionnaires français au Levant pendant la Révolution, 1784-1798*, Peter Lang, 2007.

⁷ Alessia Zambon, *Aux origines de l'archéologie française en Grèce : Fauvel et sa méthode*, Paris: Comité des travaux historiques et scientifiques - CTHS, 2014.

⁸ On qualifiait de 'Sublime Porte' la porte d'honneur monumentale du grand vizirat à Constantinople, siège du gouvernement du sultan de l'Empire ottoman.

⁹ Anne Mézin, *Les consuls en France au siècle des Lumières (1715-1792)*, *op.cit.*. Dans son étude prosographique du personnel consulaire, l'auteure montre que la majorité des agents ne connaissait qu'une ou deux affectations au cours de leur carrière.

¹⁰ Les consulats entretenaient une correspondance régulière avec les bureaux de la Marine et des Affaires Étrangères à Paris et la Chambre de commerce à Marseille.

atteint son apogée, la fin de la guerre d'Indépendance américaine qui permit le retour des Anglais en Méditerranée ainsi que l'émergence de nouvelles grandes puissances, telles que la Russie et la Prusse, renforça la concurrence internationale. Désormais, les rapports de la France avec l'Empire ottoman ne cessèrent de décliner. Sur le plan économique, elle perdit sa place privilégiée en matière de commerce tandis que la chute de la monarchie et la constitution d'un pouvoir révolutionnaire à Paris eurent des répercussions importantes sur le plan politique et diplomatique. En outre, la guerre franco-turque qui commença en 1798 avec l'invasion de Bonaparte en l'Égypte ne fit qu'empirer la situation.

Tous ces événements ne laissèrent intacts ni le personnel diplomatique et consulaire¹¹ ni les communautés françaises du Levant. Les paiements issus du gouvernement français étaient en suspension et le danger de confiscation des biens et d'incarcération était imminent pour tous les sujets français de l'Empire ottoman. Au cours de cette période de difficultés financières, il apparaît que certains agents consulaires du Levant essayèrent de gagner leur vie par le moyen du commerce des antiquités.

L'époque où toute recherche antiquaire se faisait au nom de l'enrichissement des collections du roi et de la noblesse était désormais révolue. Les faibles moyens du nouveau gouvernement français ont mis l'accroissement des collections publiques au deuxième plan tandis que le nouvel ordre social a créé une nouvelle clientèle en matière de collections artistiques. Ce retournement de situation a donc permis aux agents consulaires d'agir à leur compte et de pratiquer le commerce des antiquités. Leurs motifs n'étaient cependant pas exclusivement économiques. L'ascension sociale et la reconnaissance par le monde savant étaient des facteurs aussi importants pour eux. Passionnés eux-mêmes par les objets et les ruines antiques, ils se sont qualifiés

¹¹ Amaury Faivre d'Acier, « Le service consulaire au Levant à la fin du XVIIIe siècle et son évolution sous la Révolution », in Jörg Ulbert and Gérard Le Bouëdec (éd) *La fonction consulaire à l'époque moderne: l'affirmation d'une institution économique et politique, 1500-1800, op. cit.*, p. 161-187.

de collectionneurs et d'antiquaires de terrain. Mais l'argument de l'expérience pratique fut-il vraiment capable de contrebalancer le manque d'une éducation savante et de leur permettre de pénétrer les cercles antiquaires ?

Les personnages qui seront étudiés dans le cadre de cet article ont passé une grande partie de leur vie dans les Échelles du Levant. Bien qu'issus de contextes très différents, leur passion pour l'antique et la Grèce les a rapprochés. Selon leur correspondance personnelle¹², une collaboration en matière de commerce des antiquités et notamment des médailles grecques commença entre eux en 1793. Leurs affaires ont éprouvé des difficultés, notamment dans les premières années du XIX^e siècle, mais elles persistèrent jusqu'à la fin de leurs jours. Avant d'essayer une reconstitution du mode opératoire de cette pratique, il convient ici de s'attarder un peu sur leurs parcours à la fois professionnel et personnel afin de pouvoir mieux saisir le rôle de chacun dans cette collaboration.

Esprit-Marie Cousinery (1747-1833) ou le consul qui est devenu antiquaire

Esprit-Marie Cousinery intégra le personnel consulaire en 1771. Sa carrière fut interrompue entre 1793 et 1815 avant de prendre définitivement fin en 1817¹³. Initié à la numismatique par le consul de Trieste Michel de Pinet lors de son mandat de chancelier dans la même ville¹⁴, une fois arrivé dans les Échelles du Levant, il fut très vite intéressé aux médailles antiques grecques. Grâce à ses séjours à Salonique et à Smyrne qui lui ont permis d'entamer des fouilles dans les régions de Macédoine et d'Asie Mineure, mais aussi aux voyages qu'il a effectués dans les autres échelles du

¹² Les lettres que Cousinery a adressées à Fauvel sont conservées au département des manuscrits de la Bnf [ms fr 22873] et celles que Fauvel a adressées à Cousinery au département des archives historiques du musée Benaki à Athènes [Ap. Etσ. 146]

¹³ Chancelier Trieste (1771-1773) ; chancelier Salonique (1773-1776) ; vice-consul Salonique (1776-1779) ; vice-consul Smyrne (1779-1783) ; (vice-consul à Rosette en 1783 sans prendre ses fonctions) ; consul Salonique par intérim (1783-1785) ; (vice-consul à Rhodes en 1786, sans prendre ses fonctions) ; consul Salonique (1786-1793) ; consul Salonique (1815-1817).

¹⁴ Daniella Williams, « Esprit-Marie Cousinery (1747-1833) », *International Numismatic Council-Compte Rendu* 59, 2012, p. 27-37.

Levant, il s'est formé une précieuse collection des pièces inédites et inconnues aux antiquaires de l'Europe. L'intérêt croissant pour les médailles grecques, qui faisaient alors défaut aux cabinets européens donnait un attrait particulier à Cousinery qui, de par son travail de terrain, a pu pénétrer le cercle des savants en tant qu'expert en la matière.

Le réseau auquel sa fonction consulaire lui donnait accès s'est désormais mis au service de sa pratique du commerce des médailles antiques tandis qu'un nouveau commerce, antique cette fois, commençait à se former. Dans sa correspondance personnelle, l'on peut trouver alors aussi aisément de grands numismates comme l'abbé Joseph Eckhel (1737-1798), conservateur du Cabinet Imperial des médailles de Vienne et un des pères fondateurs de la science numismatique ; des collectionneurs comme le comte de Choiseul-Gouffier (1752-1817) qui a également été ambassadeur à Constantinople de 1784 à 1793 ; autant qu'un grand nombre de collaborateurs dans sa pratique de commerce des médailles, dont Fauvel. Les deux réseaux, consulaire et antique, s'enchevêtrèrent et se servirent l'un l'autre. Ainsi la promotion de Cousinery au poste de consul à Salonique en 1786 n'était pas étrangère ni à son don d'une médaille rare grecque au Cabinet de Médailles de Paris en 1785 sur les recommandations de l'abbé Eckhel, ni à sa collaboration avec Choiseul-Gouffier de 1787 à 1793 pour l'enrichissement de sa collection d'antiques¹⁵.

Après les événements de la Révolution française, Cousinery fut considéré comme royaliste, destitué de son poste de consul et porté sur la liste des émigrés. Cependant, il ne cessa pas de nouer des liens avec ses collaborateurs à la fois dans les Échelles du Levant, en France et dans le reste de l'Europe. Installé à Smyrne, dont la nation française fut partagée pendant cette période entre républicains et royalistes et mis par ailleurs sous la protection d'Italie, il s'associa à ses frères qui y travaillaient

¹⁵ Nous pouvons aisément admettre que c'est probablement l'abbé Barthélémy, mentor de Choiseul-Gouffier et conservateur au Cabinet des Médailles, qui a proposé à l'ambassadeur de solliciter Cousinery pour l'enrichissement de sa collection après son don. Sur leur collaboration voir Giorgos Koutzakiotis, « A la recherche du royaume antique. Les investigations de Choiseul-Gouffier et ses collaborateurs en Macédoine (1787-1792) », *Eranistis*, 25, 2005.

en tant que négociants. Il s'adonna avant tout, et avec beaucoup de persévérance, à sa passion pour la numismatique. En 1797, lors d'un incendie qui détruisit une grande partie de la ville de Smyrne, il perdit toute sa fortune mais parvint à sauver sa collection. Ruiné et endetté, Cousinery quitta Smyrne en 1801 pour revenir en France avec sa famille. Deux ans plus tard, après la tentative de Bonaparte de mettre un terme aux divisions de la Révolution, il fut rayé de la liste des émigrés. Ayant besoin d'argent, il essaya de vendre sa collection à plusieurs reprises. Les médailles grecques étaient à l'époque très recherchées et sa collection était connue dans toute l'Europe grâce à ses pièces citées dans les ouvrages numismatiques¹⁶. Cependant, malgré la haute opinion que ses correspondants se formaient de cette collection qui était le fruit de recherches de trente années, les tentatives de céder sa collection en France n'ont pas abouti et il se tourna alors vers les puissances étrangères¹⁷. Après la vente de sa collection au Cabinet des Médailles de Munich, il travailla pendant trois ans de 1813 à 1816 auprès du prince de Valachie. En 1816, il revint à Salonique en tant que consul mais son service ne dura qu'un an. Il retourna à Paris en 1820 avec le projet de publier ses travaux numismatiques. Pendant cette même année, il fut nommé membre correspondant de l'Institut français.

Louis-François-Sébastien Fauvel ou l'antiquaire qui est devenu consul

Louis-François-Sébastien Fauvel fit son premier voyage en Grèce en 1780 en qualité d'artiste et au service de Choiseul-Gouffier. Il s'y rendit avec Jacques Foucherot dans le but de compléter les recherches faites pour le *Voyage pittoresque de la Grèce* (1782). Lorsque Choiseul-Gouffier prit son poste d'ambassadeur à

¹⁶ Il a été notamment cité dans un des plus importants ouvrages de cette période, celui de Mionnet : Théodore-Edme Mionnet, *Description de médailles antiques grecques et romaines, avec leur degré de rareté et leur estimation*, Paris, 1806.

¹⁷ De quatre grandes collections que Cousinery s'est formé pendant sa vie, il a vendu : deux collections de 14.000 pièces au Cabinet de médailles de Munich, une collection de 5.000 pièces à celui de Vienne et une seule collection de 7.000 pièces à celui de Paris.

Constantinople en 1784, Fauvel acquit une place dans son équipe scientifique¹⁸. De 1786 à 1793, il parcourut la Grèce, l'Asie Mineure, les îles, mais aussi l'Égypte en quête d'antiquités pour la collection de son maître. C'est pendant cette période que, par la découverte et l'observation des ruines, Fauvel fut initié à l'érudition antiquaire. En 1793, après la fuite de l'ambassadeur en Russie, il prit la décision de s'installer à Athènes, une petite ville sans grand intérêt commercial ou politique mais très riche en matière d'antiquités.

Si Fauvel fut désormais émancipé de son maître et libre d'agir à sa guise, c'est en s'appropriant son réseau qu'il est parvenu à repérer et explorer plusieurs sites de la Grèce antique. En offrant ses services aux savants français comme l'abbé Barthélémy, antiquaire, numismate et conservateur du Cabinet de Médailles de Paris, ou Barbié du Bocage, géographe et cartographe, mais aussi à d'autres collaborateurs de l'ambassadeur comme Cousinery, il commença à se créer son propre réseau antiquaire. D'autre part, les liens qu'il avait tissés avec les administrateurs turcs lors des transactions effectuées pour le compte de Choiseul-Gouffier¹⁹ lui ont permis de continuer ses recherches dans leur complicité. Même sa nomination en tant que membre non résident de la section des antiquités et monuments de l'Institut de France fut due à la vente d'une partie des antiquités qu'il avait recueillies pour la collection de l'ambassadeur au gouvernement français en 1797.

En 1798, l'invasion des armées françaises en Égypte entraîna l'arrestation et l'incarcération d'un grand nombre des sujets français de l'Empire ottoman parmi lesquels Fauvel. Ses biens furent confisqués et vendus : il était ruiné. Libéré et

¹⁸ Certains de membres de l'équipe de Choiseul-Gouffier : Jean-Baptiste Hilair (1753-1822), peintre ; Louis-François Cassas (1756-1827), peintre ; Louis-François-Sébastien Fauvel (1753-1838), peintre ; François Kauffer (1751-1801), cartographe ; Achille Tondu (1760-1787), astronome ; Jacques Foucherot (1746-1813), architecte ; Jean-Baptiste-Gaspard d'Ansse de Villoison (1750-1805), helléniste ; Jean-Baptiste Le Chevalier (1752-1836), archéologue ; comte de Truguet (1752-1839), amiral.

¹⁹ Il était courant à l'époque de soudoyer l'administration turque avec de l'argent ou des cadeaux dans le but d'acquiescer des firmans permettant l'ouverture des fouilles, ouvriers, capitaines pour le transport des trouvailles, etc.

expulsé de l'Empire ottoman, Fauvel rentra à Paris en 1801. Lorsque ses plans pour une mission archéologique en Grèce ne firent pas l'objet d'un suivi de la part du gouvernement et de l'Institut français, il se résolut à intégrer le personnel consulaire. Avec le soutien du réseau de son ancien maître, il obtint en 1803 d'être nommé vice-consul d'Athènes. Le statut de l'agent consulaire assurait à Fauvel une source de revenus réguliers d'une part et l'accès à une partie des facilités nécessaires à sa pratique d'antiquaire. Cependant, il n'a jamais cessé de regretter le temps de sa 'liberté' :

Athènes pour le consul n'a plus le charme qu'il avait pour le mouleur, l'architecte, le géographe, le peintre : j'étois un peu de tout cela. Et je suis souvent forcé de n'être que M[onsieur] le consul²⁰.

Malgré la présence des Anglais et la concurrence internationale en matière de recherches antiques de premières années du XIX^e siècle, Fauvel a pu continuer de pratiquer le commerce des antiquités mais sans en avoir le monopole. Entre 1806 et 1809, il s'est même construit une maison qui a été très vite transformée en un musée²¹ des antiquités, où il accueillait ses visiteurs et les amateurs en quête des objets antiques. Il exerça la fonction de vice-consul d'Athènes jusqu'en 1821, date du déclenchement de la Révolution grecque. Ensuite, il s'est installé à Smyrne où il a continué ses recherches antiques jusqu'à la fin de ses jours.

Cousinery, Fauvel et le commerce des antiquités

Cousinery et Fauvel firent connaissance en 1793 à Constantinople. Leur rencontre marqua le début d'une amitié, mais aussi d'une collaboration. Privés des revenus pendant la période tourmentée de la Révolution, ils se trouvèrent obligés de

²⁰ BnF, ms fr 22875, fol. 94v

²¹ Luigi Beschi, « La casa di L. S. Fauvel, primo museo ateniese », *Archaiologiki Ephimeris*, 2001.

gagner leur vie par le commerce des médailles.

Plus expérimenté que Fauvel, Cousinery possédait déjà une collection considérable de médailles antiques ainsi qu'une bibliothèque d'ouvrages en numismatique. Soucieux de trouver des pièces rares et inédites, mais aussi de diversifier ses séries, il suivait l'évolution des études en numismatique et tissait des liens avec des pourvoyeurs de médailles dans différentes régions. En ce sens, il a trouvé en Fauvel un fournisseur hors du commun. Son séjour à Athènes comme sa passion pour les ruines grecques, permirent à Cousinery d'enrichir sa collection non seulement de médailles d'Athènes, mais aussi des alentours de l'Attique : Mégare, Thèbes, Marathon, Salamine, Corinthe, etc. D'autre part, ses compétences artistiques se sont avérées précieuses, puisque c'est grâce aux dessins de Fauvel que Cousinery parvenait à informer ses correspondants sur les médailles qu'il avait découvertes et leur demander leurs avis sur la provenance et la valeur de la pièce en question.

Dans leur correspondance personnelle, Cousinery expliquait à Fauvel les différents types et variations de médailles et l'incitait de poursuivre ses recherches sur l'une ou l'autre voie :

Vous m'avez enfin envoyé des médailles d'Athènes qui ne sont pas encore publiées ; que je sache vous en trouverez d'autres. Soyez attentif aux médailles qui ont la roue et des têtes d'animaux et d'autres types sur des carrés. J'en avais de très belles qu'un orfèvre d'Athènes m'avait vendues²².

Fauvel d'autre part trouva en Cousinery son 'mentor' en matière de médailles. Dans ses lettres adressées à lui, il le qualifiait de « mon cher antiquaire » et lui demandait des explications sur les représentations et la provenance²³ des différentes pièces :

²² Lettre du 12 octobre 1794 de Cousinery à Fauvel (BnF, Ms français 22873, fol. 222 à 227)

²³ Provenance : terme de numismatique qui se réfère à la ville où la série de médailles en question ont été frappées.

Comme le maître à l'écolier je m'humilie devant votre science que je respecte comme je dois [...] Perdez un moment pour me donner une leçon numismatique en répondant à mes questions par numéro²⁴.

Initié à la numismatique, il a commencé à former sa propre collection de médailles. Sa stratégie de collection se distinguait quand même de celle de Cousinery. Fauvel ne s'intéressait qu'aux médailles d'Athènes et de ses alentours et donnait une priorité à la qualité et la rareté de ses pièces, tandis que son 'maître' optait pour des ensembles toujours plus nombreux et diversifiés quel que soit l'état de conservation de pièces qui les constituaient.

Quant au mode opératoire de leur commerce, il était le suivant : Fauvel entamait des fouilles ou achetait des médailles de l'Attique pour fournir Cousinery des pièces à la fois pour sa propre collection et pour être placées sur le marché. Smyrne, ville cosmopolite et centre commercial, attirait un grand nombre de voyageurs et d'amateurs. Pour les envois, ils attendaient le bon moment et le bon bateau pour éviter le naufrage et les contrôles des douanes, et ne se servaient que d'intermédiaires qu'ils connaissaient bien et auxquels ils pouvaient faire confiance. Très souvent, l'un envoyait à l'autre des recommandés, c'est-à-dire des voyageurs qui souhaitaient visiter Athènes ou Smyrne et qui s'intéressaient aux médailles antiques. Sur le plan économique, ils avaient des comptes ouverts puisque leurs intérêts étaient communs comme Cousinery l'affirma dans une de ses lettres :

Je désire que vous trouviez quelque convenance en contenant vos recherches et puisque je cherche à en profiter moi-même il est bien juste que vous en profitiez aussi²⁵.

Il remboursait Fauvel pour ses services soit en argent comptant (par le moyen d'un

²⁴ Lettre du 18 mai 1801 de Fauvel à Cousinery (Musée Benaki, Département des archives historiques, Ap. Eισ. 146)

²⁵ Lettre du 7 septembre 1794 de Cousinery à Fauvel (BnF, Ms français 22873, fol. 222 à 227)

intermédiaire ou de lettres de change²⁶), soit en médailles (souvent des doubles de la collection de Cousinery que Fauvel intégrait dans sa propre collection), soit par échange de commissions (chaussures, vêtements, crayons, huile, miel, etc.). Au fur et à mesure que leurs affaires avançaient, le respect et l'appréciation de l'un envers l'autre augmentaient. Cousinery demandait souvent l'avis de Fauvel sur ses observations théoriques en matière de numismatique. Il lui faisait confiance, dans la mesure où il habitait sur les lieux où ces médailles avaient été frappées.

Dans les premières années du XIX^e siècle, le rapport de force changea entre les deux collaborateurs. Désormais, c'était Cousinery qui se conformait aux désirs de Fauvel dont la réputation d'antiquaire et de marchand d'antiquités était déjà très répandue en France mais aussi à l'étranger. Fauvel fut à nouveau installé à Athènes, mais cette fois en qualité de vice-consul et membre de l'Institut, alors que Cousinery retourna en France endetté avec le but de tirer le maximum de profit de sa collection. Cependant, la période n'était plus propice au commerce des médailles. C'est pour cette raison que Fauvel s'est tourné vers les objets d'art (marbres, sculptures et surtout vases) après son retour à Athènes. En 1804 Cousinery écrivit à Fauvel :

Je vois pour vous de grands avantages à placer votre argent de la manière qu'on peut le faire à Athènes. Dans 6 ans vous pouvez doubler votre capital, le mien est mort depuis très longtemps²⁷.

Cousinery savait bien que l'intérêt pour les médailles déclinait à l'époque mais il avait besoin d'argent. Basé sur le fait que les médailles grecques faisaient encore défaut aux cabinets européens, il comptait cependant tirer un certain bénéfice de sa collection,

²⁶ Effet de commerce par lequel un souscripteur charge une autre personne, dont il est créancier, de régler une somme donnée à un tiers.

²⁷ Lettre du 11 mars 1804 de Cousinery à Fauvel (BnF, Ms français 22873, fol. 222 à 227)

mais l'insuffisance de son catalogue et le mauvais état de conservation de nombre de ses pièces avaient comme résultat la dégradation du prix de sa collection. Fortement déçu de l'estimation effectuée par les conservateurs du Cabinet de Médailles de Paris, il se tourna vers l'étranger. En 1813 il écrivit à Fauvel :

J'ai paru à leur ignorance [des conservateurs] un connoisseur incommode et pour se débarrasser de moi ils ont estimé mon cabinet de 67.763 francs²⁸. Le roi de Bavière en a donné le double et voilà mon histoire numismatique qui m'a coûté une somme pour ma persévérance de vouloir enrichir le Cabinet de Paris²⁹.

Un an après sa tentative de regagner son poste de consul de Thessalonique, Cousinery constata que la situation n'était plus la même quant aux médailles qui devenaient de plus en plus rares. C'est pour cette raison qu'il revendiqua, sans succès, un poste de consul à Caramanie dans le but d'entamer de nouvelles recherches sur des lieux qui n'étaient pas encore explorés. Parallèlement, il se rendit compte du changement du rapport de force dans sa collaboration avec Fauvel et du fait qu'il avait désormais perdu la place privilégiée qu'il occupait autrefois dans les affaires de l'antiquaire. En 1816 il écrivit à Fauvel :

Votre qualité d'académicien antiquaire et mon goût et le vôtre pour les médailles devraient être souvent motifs d'entretien. Vous ne m'avez rien dit depuis longtemps de vos découvertes³⁰.

Finalement, Cousinery se résolut à s'installer définitivement en France et proposa à Fauvel de devenir son intermédiaire en lui affirmant sa disposition pour régler ses affaires sur les lieux. L'objet principal de la correspondance de cette dernière période de leur vie se réduit cependant aux contenus des ouvrages que

²⁸ Le prix initial auquel Cousinery se proposait de céder sa collection était 200.000 francs.

²⁹ Lettre du 20 janvier 1813 de Cousinery à Fauvel (BnF, Ms français 22873, fol. 222 à 227)

³⁰ Lettre du 15 juin 1816 de Cousinery à Fauvel (BnF, Ms français 22873, fol. 222 à 227)

Cousinery s'apprêtait à publier. Cousinery demandait régulièrement à Fauvel de lui adresser des dessins et des croquis de leurs voyages et de leurs découvertes ainsi que ses observations en numismatique, en le rassurant sur le fait qu'il lui attribuerait son travail. Une déclaration qui n'était pas sans importance dans un contexte où les travaux des personnages comme Cousinery et Fauvel étaient rarement mentionnés dans les ouvrages de grands antiquaires et collectionneurs qui les revendiquaient comme les leurs.

Conclusions

En étudiant la correspondance personnelle entre deux agents consulaires du Levant, nous avons constaté que le commerce des antiquités exercé parallèlement ou non à leur fonction officielle, et selon les différentes périodes, occupait une grande partie de leur temps. Cousinery et Fauvel ont vu dans cette pratique un moyen d'échapper à leur destin, de changer le cours de leur vie et de se réinventer. Ils ont profité de tous les avantages que leur position sociale et géographique leur conférait pour s'y adonner. Sur le plan économique, il apparaît que cette activité était en mesure de leur assurer une certaine prospérité pourvu qu'ils se montrent assez flexibles pour adapter leur pratique aux goûts des différents types d'objets. Sur le plan social, elle leur a permis de fréquenter des personnes de la haute société, de riches collectionneurs aux hauts fonctionnaires. Sur le plan intellectuel, ils échangeaient avec les savants et les érudits de toute l'Europe. Cependant, malgré tout l'intérêt des observations théoriques communiquées dans leur correspondance, ils n'ont jamais été considérés comme de 'vrais' antiquaires. En effet, si la fine connaissance des lieux et des objets que leur expérience de terrain leur apportait était amplement suffisante pour intéresser les collectionneurs et les cercles savants, elle n'a cependant pas pu leur assurer la reconnaissance qu'ils auraient méritée. Dès lors, leurs travaux restèrent pendant longtemps aux marges de l'histoire.

Notice bio-bibliographique : Paraskevi MICHAILIDOU est doctorante en histoire moderne à l'Université Paris Diderot-Paris 7 (ICT, ANHIMA). Sa thèse, sous la direction de Liliane-HILAIRE PEREZ et Jean-Pierre GUILHEMBET, porte sur *Le commerce des antiquités grecques de la fin du XVIII^e au début du XIX^e siècle: figures d'intermédiation et constitution d'un réseau marchand entre la France et la Grèce*. Architecte-ingénieur de formation (École Polytechnique de l'Université d'Aristote, Grèce), elle a suivi un Master Recherche en histoire et civilisations comparées : spécialité Ville, Architecture, Patrimoine (Université Paris Diderot-Paris 7). Ses thèmes de recherche concernent l'histoire du patrimoine, l'histoire des collections artistiques, la circulation des objets d'art et la formation du marché de l'art pendant la période moderne.

Vitesse, automobilité, modernité : l'échappée cycliste dans la littérature française et britannique, 1880-1914.

Una Brogan

Université Paris Diderot - Paris 7 (LARCA)

unabrogan@gmail.com

Mots-clés : Vélo, littérature, études culturelles, modernité.

Keywords : *Bicycles, literature, cultural studies, modernity.*

Résumé : Au tournant du XX^e siècle, le vélo était un moyen de transport radicalement innovateur. L'expérience libératrice de se mouvoir rapidement et de manière individuelle devint vite un motif littéraire et contribua à une sensation généralisée d'accélération à la fin du siècle. Or, parallèlement à cette libération, la littérature cycliste diffuse une impression d'enfermement dans une nouvelle forme de mobilité mécanisée, ce qui préfigure le sujet « automobile » émergent.

Abstract : *At the turn of the twentieth century, the cyclist's mode of locomotion was radically innovative. The freeing experience of individualised, rapid movement quickly became a motif in literature and contributed towards the generalised sense of acceleration at the fin de siècle. Yet alongside this liberation, cycling literature gives us a sense of enclosure in a new mechanised form of mobility, prefiguring the emerging 'automobile' subject.*

Dans l'un des chapitres des *Mythologies*, Roland Barthes prétend que « la dynamique du Tour [de France] ne connaît que quatre mouvements : mener, suivre,

s'échapper, s'affaïsser¹». Marc Augé, quant à lui, s'intéresse au cyclisme utilitaire quand il affirme que « le premier coup de pédale, c'est l'acquisition d'une nouvelle autonomie, c'est l'échappée belle² ». Bien que je ne m'intéresse pas ici à la signification de « l'échappée » dans son contexte sportif, j'exposerai que cette notion est centrale à la nouvelle forme de mobilité découverte par les premiers cyclistes au tournant du XX^e siècle. L'esthétique cycliste, à la fin du siècle, était basée sur une opposition à la prédominance de grandes villes, à la surpopulation et à l'urbanisation. Les écrivains cyclistes de la belle époque témoignent d'une évasion du contexte urbain par le moyen d'un déplacement physique, mais également par l'exploration des sensations nouvelles que procurait le vélo. J'emploierai le concept d'automobilité développé par John Urry et Zack Furness, afin de réfléchir au rôle du cyclisme dans la création d'une nouvelle interaction entre l'homme et son environnement, basée sur une mobilité personnelle et subjective. Cela nous amènera à nous interroger sur l'apport spécifique du vélo à la modernité. Si le vélo procure un sentiment de liberté, il a sans doute contribué aussi au phénomène paradoxal d'enfermement dans une « cage » de mobilité, qui oblige le sujet à devenir hyper-flexible et sans attache.

Les premiers textes sur le vélo ressemblent souvent à du prosélytisme, faisant l'éloge des pouvoirs magiques de cette « machine inoffensive » avec laquelle « on peut traverser un territoire donné, six fois plus vite, avec un sixième de l'effort, ou parcourir six fois plus d'espace³ », comme déclara l'Américain W.S. Beekman dans *Cycle Gleanings*, paru en 1894. Avec la production de masse des bicyclettes, les sociétés occidentales ont vu l'apparition d'une « armée de personnes migrant temporairement⁴ », comme Beekman a décrit les cyclistes de son époque. Pendant ce

¹ Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 130.

² Marc Augé, *Éloge de la bicyclette*, Paris, Payot & Rivages, 2008, p. 29.

³ « inoffensive machine » ; « one can traverse a given territory six times as fast, or with one-sixth the amount of exertion, or cover six times as much space. », W. S. Beekman and Allan Eric, *Cycle Gleanings: Or, Wheels and Wheeling for Business and Pleasure, and the Study of Nature*, Boston, Skinner, Bartlett & Co., 1894, p. 9. Je traduis.

⁴ « an army of temporarily migrating people », *Ibid.*, p. 12.

bref intervalle qui a précédé l'expansion de l'automobile, les cyclistes représentaient la pointe de l'avancement technologique, et promouvaient une forme de mobilité que nul autre moyen de transport ne pouvait proposer, comme le proclama fièrement Beekman :

Qui peut visiter les collines et les vallons, les montagnes et les vallées, les forêts et les prés, les rigoles et les ruisseaux, plus rapidement que le cycliste ? Il faut attendre le résultat des évolutions futures avant de donner une autre réponse que celle que nous crions tous ensemble : « PERSONNE ! »⁵

Le vélo permettait à ses premiers utilisateurs de s'enfuir de la ville, de la foule et du paysage industriel au sens propre du terme, en leur donnant la possibilité de se déplacer. Dans le troisième tome de la série, *Les trois villes, Paris* (1897), les personnages de Zola évoquent leurs sorties à vélo avec « toute une joie d'écoliers échappés, avides de plein air⁶ ». De la même manière, J.W. Allen a dépeint le vélo comme « un moyen qui permet à chaque habitant de grandes villes d'atteindre la beauté du monde extérieur⁷ » dans son récit datant de 1909, *Wheel Magic : or, Revolutions of an Impressionist*. Dans ce livre semi-autobiographique, Allen raconte une rencontre avec un homme sans domicile fixe qui voyage à vélo depuis huit ans. Ce personnage excentrique considère que le vélo lui a « fourni un moyen de s'échapper⁸ » de la vie et du travail de la ville. Surtout pour les femmes et la classe ouvrière, cette nouvelle mobilité était une véritable aubaine. Dans l'un de nombreux

⁵ « Who can visit the hills and dales, mountains and valleys, forests and meadows, brooks and streams, in more rapid succession than the cyclist? We must wait for products of future evolutions before we can frame a different answer, that in the majority we all shout in unison "NO ONE!" », *Ibid.*, p. 44.

⁶ Émile Zola, *Les trois villes : Paris* [1897], *Œuvres complètes*. Tome 17, éd. Henri Mitterrand, Jacques Noiray, Jean-Louis Cabanès, Paris, Nouveau Monde, 2008, p. 212.

⁷ « a means whereby every dweller in cities might reach the beauty of the world outside. », John William Allen, *Wheel Magic*, London; New York, J. Lane ; the Bodley Head, 1909, p. 13. Je traduis.

⁸ « providing a way of escape. », *Ibid.*, p. 58.

traitements littéraires de ce sujet, Hoopdriver, le héros de H.G. Wells dans *The Wheels of Chance* (1895) parvient à s'échapper de la monotonie de son travail chez un marchand de tissus à Londres, en partant pour dix jours à vélo sur la côte sud de l'Angleterre.⁹ De plus, plusieurs romans sur les « New Women » ont célébré la mobilité à vélo découverte par les femmes, qui avaient enfin la possibilité d'explorer le monde au-delà de la sphère domestique¹⁰.

Pourtant, les cyclistes – qui étaient majoritairement des citadins – ne renonçaient pas totalement à la ville. Le narrateur de *Wheel Magic* habite dans la banlieue de Londres. Bien qu'il admire le choix de vie de l'homme atypique qu'il rencontre lors d'un voyage à vélo, il ne se montre pas prêt à quitter définitivement la ville. En effet, Gary Allan Tobin a prétendu que les cyclistes pendant les années 1890 étaient un produit du contexte urbain et cherchaient seulement des aperçus des scènes de la vie rurale ou « sauvage » à l'extérieur de la ville¹¹. Le narrateur de J.W. Allen est un exemple caractéristique des cyclistes de son époque ; il cherche régulièrement un moyen de s'échapper de l'environnement urbain, mais il rentre tous les soirs dans sa maison de banlieue et reprend ses activités urbaines, qui lui sont nécessaires. Un après-midi de pluie, le narrateur est empêché de faire du vélo, et il est incapable de se débarrasser de la mélancolie qui l'assaille par des moyens purement intellectuels, tels que l'écriture, la lecture ou un problème d'échecs : « Je suis idiot de penser, même pour un instant, que je peux m'échapper comme cela !¹² » réfléchit-il. C'est en feuilletant les pages d'un atlas et en imaginant une évasion physique que le narrateur

⁹ Herbert Georges Wells, *The Wheels of Chance: A Bicycling Idyll*, London, J.M. Dent, 1896.

¹⁰ Mary E. Kennard, *A Guide Book for Lady Cyclists*, London, F.V. White & Co., 1896 ; Grant Allen, *The Typewriter Girl*, London, C. Arthur Pearson, 1897 ; Grant Allen, *Miss Cayley's Adventures. With Illustrations by Gordon Browne*, London, Grant Richards, 1899 ; Mary E. Kennard, *The Golf Lunatic and His Cycling Wife*, London, Hutchinson & Co, 1902 ; Herbert Georges Wells, *Ann Veronica*, London, Fisher Unwin, 1913.

¹¹ Gary Allan Tobin, "The Bicycle Boom of the 1890's: The Development of Private Transportation and the Birth of the Modern Tourist", *Journal of Popular Culture* 7, n° 4, 1974, p. 843-845.

¹² « Fool am I to think, even for a moment, that I can escape this way! » John William Allen, *Wheel Magic, op.cit.*, p. 162.

arrive enfin à trouver du réconfort. Bien qu'il ne puisse pas sortir son vélo, il est soulagé de l'apercevoir dans l'entrée :

Grâce à cette machine bénie, mon corps éprouvera la liberté qui appartient à mon esprit. Il n'y aura pas besoin alors de l'atlas. La bicyclette me relie à chaque coin de la terre. Il me portera loin de l'ombre de n'importe quel nuage, hors de portée de Londres, jusqu'à la lumière du soleil et aux prés verts¹³.

Le cycliste de la fin de siècle se positionne clairement contre l'influence des villes, mais il ne promet pas réellement un retour à la nature. Il est imbriqué dans le contexte urbain, et le sentiment d'évasion que lui procure son vélo est fondé sur le fait qu'il appartient au « monde des villes¹⁴ ». S'il quittait définitivement la ville, il n'y aurait plus de sentiment d'évasion, puisqu'il n'y aurait plus de ville à fuir.

L'évasion physique s'accompagne d'un sentiment de libération psychologique dans de nombreux récits de l'époque. Cette nouvelle forme de mobilité avait la spécificité de procurer une sensation grisante de vitesse, un phénomène que de nombreux écrivains tentaient de décrire. Maurice Leblanc, parmi d'autres, a cherché à dépeindre cette sensation en se servant des métaphores d'envol dans la nouvelle *Voici des ailes* (1898), qui célèbre le vélo comme libérateur social, sexuel et moral¹⁵. Dans *Le Roman d'un cycliste* (1899) de J.H. Rosny, le héros-cycliste Philippe est décrit comme un « homme-oiseau¹⁶ », qui fait du vélo en partie pour s'enfuir de ses soucis émotionnels et amoureux. Ses sorties lui procurent une expérience de « liberté enivrante¹⁷ » grâce à « ce triomphe de la vitesse humaine¹⁸ » que représente le vélo.

¹³ « by means of this blessed machine, my body will feel the freedom which belongs to my mind. There will be no need then to turn the atlas. The bicycle links me to every part of the globe. It will carry me out from the shadow of any cloud, far beyond the reach of London, into the open sunlight and beside the green pastures. », *Ibid.*, p. 166.

¹⁴ « the world of the cities », *Ibid.*, p. 156.

¹⁵ Maurice Leblanc, *Voici des ailes*, Paris, Olendorff, 1898.

¹⁶ Joseph-Henry Rosny, *Le roman d'un cycliste*, Paris, Plon, 1899, p. 112.

¹⁷ *Ibid.*, p. 38.

¹⁸ *Ibid.*, p. 106.

En effet, le héros de Rosny semble voler au-dessus de la terre :

L'homme-oiseau plane sur les gouffres. Par la délicate vitesse, il semble que tout a grandi dans son corps. Il est multiple, il occupe une part plus grande de l'espace, il participe des fluides, il se libère de l'angoisse et de l'analyse, il possède le monde magique¹⁹.

Cette expérience mystique de la vitesse contribue à l'impression d'évasion de la vie quotidienne. Mais comme nous le verrons, la psychologie du cycliste constitue autant une évasion qu'un renforcement des forces déterminant la modernité et le sujet moderne.

La sensation généralisée de vitesse à la fin du siècle a été théorisée par Hartmut Rosa, qui place « l'accélération sociale²⁰ » au cœur des structures temporelles de la modernité. Stephen Kern a également prétendu qu'une nouvelle relation accélérée au temps et à l'espace a été instaurée à la fin du XIX^e siècle, à la suite des innovations technologiques, surtout dans le domaine de la communication et du transport²¹. John Urry a utilisé le terme « automobility²² » pour théoriser une transformation similaire qui s'est produite dans le rapport au temps et à l'espace à cette époque. Succédant au « temps collectif » et au « regard panoramique » encouragés par les chemins de fer (concepts développés par Wolfgang Schivelbusch), ce nouveau moyen de transport personnalisé a facilité l'apparition du temps « fragmenté » ou « subjectif » et du « regard touriste »²³. L'apport du vélo à ce

¹⁹ *Ibid.*, p. 115.

²⁰ Hartmut Rosa et William E. Scheuerman, *High-Speed Society: Social Acceleration, Power, and Modernity*, University Park Pa, Pennsylvania State University Press, 2009, p. 10.

²¹ Stephen Kern, *The Culture of Time and Space 1880-1918*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1983.

²² John Urry, "The 'System' of Automobility", *Theory, Culture & Society* 21, n° 4-5, October 2004, p. 25-39.

²³ Wolfgang Schivelbusch, *The Railway Journey: The Industrialization of Time and Space in the 19th century*, trad. Anselm Hollo, Berkeley, University of California Press, 1986; John Urry, *The Tourist Gaze: Leisure and Travel in Contemporary Societies*, London, Sage Publications, 1990.

nouveau paradigme de mobilité a été largement négligé par la critique, malgré le fait que cette technologie fut le premier véhicule personnalisé (si l'on ne prend pas en compte le cheval, qui n'est pas à proprement parler une technologie et qui coûtait trop cher pour la grande majorité de la population). En lisant les récits des cyclistes de la belle époque, on sent l'euphorie provoquée par cette nouvelle approche subjective aux voyages. Dans *A Guide Book for Lady Cyclists* (1896), évoquant son premier voyage à vélo, Mary E. Kennard constate :

Nos projets étaient assez vagues et sujets à tout moment à modification, mais cela constitue l'attraction principale du voyage à vélo. On est indépendant des trains et des gares, on peut aller où l'on veut – s'arrêter quand on veut²⁴.

Il convient de noter que Kennard contraste volontairement le moyen « collectif » de chemins de fer, qui définit les heures et les lieux de départ et d'arrivée, au nouveau paradigme spontané et individuel de mobilité qu'a introduit le vélo. Le regard de « touriste » était inhérent à cette forme de mobilité personnalisée ; la cycliste découvrait un sentiment d'appropriation suscité par la découverte spontanée de nouvelles localités, un précurseur du regard possessif de l'automobiliste théorisé par John Urry.

Les cyclistes fictionnels ont souvent, semble-t-il, un regard possessif envers les paysages qu'ils traversent. Dans *The Type-Writer Girl* (1897) de Grant Allen (publié sous le pseudonyme Olive Pratt Rayner), l'héroïne anarchiste-féministe prétend que :

J'ai des domaines considérables dans l'Herefordshire et dans les comtés avoisinants, dispensés d'impôts fonciers [...] Le ciel au-dessus de ma tête est à moi, la route sous mes pieds est à moi [...] Tout cela m'appartient, grâce à ma pleine propriété, la selle de

²⁴ « Our plans were just a little vague, and subject at any moment to modification, but that is the chief beauty of the cycle tour. You are independent of trains and stations, and can go where you like – stop where you like. », Mary E. Kennard, *A Guide Book for Lady Cyclists*, op. cit., p. 70.

mon vélo²⁵.

Bien que la cycliste ne soit pas propriétaire au sens conventionnel du terme, et se positionne contre le principe de propriété privée, elle exprime néanmoins un sentiment de domination sur le paysage que son vélo lui permet de « trouver et de voir²⁶ », selon les termes quelque peu conquérants de J.W. Allen., W.S. Beekman met l'accent sur les effets physiques de cette sensation de possession chez le cycliste :

Une fois une machine acquise, regardez l'effet. Tout le système est stimulé, l'esprit renforcé, purifié et accéléré, et l'augmentation de plaisir matériel deviennent la propriété privée du cycliste, ce qui a un effet considérable sur la composition générale du système²⁷.

Ce rapport d'appropriation a été examiné par Zack Furness, un des rares critiques à avoir creusé la question du rôle du vélo dans les changements sociaux et psychologiques à la fin du siècle. D'après Furness, les cyclistes des années 1890 se servaient de leur mobilité individuelle pour expérimenter un sentiment de possession des paysages qu'ils traversaient (surtout quand il s'agissait des terres indigènes, comme cela était le cas aux États-Unis)²⁸. Le vélo était l'une des technologies contemporaines qui permettaient à leurs usagers de ressentir une domination individualisée du temps et de l'espace pendant ce moment crucial de la formation de la mentalité moderne.

²⁵ « I have large estates in Herefordshire and the adjoining counties, free of land tax [...] The sky overhead is mine, mine the road under foot [...] All these I own, by virtue of my freehold in the saddle of my bicycle. », Olive Pratt Rayner (Grant Allen), *The Typewriter Girl*, London: C. Arthur Pearson, 1897, p. 194-195.

²⁶ John William Allen, *Wheel Magic*, *op. cit.*, p. 13.

²⁷ « Once possessing a machine, see the effect. The entire system is stimulated, the mind strengthened, purified and quickened, and increase of earthly pleasure becomes the *personal property of the cyclist*, bearing, in no small way, upon the whole make-up of one's system. », W. S. Beekman and Allan Eric, *Cycle Gleanings*, *op. cit.*, p. 3.

²⁸ Zachary Mooradian Furness, *One Less Car: Bicycling and the Politics of Automobility*, Philadelphia, Temple University Press, 2010, p. 40-41.

Le concept d'« automobilité » repose sur l'idée d'être en mouvement constant et, en quelque sorte, de s'évader en permanence, d'un lieu à un autre. Cette forme de mobilité influe sur la mentalité des auteurs que nous étudions. Mary Kennard remarque que « le voyage nous avait accaparées à un tel point, que nous étions bien plus contentes en mouvement qu'à l'arrêt.²⁹ » L'attrait du mouvement perpétuel prend racine dans l'exaltation de recevoir continuellement de nouvelles sensations, comme le remarque Kennard : « Chaque virage révélait quelque beauté nouvelle, quelque variation dans le paysage merveilleusement joli et verdoyant.³⁰ » Ce mouvement constant s'accompagne néanmoins d'un certain regret, un sentiment qui est décrit par J.W. Allen dans *Wheel Magic* :

On est délicieusement divisé entre les tentations de la cadence, les virages tentants, les embardées rapides dans les courbes, le défilé précipité de ces hêtres enchanteurs, le regret charmant de la beauté que l'on quitte si rapidement – et, d'autre part, le besoin urgent que l'on ressent de ralentir le rythme, de descendre, de monter sur ce talus et de regarder, d'absorber les courbes et les ombres³¹.

Ce passage montre de manière explicite que la forme de mobilité que le vélo oblige pour ses utilisateurs à adopter n'est pas forcément celle qu'ils auraient choisie de leur propre gré. Cette technologie est ambivalente, car elle nous fournit la possibilité de « voir », tout en nous obligeant à avancer rapidement, et cela sans qu'on ait le temps d'intégrer pleinement les choses que l'on voit.

Le vélo impose donc une forme de mobilité qui n'est pas simplement une

²⁹ « touring had taken such a hold on us, that we were much happier on the move than stationary. », Mary E. Kennard, *A Guide Book for Lady Cyclists*, *op. cit.*, p. 110.

³⁰ « Each turn in the road revealed some new beauty, some variation in the wonderfully fair and verdant landscape. », *Ibid.*, p. 87.

³¹ « You are deliciously divided between the temptations of pace, the luring corners, the rapid swerve round the curves, the rush past of that enchanting procession of beech trees, the delightful regret of the beauty you are leaving so fast – and, on the other hand, the urgent need you feel to break the pace, to dismount, to get up on that low bank and look, to absorb the curves and the shadows. », John William Allen, *Wheel Magic*, *op. cit.*, p. 7.

extension « ‘naturelle »’ des capacités motrices du corps humain, et qui implique une « manière de voir³² » bien spécifique. Ses premiers utilisateurs ont constaté que conduire un vélo était loin d’être intuitif, et nécessitait l’apprentissage de nouveaux instincts corporels. De nos jours, il est difficile d’apprécier la singularité de l’expérience de faire du vélo, puisque nous apprenons en général en tant qu’enfants ; pourtant, les premiers cyclistes expérimentaient à l’âge adulte l’étrangeté de tourner le guidon vers le côté qui tombe pour retrouver l’équilibre. L’auteur écossais Robert James Muir a décrit ce phénomène sur un ton comique dans *Plato’s Dream of Wheels* (1902), où une sélection de personnages de l’antiquité réinventent un mythe en intégrant le transport à deux roues. Tôt dans le récit, Tamias note que faire du vélo « n’est pas inné, mais s’apprend par l’action³³ », et une fois appris ne s’oublie pas ; c’est-à-dire que c’est un savoir tacite. Socrate raconte plus tard comment « au début les âmes des hommes vivaient dans la sphère externe du ciel, y tournant en rond, rapidement et régulièrement, sur deux roues³⁴ ». Ceux qui maîtrisaient l’art de tourner leur roue avant vers le côté où ils tombaient restaient au ciel, mais ceux qui tournaient instinctivement vers le côté opposé tombaient du ciel sur la terre et devenaient des mortels. Ce récit loufoque nous rappelle un fait bien concret : apprendre à faire du vélo, nécessite de discipliner le corps et de développer de nouveaux instincts. Ceci implique que le cycliste adopte une certaine dépendance vis-à-vis de la machine ; les mouvements de son corps sont d’abord ceux qui correspondent aux besoins étranges de la machine.

Dans un nouvel écrit en 1898, Henry James place sa télégraphiste « Dans la cage », mettant l’accent sur les effets carcéraux d’une technologie qui peut sembler libératrice au premier abord. La jeune protagoniste :

³² John Berger, *Ways of Seeing*, London, British Broadcasting Corporation, 1972.

³³ « is not innate but gained by action. », Robert James Muir, *Plato’s Dream of Wheels; Socrates, Protagoras, and the Hegeleatic Stranger; with an Appendix by Certain Cyclic Poets.*, London, T.F. Unwin, 1902, p. 7.

³⁴ « originally the souls of men lived in the outermost sphere of the highest heavens, there moving round and round, swiftly and regularly, upon two wheels. », *Ibid.*, p. 41-42.

s'était rendue compte assez tôt que dans sa position, celle d'une jeune personne confinée par un cadre et des fils, menant une vie de cochon d'Inde ou de pie, qu'elle rencontrerait une grande quantité de gens sans les connaître³⁵.

De la même manière, la cycliste en mouvement reçoit beaucoup de brefs stimulus sensoriels et visuels, mais se retrouve, elle aussi, « confinée par un cadre et des fils », comme dans l'automobile que John Urry décrit comme « "la cage en fer" de la modernité, motorisée, mobile et domestiquée³⁶ ». Si le vélo ne met pas le cycliste dans une cage physique, comme le font le train, la voiture ou la cabine de la télégraphiste (Marc Augé nous rappelle que le vélo est « un objet incorporé et non un espace habité comme l'automobile³⁷ »), il y a tout de même un sentiment d'enfermement présent chez des auteurs qui traitent ce nouveau moyen de transport. J.W. Allen, par exemple, relate un rêve qu'il a fait après une journée de vélo, dans lequel son vélo s'est transformé en manège gigantesque :

Tout se précipitait et allait lentement [...] Tout d'un coup je me demandai « Où vais-je ? Où va tout cela ? » [...] Je sentais que je devais m'arrêter. Je protestais avec virulence. La motion de la machine prenait simplement une qualité nouvelle, et le guidon tomba de mes mains. Je me retrouvai dans une espèce de chaise qui avançait toujours, plus vite qu'avant, sur une sorte de circuit. Apparemment je me trouvais dans un énorme manège³⁸.

³⁵ « It had occurred to her early that in her position – that of a young person spending, in framed and wired confinement, the life of a guinea pig or a magpie – she should know a great many persons without their recognising the acquaintance. », Henry James, *Selected Tales*, London, Penguin Books, 2001, p. 314.

³⁶ « The car is the literal 'iron cage' of modernity, motorized, moving and domestic. », John Urry, "The 'System' of Automobility.", *op. cit.*, p. 28.

³⁷ Marc Augé, *Éloge de la bicyclette*, *op.cit.*, p. 68.

³⁸ « Everything was hurrying and moving slowly [...] Suddenly I asked myself "Where am I going? Where is this all going?" [...] I felt I must stop. I was full of protest. The motion of the machine merely took on a new quality, and the handle-bars went from me. I found myself in a sort of chair and still moving forward, faster than ever, on a sort of circular track. Apparently it was an enormous merry-go-round I had got into. », John William Allen, *Wheel Magic*, *op.cit.*, p. 17.

Une image similaire de manège apparaît dans un poème en prose écrit par le jeune Aldous Huxley dans une revue annuelle de poésie intitulée *Wheels* et éditée par Nancy Cunard à partir de 1916 :

Avec un rugissement et de la précipitation, nous tournons en rond, tourbillonnant perpétuellement dans un jour férié sans fin de vie et de vitesse grisantes [...] Mais je regardai par hasard à l'intérieur, dans le mécanisme de notre manège, et j'y vis un crétin qui bavait, tournant la manivelle d'une roue et suant comme il tournait, tournant éternellement. Et lorsque j'aperçus qu'il était l'auteur de toute notre vitesse et que la musique venait de lui, que tout dépendait de sa roue qu'il faisait tourner, j'eus envie de descendre. Mais nous allions trop vite³⁹.

Le « crétin qui bavait » qui propulsait le manège nous rappelle le cycliste, enchaîné à une machine qui est « l'auteur de toute notre vitesse » et qui pose les bases de l'interaction fragmentaire et vertigineuse entre lui et son environnement. Octave Mirbeau caractérise cette maladie moderne de vitesse excessive dans son récit de voyage en automobile *La 628-E8*. Ce livre date de 1908 quand, rappelons-le, la vitesse moyenne des voitures ne dépassait pas encore celle des bicyclettes. Mirbeau dépeint le sujet moderne comme une victime de la vitesse et du développement des technologies de transport et de communication :

Il ne peut plus tenir en place, trépidant, les nerfs tendus comme des ressorts, impatient de repartir dès qu'il est arrivé quelque part, en mal d'être ailleurs, sans cesse ailleurs, plus loin qu'ailleurs [...] La vie de partout se précipite, se bouscule, animée d'un mouvement fou, d'un mouvement de charge de cavalerie, et disparaît

³⁹ « with a roar and a rush round we go and round, for ever whirling on a ceaseless Bank Holiday of drunken life and speed [...] But I happened to look inwards among the machinery of our roundabout, and there I saw a slobbering cretin grinding at a wheel and sweating as he ground and grinding eternally. And when I perceived that he was the author of all our speed and that the music was of his making, that everything depended on his grinding wheel, I thought I would like to get off. But we were going too fast. », Edith Sitwell (ed.), *Wheels, a Third Cycle*, Oxford ; New York, B.H. Blackwell ; Longmans, Green, 1918, p. 21-22.

cinématographiquement, comme les arbres, les haies, les murs, les silhouettes qui bordent la route⁴⁰.

Le sujet mobile se trouve au centre de cette agitation vertigineuse et n'arrive pas à se débarrasser de ces impressions une fois descendu de la voiture. Pendant qu'il visite une galerie à Amsterdam, l'interaction du narrateur avec l'espace est basée sur les sensations qu'il a eues en voyageant en voiture :

Des salles, des salles, des salles, dans lesquelles il me semble que je suis immobile, et où ce sont les tableaux qui passent avec une telle rapidité que c'est à peine si je puis entrevoir leurs images brouillées et mêlées⁴¹.

En voiture ou à pied, le narrateur de Mirbeau reçoit l'impression fictive que ce sont les objets autour de lui qui bougent, pendant que lui reste immobile et emprisonné au centre d'eux, pris de vertige par leur mouvement continu. Bien que cette désorientation semble être une influence négative par moments, il ne faut pas oublier qu'elle est à l'origine du désir d'écrire chez certains de nos auteurs, comme le décrit J.W. Allen dans sa préface :

Nous avons besoin de bredouiller de notre vision de la campagne merveilleuse, tout habillée de choses miraculeuses, vivantes, vertes, surplombée de bleu incroyable, tremblotant dans une gloire dorée, habitée, aussi, par des créatures mystérieuses comme nous, pleines de souvenirs, pleines d'anticipations. Nous parlerions de cette machine qui nous avait amené cette vision – sans beaucoup de connaissance ou de précision –, mais avec un grand sentiment de joie⁴².

⁴⁰ Octave Mirbeau et Pierre Bonnard, *La 628— E8*, Paris, Librairie Charpentier et Fasquelle, 1908, p. 6-7.

⁴¹ *Ibid.*, p. 9.

⁴² « We needed to babble of our vision of the wonderful country-side, all clothed with miraculous, live, green things, over-hung with incredible blue, quivering in a golden glory, inhabited, too, by mysterious creatures like ourselves, full of memories, full of anticipations. We would babble of this machine that had brought us to this vision – not with much knowledge nor

La différence essentielle entre le cycliste et l'automobiliste, c'est que le premier crée son propre mouvement et décide lui-même de sa cadence. Même si les impressions fugaces que reçoit le cycliste contribuent à la désorientation qui caractérise la modernité, le vélo est une technologie qui permet de maîtriser cette exaltation et, des fois, de la mettre au profit de la littérature.

La mobilité subjective ou l'automobilité place le sujet au centre d'un déluge d'impressions qui contribuent à le rendre aliéné et déconnecté du monde qui l'entoure. D'un côté, les auteurs comme J.H. Rosny ont célébré le vélo, car il permet de s'échapper en fournissant « le plaisir d'être lent dans ce monde où la vitesse est devenue énorme – locomotive, automobile, steamer – où la voix de l'homme franchit l'océan en un éclair⁴³ ». De l'autre côté, des auteurs de la fin du siècle laissaient entendre que la nouvelle mobilité proposée par le vélo – et qui serait prolongée et approfondie par l'automobile au XX^e siècle – était une cage dorée, qui enfermait le sujet moderne au centre d'un tourbillon étourdissant d'impressions et enlevait toute possibilité réelle d'engagement ou d'interaction avec l'environnement qui l'entoure. Dans la littérature de la belle époque, la cycliste se positionne dans un entre-deux ; elle a le privilège de garder certains éléments de la simplicité du piéton, tout en proposant un nouveau paradigme de mobilité basé sur la subjectivité, la vitesse, la découverte et la spontanéité.

Notice bio-bibliographique : Una Brogan est doctorante contractuelle à l'Université Paris Diderot, où elle mène ses recherches sur le vélo dans les littératures britannique et française de 1880 à 1914, sous la direction de professeur Sara Thornton. Originnaire d'Irlande du Nord, elle est titulaire des diplômes de français, histoire, traduction littéraire et littérature comparée des universités d'Oxford, Warwick et Paris IV-Sorbonne. Dernièrement, elle a écrit un chapitre sur « le vélo dans l'œuvre de Proust » dans un ouvrage qui s'intitule *Texts on Two Wheels : Bicycles in Literature and on Screen*, qui paraîtra chez University of Nebraska Press en 2016.

with too nice an accuracy – but with a great sense of joy.», John William Allen, *Wheel Magic*, p.viii.

⁴³ Joseph-Henry Rosny, *Le roman d'un cycliste*, *op. cit.*, p. 112.

L'échappée belle

Sébastien Allali

Université Paris Diderot – Paris 7 (CRPMS)

sebastien.allali@ac-paris.fr

Mots-clés : Echappée - Esthétique - Métis – Psychothérapie

Keywords : *Escape - Aesthetics - Métis - Psychotherapy*

Résumé : *L'échappée belle*, comprise comme l'art de sortir des impasses avec élégance et audace, repose notamment sur l'effet de surprise et la capacité à retourner à son avantage une situation compromise en utilisant les armes et la force de l'adversaire (qu'il s'agisse d'un ennemi réel, d'un problème ou d'un démon intérieur). Elle contribue à épicer l'existence et à l'embellir. Elle procède de cette divine vertu que les Grecs appelaient *métis*, mais exige aussi de fréquenter *Kairos*, dieu de l'occasion à saisir. L'art de l'*échappée belle* demande du courage, de la malice et de la souplesse. Une telle disposition peut être mise à profit tant dans la vie quotidienne que sur un champ de bataille. Elle ne nie pas la dimension tragique de l'existence mais compose avec elle dans la mesure du possible.

Abstract : *The échappée belle can be conceived as the art of escaping deadlocks in a daring and elegant manner. It mainly relies on an effect of surprise and on one's ability to take advantage of a precarious situation by using the opponent's weapons and strength (be it a real enemy, a difficulty or an inner demon). It helps making life more beautiful and challenging. It goes back to the divine virtue the Greeks used to call *métis*, but also demands to remain close to *Kairos*, God of the opportunity to seize. The art of the *échappée belle* requires courage, mischief/ruse and flexibility. Such a tendency may be used in everyday life as well as on the battlefield. It does not reject the tragic dimension of life, but deals with it as far as possible.*

L'échapper belle signifie : se sortir de justesse d'une situation délicate. Cependant, prise au pied de la lettre, l'expression pourrait signifier : s'extraire d'une impasse d'une *belle* façon. Il s'agirait alors de la capacité à trouver des échappatoires à des situations épineuses qui sachent allier efficacité et élégance. Si l'échappée peut évoquer la fuite, voire la lâcheté, *l'échappée belle* relève du courage et du panache. Quelles sont les modalités de cette manière d'être et de penser qui ne se laisse jamais enfermer ? Quelle sagesse recèle cette capacité à prendre la tangente en mariant le cran et le style ? Comment rendre l'échappée belle ?

Pour l'échapper belle, il faut de la chance, de l'audace et de l'imagination. Il faut aussi savoir faire diversion. Qualités et conditions que l'on retrouve dans l'improbable issue trouvée à la crise iranienne des otages en 1979 pour six diplomates américains qui réussirent, le jour de la prise d'otages, à quitter l'ambassade américaine et qui trouvèrent refuge dans la demeure d'un diplomate canadien. Le gouvernement canadien leur délivra de faux passeports et ils se firent passer pour une équipe de tournage travaillant pour le compte d'une société hollywoodienne fictive. Le film *Argo* (2012) de Ben Affleck s'inspire de ce que fut cette opération d'exfiltration reposant sur un génial coup de bluff qui fait toute la beauté de cette échappée.

Comment se conjuguent les différentes qualités qui rendent l'échappée belle, qu'il s'agisse de geôles réelles ou d'impasses relationnelles, de prisons intérieures, de résolution de problèmes ou de stratégie militaire ? Dans tous les cas, l'intelligence rusée fraternise avec l'aptitude à saisir l'occasion opportune ; la souplesse, la légèreté et la transfiguration sont convoquées ; le courage, la capacité à changer de cadre et l'humour sont de mise. *L'échappée belle* obéit à la volonté de faire de l'existence une œuvre d'art.

Ni Pâris ni Achille

Ulysse est le parfait exemple de disposition à *l'échappée belle*, disposition qui

se situe pour ainsi dire à mi-chemin entre le tempérament d'un Pâris et celui d'un Achille.

Face à une situation périlleuse, plusieurs attitudes sont en effet possibles. Les plus lâches sont le déni et la fuite qui ne sont communément pas très valorisés. Dans la mythologie grecque, l'évitement et la défilade sont incarnés par Pâris. L'utilité semble chez lui toujours prévaloir sur l'honneur. Dans l'Antiquité, on se gaussait de ce prince de Troie qui prit la fuite au moment de combattre Ménélas, par peur de mourir. Il fut finalement sauvé par Aphrodite qui, miraculeusement, le transporta loin du lieu du duel. Son propre frère l'insulta et éprouva de la honte pour ce pleutre qui craignait le combat.

Du côté de la bravoure, on trouve deux figures emblématiques. Le profil le plus diamétralement opposé à celui de Pâris est incarné par Achille. Achille est un guerrier qui ne craint pas le danger. C'est un homme brave et déterminé qui force l'admiration. Toutefois, il nous semble qu'il y a dans la rigidité d'Achille un entêtement qui si noble soit-il en apparence, relève de la rigidité mentale. Ce dernier est d'ailleurs un homme impulsif qui ne sait pas se maîtriser. Capricieux et borné, il laisse les Grecs perdre de nombreux combats plutôt que de revenir sur un serment pourtant fait sous le coup de la colère. Quand Ulysse vient lui rendre visite au royaume des morts, Achille confie son regret d'avoir préféré une mort héroïque à une vie moins glorieuse mais plus longue. Au nom d'un code d'honneur strict on peut d'ailleurs agir de façon déraisonnable, faisant abusivement fi des conséquences de nos actes : *fiat justitia et pereat mundus*¹. L'honneur passe systématiquement au premier rang, quand bien même il dessert la cause pour laquelle on se bat. On a généralement beaucoup d'admiration pour les hommes de principe prêts à mourir pour leurs idées ou pour l'honneur. Cependant, on sous-estime sans doute la part de lâcheté qu'il y a parfois, paradoxalement, à obéir trop strictement à un principe général qui dispense d'évaluer chaque situation dans ce qu'elle a de singulier. Pire, on pourrait même voir

¹ « Que justice soit faite, le monde dût-il en être détruit »

derrière certains actes extrêmes de bravoure des suicides déguisés².

Une troisième figure permet de dépasser l'opposition entre les deux extrêmes que sont la lâcheté de Pâris et le code d'honneur rigide et parfois excessif d'Achille. C'est celle d'Ulysse qui incarne en même temps la force *et* la souplesse. La grandeur *et* l'efficacité. À la différence de Pâris qui est submergé par sa peur ou d'Achille qui se laisse déborder par sa fougue, Ulysse est maître de lui-même. 'L'homme aux mille tours' est d'un courage exemplaire mais il ne rechigne pas à recourir à la ruse pour avoir le dessus. C'est la structure de sa personnalité et sa capacité à allier ingéniosité, efficacité et grandeur qui constituent le cadre des réflexions qui suivent : en toute circonstance, Ulysse sait *l'échapper belle*. Le héros de l'*Odyssée* incarne la maxime attribuée à Lysandre, commandant militaire spartiate : « Si la peau du lion ne peut suffire, il faut y coudre un morceau de celle du renard. » C'est ce mode de pensée et d'action alliant la vaillance du lion et la ruse du renard qui nous intéresse ici.

Quand un problème semble insoluble, que tout semble joué d'avance, *l'échappée belle* désigne donc l'art de trouver une solution légère et audacieuse, drôle et inattendue, distinguée et d'une redoutable efficacité. Elle vise à reprendre le contrôle d'une situation compromise et non à se venger. C'est ce qui fait sa noblesse. Elle obéit à la définition que donne Nietzsche de la « bonne victoire », qui « doit réjouir le vaincu et avoir quelque chose de divin qui épargne l'humiliation³ ».

² C'est par exemple le cas d'Antigone. Dans la pièce éponyme de Sophocle, on la découvre prête à mourir pour ses convictions et pour l'honneur dû à la mémoire de son défunt frère. Elle couvre le corps de ce dernier de poussière alors que ceci a été interdit par Créon : les faits sont rapportés à ce dernier par un messager qui affirme qu'aucune trace ne permet de remonter formellement à Antigone. Mais cette dernière, remarque Lacan, récidive comme si, au-delà de l'honneur dû à Polynice, Antigone cherchait inconsciemment à se faire prendre. Elle finit donc par être surprise une seconde fois en train de procéder aux rites funéraires interdits et passibles de mort. Lacan met dans la bouche d'Antigone les mots suivants : « Mourir avant l'heure, je le dis bien haut, pour moi, c'est tout profit : lorsqu'on vit comme moi au milieu de malheurs sans nombre, comment ne pas trouver de profit à mourir ». Voir Jacques Lacan, « L'éthique de la psychanalyse », in *Le séminaire*, livre VII, Paris, Seuil, 1986.

³ Friedrich Nietzsche, « Le voyageur et son ombre », in *Humain, trop humain*, Paris, Hachette Littératures, 1988, p. 323 (trad. A.M. Destrouneaux et H. Albert).

La *métis*

Les Grecs ont divinisé cette vertu qu'ils nommaient *métis*. Elle désigne l'intelligence rusée que Zeus comme Ulysse savent mettre à profit pour s'extraire des situations sans issue.

Pareil esprit de finesse permet par exemple à Ulysse de sortir de la grotte murée du Cyclope. De retour de Troie, le héros et ses marins font une halte forcée au pays des cyclopes. Curieux, ils pénètrent dans la grotte de l'un d'entre eux, le redoutable Polyphème. Découvrant les intrus, l'immense cyclope annonce qu'il les mangera un à un et referme la grotte à l'aide d'une gigantesque pierre. Quand Polyphème lui demande son nom, Ulysse répond qu'il se nomme Personne. Ulysse lui donne ensuite du vin de sorte à hâter son endormissement. Durant le sommeil du géolier, Ulysse et ses hommes fabriquent un grand pieu qu'ils enfoncent dans l'œil unique du géant. Ce dernier hurle et appelle à l'aide ses congénères qui accourent et lui demandent ce qui se passe. Et le cyclope de répondre : « Personne m'attaque ! » (ce qui, en grec, se dit de la même façon que « Personne ne m'attaque ! ») On le prend pour un fou. « Si personne (ne) t'attaque, pourquoi cries-tu donc ? Zeus t'a fait perdre la tête ! » Le cyclope, désormais aveugle, demeure seul avec ses prisonniers. Ulysse ruse à nouveau et attache ses compagnons *sous* les moutons du cyclope. Ainsi, quand celui-ci laisse sortir ses bêtes pour qu'elles aillent pâturer (en prenant soin de les palper pour s'assurer qu'il s'agit des moutons et non des détenus), il laisse filer ses prisonniers sans s'en apercevoir. La forme d'intelligence à laquelle Ulysse a recours n'a rien à voir avec la fourberie des impuissants : elle procède au contraire de la bravoure autant que du génie. L'art de la *belle échappée* repose sur la souplesse, la capacité d'adaptation, la transformation. Une telle faculté permet de changer la donne et aborde chaque dilemme sous un angle inédit pour reprendre la main. Force et beauté s'entremêlent dans l'art de l'*échappée belle*.

Avant d'être un nom commun désignant tout à la fois « le flair, la sagacité, la prévision, la souplesse d'esprit, la feinte, la débrouillardise, l'attention vigilante, le

sens de l'opportunité⁴ », Métis est une déesse : elle est la première épouse de Zeus et la mère d'Athéna, déesse de la stratégie guerrière. Pour s'assurer de son emprise sur elle, Zeus invite Métis à lui montrer ses dons de métamorphose. Après s'être transformée en lionne pour impressionner son divin époux, elle cède à sa requête : se transformer en goutte d'eau. Cette demande est une ruse qui permet à Zeus d'avalier Métis. Désormais, la *métis* (comme vertu) fait totalement partie de lui et c'est grâce à elle qu'il devient le roi des dieux. C'est la même ruse qu'adoptera le *Chat botté* du conte de Perrault face à l'ogre. Le matou matois fait semblant d'être impressionné par la métamorphose de son rival en lion et lui demande s'il est capable de se transformer aussi en souris. Et c'est ainsi que le chat dévore celui qui le menaçait il y a quelques instants encore, en utilisant l'arme de son rival contre lui-même. Le mythe de Zeus avalant Métis illustre les qualités nécessaires à la maîtrise d'une telle adresse, notamment le recours à la métamorphose et à l'effet de surprise. Par ailleurs, le mythe enseigne implicitement qu'il faut déjà posséder une personnalité rusée et fine pour pouvoir développer et amplifier ces qualités. La *métis* offre un cadre intéressant pour penser l'*échappée belle* car « cet esprit de ressource permet de se tirer d'affaire dans les situations sans issue⁵ » tout en souscrivant à l'exigence esthétique qui caractérise la Grèce antique.

Le *kairos*

L'expression 'l'échapper belle' contient en elle l'idée de *danger* et celle de *chance* de s'en être sorti. À la *métis* s'ajoute donc une autre disposition d'esprit : celle de la capacité à saisir l'opportunité qui se présente. L'expression 'se faire *la belle*' (qui fait écho à 'l'échapper belle') sous-entend le fait de saisir 'une belle occasion' (en l'occurrence, celle de fuir) que l'on retrouve dans des expressions comme 'l'avoir belle', 'faire la part belle', 'la donner belle', etc. Cette réactivité face à la chance et

⁴ Marcel Detienne & Jean-Pierre Vernant, *Les ruses de l'intelligence*, Paris, Flammarion, Champs essais, 1974, p.10.

⁵ *Ibid.*

aux caprices du destin possède, elle aussi, sa place dans le panthéon grec sous la forme d'une divinité nommée Kaïros, le dieu de 'l'opportunité à saisir', dont on comprend bien la proximité symbolique avec Métis. Dans l'iconographie traditionnelle, Kaïros est un dieu ailé, la mèche touffue mais la nuque rasée : il faut l'attraper quand il fait face mais, une fois passé, on n'a plus guère de prise sur lui. Kaïros a l'allure d'un jeune homme discret que seul un œil exercé repère à l'instant précis où il apparaît furtivement. Son nom latin, *opportunitas*, est explicite. Pour les Grecs, le *kairos* (comme disposition d'esprit) était au cœur de la stratégie militaire, de la navigation, de la pratique médicale (le médecin n'intervient qu'à l'instant propice) ou encore de la rhétorique (le bon orateur sait à quel moment précis tel argument ou type de discours va séduire l'auditoire). Dire du moment favorable qu'il est divin, c'est rappeler combien il relève de la chance. Mais, dit-on, cette dernière sourit à ceux qui y sont préparés et qui font preuve d'audace.

La souplesse

À l'intelligence rusée et à l'intuition du moment opportun s'ajoute une certaine forme de plasticité. *L'échappée belle* nécessite de la souplesse de corps et d'esprit. Ni inertie ni mollesse, la souplesse – celle du gymnaste – ne brise pas les murs de façon bruyante. Elle ne se braque pas contre la force hostile mais en amplifie au contraire le mouvement de façon inattendue. Comme dans les arts martiaux, il ne s'agit pas 'd'aller contre' mais d'utiliser l'énergie de l'adversaire contre lui. Cette adroite élasticité crée la surprise et fait toute l'élégance de *l'échappée belle*. Dans les arts martiaux, on parle notamment d'absorption et de déséquilibre. L'absorption consiste à se décaler au moment même où l'adversaire attaque, ce qui modifie sa trajectoire ou sa cible. Ce faisant, la personne attaquée s'approprie l'attaque au lieu de la subir. Les techniques de déséquilibre, quant à elles, entretiennent et amplifient la force de l'attaquant en la retournant contre lui. Le plus emblématique des arts martiaux, le judo désigne précisément la 'voie de la souplesse' ou 'principe de

l'adaptation'. La légende raconte que le fondateur de cette discipline, pour en établir les principes, tira son inspiration de l'observation des arbres durant l'hiver : sous le poids de la neige, les branches des cerisiers cassent tandis que celles des roseaux, plus souples, plient et finissent par faire tomber la neige. Le roseau 'se débarrasse' de la neige en accentuant le mouvement qu'elle lui impose. Telle est la 'voie de la souplesse'.

Dans la répartie, forme coquette de *l'échappée belle*, on peut retrouver cette dynamique qui utilise, par une formule svelte et inattendue, l'énergie et les armes de l'adversaire contre lui. Winston Churchill s'adressant à un député qui l'interrompait constamment aux cris de « Menteur ! » se contenta de répondre : « Si l'honorable député qui m'interrompt consentait à donner son nom plutôt que sa profession, je suis sûr que nous serions tous heureux de faire sa connaissance... » Le fait d'amplifier le mouvement de l'adversaire pour en reprendre le contrôle peut impliquer d'en passer par l'autodérision : on accentue le reproche qui nous est fait pour finalement rebondir et transformer l'attaquant en cible. La célèbre 'tirade du nez' dans le *Cyrano* de Rostand illustre à merveille cet art de la répartie, terme qui dit bien ce dont il est question : *repartir* la tête haute.

Ruse et bluff

Que la guerre puisse être un art était une évidence dans les temps anciens, en Occident comme en Orient. Pour preuve, le fameux ouvrage de Sun Tzu. La potentialité esthétique de la bataille transparaît dans le voisinage étymologique des mots 'beau' (du latin *bellus*) et 'belligérant', 'belliqueux', etc. (du latin *bellum*, la guerre). Les récits militaires offrent d'innombrables exemples d'*échappées belles* et de victoires gagnées par la déstabilisation de l'adversaire, l'imprévu ou le bluff. À propos de ce type de stratégies, Sun Tzu écrit :

Vous feindrez quelques fois d'être faible afin que vos ennemis, ouvrant la porte à la présomption et à l'orgueil, viennent ou vous attaquer mal à propos, ou se laissent

surprendre eux-mêmes et tailler en pièces honteusement [...] Toute campagne guerrière doit être réglée sur le semblant ; feignez le désordre, ne manquez jamais d'offrir un appât à l'ennemi pour le leurrer, simulez l'infériorité pour encourager son arrogance, sachez attiser son courroux pour mieux le plonger dans la confusion⁶.

Napoléon Bonaparte (qui n'était que général à l'époque) fit de la campagne d'Italie un succès grâce à ses talents de stratège. Il savait au besoin recourir au bluff. Ce fut le cas lors de la bataille du pont d'Arcole (1796). L'armée française était en infériorité numérique face à l'armée autrichienne et une manœuvre de tenaille effectuée par Masséna et Augereau venait d'échouer, plaçant Napoléon et ses hommes dans une situation périlleuse. Bonaparte ordonna alors à ses tambours d'aller se placer très discrètement derrière les Autrichiens puis, une fois en place, de faire le plus de bruit possible pour simuler l'arrivée d'importants renforts français. Persuadé d'être attaqué sur ses arrières, le général autrichien divisa sa défense et poursuivit les tambours. Ceci permit aux Français de franchir le fleuve puis de prendre en tenaille l'adversaire.

La surprise

Pour être efficace, l'*échappée belle* doit créer un effet de surprise qui en augmente la valeur esthétique. L'inattendu est décisif pour la beauté et la réussite de l'*échappée*. Paul Watzlawick raconte ainsi l'histoire vraie d'un voleur armé braquant une banque et plaçant silencieusement sous les yeux d'un employé un mot lui ordonnant de remplir de billets un sac en papier. L'employé réussit à déjouer le hold-up en adoptant une attitude complètement décalée qui déstabilisa le voleur : « Je m'en vais déjeuner, lui dit-il, veuillez-vous adresser ailleurs ». Bouche bée, le voleur fit demi-tour et quitta la banque⁷. L'*échappée belle* joue ici sur l'effet de surprise. Le

⁶ Sun Tzu, « De l'évaluation », in *L'art de la guerre*, Paris, Librio, 2015, p.10 (traduction du père Amiot).

⁷ Paul Watzlawick, *La réalité de la réalité*, Paris, Points, Essais, 1978, p.113.

cran de la réplique réintroduit du *jeu* (au double sens du terme) dans une situation délicate.

Une belle échappée pour Psyché

Psyché, nous raconte un mythe grec, fut abandonnée par son père sur un rocher, au beau milieu d'une colline, pour obéir aux injonctions d'un étrange oracle. La malheureuse semblait vouée à un bien triste sort. Mais un vent d'ouest emporta la jeune femme jusqu'à une merveilleuse vallée à proximité d'un somptueux palais. C'est là qu'elle rencontra l'amour tant attendu. Psyché symbolise l'âme et est à l'origine du mot 'psychisme'. Les impasses sont souvent mentales et le doux vent d'ouest du mythe montre que l'esprit peut aussi s'extraire des prisons intérieures.

La sublimation théorisée par Freud constitue une belle échappée pour les affects. Dans les méandres du psychisme se trame un jeu de forces dont l'économie annonce la santé mentale, la névrose ou la folie. La théorie psychanalytique schématise les conflits intérieurs autour de l'opposition entre les pulsions (ce que Freud appelle 'le Ça') et l'instance régulatrice, voire castratrice (le 'Surmoi'). Nombre de désirs sont moralement inacceptables et donc refoulés par le Surmoi. Le refoulement n'amoindrit guère leur énergie et le tiraillement intérieur devient explosif. Les rêves offrent une belle échappée puisque, selon Freud, ils permettent la réalisation (déguisée) d'un désir refoulé. Ils ne sont pas explicites (leur contenu latent est masqué à la conscience qui les laisse du coup *s'échapper*) et seule l'interprétation en dévoile la véritable nature. La façon étonnante dont tous les éléments oniriques trouvent place dans un scénario énigmatique relève du grand art. En chacun de nous sommeille ainsi un incroyable dramaturge qui s'évertue à trouver une échappatoire aux désirs que les normes morales intériorisées ne laissent pas s'exprimer à l'état de veille. Mais la réalisation onirique de nos inavouables désirs n'est généralement pas suffisante pour apaiser les conflits intérieurs. Toujours selon la théorie freudienne, l'énergie psychique contrariée par l'inassouvissement des pulsions (pour cause de censure par

nos instances morales internes) trouve d'autres échappatoires, ingénieuses mais pathogènes : les symptômes. Le corps, par exemple, accueillera selon un mystérieux processus psychosomatique les maux de l'esprit qui ne sont pas *ex-primés* consciemment. Les différents troubles psychiques sont autant d'extériorisations d'une énergie pulsionnelle qui a besoin d'être évacuée. Certes, la variété et l'originalité des symptômes peuvent 'en imposer' en termes de créativité, mais le mal-être enduré et le fait que la résolution du conflit pulsionnel (le Ça *contre* le Surmoi) soit totalement subie ne permettent pas de voir dans les troubles psychiques de belles échappées. Il existe cependant une autre échappatoire aux désirs refoulés qui satisfait en même temps aux exigences du Surmoi : c'est ce que Freud nomme la sublimation et que nous pourrions considérer, à la suite du rêve, comme une belle échappée pour les désirs refoulés. Entre la frustration et la satisfaction immédiate des pulsions (qui générerait de la culpabilité ou rendrait impossible toute vie sociale), il existe une troisième *voie* qui consiste non pas à réprimer la pulsion mais à la canaliser, à *détourner* son énergie vers un but socialement valorisé, comme le travail, la vie intellectuelle, le jeu ou la création artistique. Le terme de sublimation, emprunté à la chimie (passage d'un corps de l'état solide à l'état de vapeur sans passage par l'état liquide), contient l'idée d'élévation et possède une forte connotation esthétique. Dans le langage quotidien, le sublime désigne ce qui est grandiose. En art, il qualifie ce qui transcende le beau. Le sublime nous transporte bien au-dessus (*sub*) de la fange (*limus*) et franchit les frontières (*limes*). Le désir sublimé contourne et dépasse le refus qu'impose la réalité ou que la personne s'impose elle-même après avoir intériorisé les normes sociales. La délicatesse de son expression lui permet une saine extériorisation. Le sport, par exemple, sublime les pulsions agressives en ce qu'il les soumet à certaines règles tout en permettant la pleine expression. La peinture offre aussi des exemples saisissants de sublimation par la représentation magnifiée de pulsions agressives ou sexuelles. La création artistique pourrait donc permettre la levée du refoulement et l'*échappée belle* de désirs ou d'angoisses. Il s'agit donc de donner à la

satisfaction pulsionnelle une forme à la fois *plaisante* et *contrôlée*.

Reposant sur un cadre théorique très différent de celui de la psychanalyse, l'école de Palo Alto a développé une approche thérapeutique originale qui vise la solution rapide de problèmes psychiques. Sans entrer ici dans les détails de cette approche, nous rappellerons quelques-uns de ses principes. Le cadre général repose sur l'idée que chacun construit la réalité qu'il subit. La thérapie doit donc accompagner l'élaboration des perceptions alternatives de cette réalité. Cette conception est résumée par l'impératif suivant : « Agis toujours de manière à augmenter le nombre des choix possibles ». Il s'agit d'échapper à un problème en modifiant notre façon de le concevoir. Les fondateurs de cette approche originale considèrent la psychothérapie comme l'art fascinant qui consiste à résoudre des problèmes compliqués au moyen de solutions apparemment simples. On retrouve là des composantes essentielles de *l'échappée belle* et notamment l'idée, souvent utilisée par l'école de Palo Alto, de ne pas lutter contre le symptôme mais d'en accentuer le mouvement. Prenons un exemple qui pourrait sembler complètement loufoque s'il n'avait pas été éprouvé des milliers de fois et évalué dans un cadre scientifique exigeant. Face à un patient souffrant de troubles obsessionnels compulsifs, les psychologues ne choisissent pas de le convaincre rationnellement d'interrompre ses rituels pathologiques. Tout au contraire, ils vont lui faire la prescription suivante : « chaque fois que vous mettez en acte l'un de vos rituels, vous devrez le répéter cinq fois ni plus ni moins ». Il s'agit là de faire se retourner le symptôme contre le trouble, d'en devenir le maître en en construisant un autre, structurellement isomorphe, qui va se substituer au premier. Mais comme il est délibéré, il pourra être stoppé. Cette méthode permet une rapide interruption des symptômes⁸.

⁸ Giorgio Nardone, *Peur, Panique, Phobies : un modèle de stratégie brève pour une solution rapide des problèmes*, Bordeaux, L'Esprit du temps, 1996.

L'ultime échappée

Nos réflexions méritent d'être étendues à d'autres domaines où l'exigence esthétique pourrait accompagner l'échappée. On songe notamment au cas de la mort volontaire et aux débats tendus sur la fin de vie. Les sages antiques concevaient aisément, chez les Romains comme au Japon, qu'on puisse évaluer la vie en termes de grandeur davantage qu'en termes de durée. « Tous prennent la mort au sérieux, écrit Nietzsche, mais la mort n'est pas encore une fête [...] Et quiconque convoite la grandeur doit savoir prendre congé des honneurs au moment opportun et pratiquer l'art difficile de partir à temps⁹ ». Parce que la vie peut et doit être belle, sans doute mérite-t-elle qu'on s'en échappe avec élégance, ni trop tôt ni trop tard : « Qu'au moment de mourir votre esprit et votre vertu brillent encore, comme la rougeur du couchant embrase la terre ; sinon, vous n'aurez pas su mourir » (*idem*). Le suicide honorable était accepté et valorisé dans certaines sociétés antiques. Bien sûr, on peut trouver déplorable qu'on soit capable de se donner la mort uniquement pour un manquement à son devoir, mais l'idée à retenir est que l'homme véritablement libre ne craint pas la mort et que cette dernière s'inscrit dans une démarche générale d'exigence esthétique. Le suicide du samouraï ne peut nullement être confondu avec celui du dépressif. Dans ce dernier cas, il ne s'agit pas du choix d'un homme libre prêt à affronter la mort par amour de la vie belle. Il procède tout au contraire du sentiment que la vie *ne vaut rien*, que son existence est un poids pour soi et pour les autres. L'homme d'honneur qui met fin à ses jours pense au contraire que sa vie doit s'arrêter maintenant afin qu'elle conserve toute sa *valeur*.

Il nous semble aller de soi, aujourd'hui, de vouloir diminuer autant que faire se peut toute forme de souffrance. Il faut rendre la mort supportable et partir sans souffrir. L'argument peut s'entendre dans bien des cas mais il cache cependant une incapacité à affronter véritablement la mort. Rencontrer la mort *parce qu'elle fait*

⁹ Friedrich Nietzsche, « De la libre mort », in *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, GF-Flammarion, 2006, p.112 (trad. Geneviève Blanquis).

partie de la vie, c'est vouloir en faire pleinement l'expérience sans pour autant être masochiste ou adhérer aux prétendues vertus expiatoires de la souffrance. Lorsqu'on proposa au philosophe américain Henry David Thoreau des analgésiques pour qu'il meure sans souffrir, il refusa catégoriquement et déclara vouloir expérimenter la mort avec toute la curiosité philosophique qui fut la sienne de son vivant. Il mourut dans une totale quiétude.

L'échappée n'est pas toujours possible si l'on entend par là la modification du réel. Réel qu'il faut savoir affronter avec courage au risque de sombrer dans le déni ou l'optimisme béat annonciateur d'un douloureux désenchantement. Il n'en reste pas moins, qu'à défaut d'une échappée effective, un ultime bon mot qui s'échapperait juste avant le dernier souffle pourrait suffire à agrémenter l'inéluctable d'une dose d'élégance. Le 13 mars 1711, Nicolas Boileau vécut ses dernières heures dans des conditions difficiles. Pour le divertir de ses souffrances, on lui proposa de lui lire la dernière tragédie de Crébillon. Proposition à laquelle le sévère théoricien du classicisme et critique littéraire répondit : « Eh quoi, vous cherchez à hâter l'heure fatale ? » Celle-ci ne tarda pas à arriver. Ses derniers mots furent un alexandrin, ultime témoignage de l'exigence esthétique qui anima son existence : « Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages ». Ainsi meurt le poète.

Notice bio-bibliographique : Sébastien Allali est neuropsychologue et Docteur en psychologie clinique et psychopathologie. Il enseigne la philosophie et a soutenu une thèse à Paris-7 Diderot dans le cadre de l'École Doctorale Recherches en Psychanalyse et Psychopathologie, Centre de Recherche Médecine et Société (CRPMS EA 3522). Cette thèse, dirigée par Max Kohn, portait sur la pulsion de mort et son déni par les pères du freudo-marxisme.

Les échappées de la collection « Terre Humaine ».
Exemple de l'œuvre de Jean Malaurie dans l'Arctique et le Hoggar.

David Couvidat
Université Paris Diderot - Paris 7 (CERILAC)
coucouvid@yahoo.fr

Mots-clés : *Terre Humaine*, Jean Malaurie, déclaration d'intention, paratexte éditorial, humanisme universel, drame de civilisation, portrait photographique, anthropogéographie.

Keywords : *Terre Humaine*, Jean Malaurie, declaration of intention, editorial paratext, universal humanism, civilization drama, photographic portrait, anthropogeography.

Résumé : Avant la première parution de la déclaration d'intention de « Terre Humaine » en février 1955, une comparaison du péri-texte des deux premiers récits d'exploration illustrés et écrits par Jean Malaurie au Hoggar (1954, collection « Terres et Hommes ») et à Thulé (1955, collection « Terre Humaine ») fournit de précieux indices sur les assises philosophiques d'un projet éditorial en ébullition et sur les traits esthétiques privilégiés à l'échelle de la collection. Les choix éditoriaux spécifiques au sujet de la formulation d'un titre et de la sélection d'un portrait sur la page de couverture préfigurent le combat indéfectible du jeune directeur de collection en faveur de la préservation de la diversité du patrimoine culturel et naturel mondial, en mettant en avant les voix de témoins lucides face aux défis que doivent relever les populations les plus marginales de la planète.

Abstract : *Terre Humaine's first editorial manifesto appeared in February 1955. A comparison between the peritext of Jean Malaurie's first two travel accounts published by Hoggar (1954, 'Terres et Hommes' series) and Thule (1955, 'Terre Humaine' series) can provide valuable clues on the philosophical basis of this burgeoning editorial project and the prevalent aesthetic features of the series. The editorial line (choice of a title, selection of a portrait on the cover page) points to the unflagging struggle of the young series editor to sustain the diversity of*

natural and cultural world heritage, by presenting discerning testimonials of the challenges faced by the most marginalised populations on the planet.

Le colloque organisé en 2005 à la Bibliothèque Nationale de France, à l'occasion de la célébration du cinquantenaire de la collection « Terre Humaine » dirigée par un explorateur français, Jean Malaurie, a souligné la diversité des espaces géographiques décrits, des genres d'écrits représentés et des profils des auteurs des volumes : le récit d'exploration d'un géographe dans le nord-ouest mythique du Groenland, l'autobiographie d'un folkloriste de la région côtière du pays Bigouden, les mémoires d'un anthropologue portant sur une enquête menée auprès des tribus indiennes peuplant les forêts impénétrables d'Amazonie, le récit d'expédition d'un explorateur à l'intérieur du réseau de villages lacustres des marais du sud-est irakien, l'essai d'un écrivain sur la vie séculaire à l'intérieur du dédale des rues du quartier juif de la ville de Prague, le carnet d'un poilu anonyme affecté au service de ravitaillement à l'arrière du front pendant la Grande Guerre, l'ethnographie d'un cinéaste sur la vie moribonde le long des couloirs des condamnés à la peine capitale dans les prisons du Texas, le récit de vie d'une indienne intouchable survivant à la lisière d'un village du Tamil Nadu ou encore le journal d'un poète d'un séjour sur les terres ingrates de l'île de Psara, non loin des côtes turques. Face à une telle variété de volumes portant sur des « civilisations et sociétés » du monde entier, reconstituer l'unité d'un objet éditorial, d'un premier abord particulièrement hétéroclite, représente un véritable défi ; d'autant plus que ces « études et témoignages »¹ portent sur des périodes de l'histoire de l'humanité très hétérogènes, de Victor Ségalen (1907) à Kudsi Erguner (2013) en passant par Claude Lévi-Strauss (1955). Un examen des intentions initiales de l'éditeur devrait permettre de reconstituer la cohérence de l'œuvre « Terre Humaine » de deux manières :

— d'une manière explicite, à partir d'une étude de la première parution du texte de la

¹ Les deux expressions correspondent au sous-titre de la collection « Terre Humaine ».

déclaration d'intention², l'année de la fondation de la collection (1955) ;
— d'une manière implicite, à partir de l'analyse du périphrase³ de deux récits d'exploration publiés par Jean Malaurie en amont de la première parution de cette déclaration.

La première déclaration d'intention de la collection « Terre Humaine, février 1955

Le texte paraît pour la première fois en février 1955, soit un mois après la publication du premier volume fondateur de la collection « Terre Humaine », *Les derniers Rois de Thulé* :

Les sciences humaines réclament moins des précis au sens académique du terme que des documents : documents humains où les travaux de l'ethnologue, du géographe et du sociologue sont liés à une expérience vécue. C'est au souci d'intégrer des recherches dont le caractère spécialisé limitait jusqu'à présent l'audience, à une vue plus large et plus délibérément « humaniste » de certains problèmes ou de certaines situations de notre temps, que répond la collection Terre Humaine. Elle s'attachera particulièrement, dans les premiers volumes qu'elle présentera, à étudier en toute liberté les contacts de civilisation, les conflits de culture dont les aspects et les effets, parfois dramatiques, sont d'une extrême actualité. Les ouvrages publiés dans cette collection permettront au public de suivre régulièrement les chercheurs dans leur activité et de constater sur quelles bases concrètes s'édifient ces sciences d'observation que sont les sciences humaines⁴.

² Frédéric Palière, « La déclaration d'intention, une identité entre manifeste et périphrase commerciale : une approche du discours d'intention dans les collections littéraires de la seconde moitié du XXe siècle. », in Rivalan Guégo, Christine & Nicoli, Miriam, *La collection. Essor et affirmation d'un objet éditorial*, Presses Universitaires de Rennes, 2014, p. 19-35.

³ Philippe Lane, *La périphérie du texte*, Paris, Nathan, 1992 ; Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987.

⁴ Hugo Adolf Bernatzik, *Les esprits des feuilles jaunes*, traduit de l'allemand par d'Alphonse Tournier, Avertissement de Georges Condominas, Paris, Plon, 1955. Edition originale en 1938, Friedrich Bruckmann, Munich, *Die Geister der gelben Blätter: Forschungsreisen in Hinterindien*. Retiré du catalogue de la collection en 1963.

De nombreuses rectifications sont apportées au fil des volumes, car le projet éditorial de « Terre Humaine » est constamment redéfini au gré des contributions apportées. Ce discours fournit, malgré ces maints infléchissements, de précieux renseignements sur les assises philosophiques du projet éditorial et sur les traits esthétiques valorisés, si bien qu'au moins trois prises de position philosophiques peuvent être identifiées. Tout d'abord, d'une manière très empirique, l'éditeur considère que toute recherche sur l'homme, et en particulier toute connaissance en sciences humaines, passe par une expérience vécue. La philosophie doit voyager. Ensuite, le point de vue délibérément humaniste sur les enjeux contemporains témoigne de l'intérêt que le directeur de collection porte à l'explicitation des engagements personnels liés à toute recherche. D'une manière philanthropique, les problèmes de certaines populations, y compris les plus minoritaires et marginales, revêtent une portée universelle. Enfin, au niveau méthodologique, la déclaration d'intention prône ouvertement l'éclectisme des approches pour appréhender le milieu social. Sur les plans esthétiques et politiques, les volumes de la collection seront des témoignages documentés plutôt que des précis scientifiques. En d'autres termes, Jean Malaurie, au travers de l'expression « document humain », souhaite présenter les connaissances sur les sociétés et les civilisations et, plus généralement sur l'Homme, sous la forme de documentaires. En outre, les connaissances issues de travaux en sciences humaines devront être diffusées en dehors des cénacles d'un public composé de spécialistes pour s'adresser à une plus large audience. C'est un double défi en l'apparence contradictoire que les auteurs devront tenter de relever : la recherche d'une vérité sur l'homme à la fois intérieure et universelle. Dernier point, mais non des moindres, les relations interculturelles et l'appréhension de l'altérité sont au cœur de l'aventure éditoriale, notamment lorsque l'issue des contacts de civilisation s'avère tragique.

De la collection « Terres des Hommes » à la collection « Terre Humaine »

Le discours d'intention, sous la responsabilité entière de l'éditeur et reproduit dans la quasi-totalité des volumes, répond à des enjeux à la fois intellectuels et commerciaux qui reflètent la double exigence attribuée plus généralement à l'objet-collection⁵. Deux récits d'exploration, *Hoggar. Touaregs, derniers Seigneurs* et *Les derniers Rois de Thulé. Une année parmi les Eskimos polaires du Groenland*⁶, publiés respectivement en 1954 et 1955, pourraient par conséquent apporter un nouvel éclairage sur certaines assises de la collection. S'intéresser à ces deux ouvrages permettrait en effet de réaliser l'opération échappatoire suivante : mieux comprendre le projet éditorial « Terre Humaine » à partir de deux récits publiés par le directeur de la collection avant même que l'intention n'ait été explicitement déclarée. Par conséquent, l'échappée sera essentiellement envisagée ici comme un espace librement aménagé en vue d'un passage et, en l'occurrence, « Terre Humaine » sera considérée comme un espace façonné par Malaurie pour étendre sur la scène éditoriale son œuvre dans l'Arctique à l'échelle de la planète. Les caractéristiques de ses récits d'exploration irradieraient à un degré non négligeable les choix d'écriture, les idées, les pratiques et les méthodes d'enquête des auteurs de la collection.

À l'inverse du récit d'exploration à Thulé, *Hoggar. Touaregs, derniers Seigneurs* n'a pas été publié dans « Terre Humaine », mais dans la collection « Terres et Hommes » (1954-1958) chez Nathan⁷. Le titre n'est pas seulement inspiré de titres d'ouvrages tels que *Terre des Hommes* d'Antoine de Saint Exupéry (1939) ou encore

⁵ Pierre Bourdieu, « Une révolution conservatrice dans l'édition », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 126-127, mars 1999, p. 3-26 ; Isabelle Olivero, *L'Invention de la collection. De la diffusion de la littérature et des savoirs à la formation du citoyen du XIXe siècle*, Paris, IMEC/MSH, 1999 ; Joëlle Gleize & Philippe Roussin, *La Bibliothèque de la Pléiade. Travail éditorial et valeur littéraire*, Paris, Archives Contemporaines, 2009.

⁶ Jean Malaurie, *Hoggar, Touareg, Journal d'une exploration géographique*, Paris, Nathan, 1954 ; Jean Malaurie, *Les derniers Rois de Thulé. Une année parmi les Eskimos polaires du Groenland*, Paris, Plon, 1955.

⁷ Jean-Paul Lebeuf, *Du Cameroun au Tchad*, Paris, Nathan, 1954 ; Jacques Mauduit, *A. Kalahari : la vie des Bochimans*, Paris, Nathan, 1954 ; Bertrand Flornoy, *Aux sources de l'Amazone*, Paris, Nathan, 1954.

La condition humaine d'André Malraux (1933)⁸. La formulation n'est pas non plus réductible à une réaction à des titres de collections préexistantes en littérature et en ethnologie telles que la collection « L'espèce humaine » (1937-1965) dirigée par Michel Leiris chez Gallimard⁹. Sans totalement renier l'aspect novateur du choix d'une telle formulation, il convient toutefois de nuancer l'audace de l'éditeur, car le titre « Terre Humaine » pourrait raisonnablement puiser son inspiration dans des titres de collections d'exploration telles que « Terres et Hommes ». Il serait également inconvenant de perdre de vue que « Terre Humaine » poursuit l'aventure éditoriale de collections qui existent déjà chez Plon, une maison d'édition traditionnellement catholique et conservatrice, spécialisée dès ses origines dans la publication de liturgies illustrées et d'ouvrages d'histoire¹⁰.

À ce jour, aucun rapprochement n'a curieusement été établi entre le nom de la collection « Terre Humaine » et celui de la collection dans laquelle Malaurie publie son premier récit d'exploration au Hoggar : « Terres et Hommes ». Les deux titres se réfèrent à la géographie humaine par l'intermédiaire d'une exploration approfondie de la dialectique homme-milieu. Associer les deux termes, c'est aussi amalgamer le milieu avec ses habitants, l'environnement avec sa population, le territoire avec ses autochtones ou encore le lieu avec sa communauté. L'évolution de « genres de vie »,

⁸ Antoine de Saint Exupéry, *Terres des Hommes* [1939], Paris, Gallimard, 1972 ; André Malraux, « La condition humaine », in *Oeuvres Complètes*, Vol. 1, Paris, La Pléiade, Gallimard, 1989. Première édition en 1933.

⁹ Maurice Leenhardt, *Gens de la grande terre*, Paris, Gallimard, 1937 ; Alfred Métraux, *L'Île de Pâques*, Paris, Gallimard, 1941 ; Louis Dumont, *La Tarasque. Essai de description d'un fait local d'un point de vue ethnographique*, Paris, Gallimard, 1951 ; Paul Rivet, *Les origines de l'homme américain*, Paris, Gallimard, 1957 ; Émile Dermenghem, *Le Pays d'Abel. Le Sahara des Ouled-Naïl, des Larbaâ et des Amour*, Paris, Gallimard, 1960 ; Bronislaw Malinowski, *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Trad. de l'anglais par André et Simonne Devyver, Préface de Sir James G. Frazer, Paris, Gallimard, 1963.

¹⁰ Patricia Sorel, « Les collections de la librairie Plon (1845-1939) : une maison fidèle à ses engagements idéologiques », in Christine Rivalan Guégo & Miriam Nicoli, *La collection. Essor et affirmation d'un objet éditorial*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, p. 53-70.

un des concepts clés de la géographie humaine¹¹, est au cœur de deux entreprises. Elles rassemblent des travaux de géographes, d'archéologues et d'ethnologues qui accordent une très grande importance à cette interaction : Jacques Soustelle et Pierre Gourou pour « Terre Humaine »¹², mais aussi Jean Rouch et Bertrand Flornoy pour « Terres et Hommes »¹³. L'observation de techniques liées à l'agriculture et à la vie quotidienne telles que l'extraction de l'eau dans les volumes de René Dumont et de Jean Duvignaud¹⁴ souligne une relation harmonieuse entre l'homme et son milieu naturel que l'auteur cherche à révéler. Cette proximité morphologique dissimule au moins deux différences sémantiques. D'une part, la formulation « Terre Humaine » va au-delà de l'expression de cette dialectique. En effet, le titre de la collection dirigée par Jean Malaurie véhicule l'accomplissement d'un idéal et exprime un désir de rédemption, presque prophétique : c'est le rêve prémonitoire d'une « Terre plus Humaine » dont il est vraisemblablement question. Par une intervention prométhéenne, la collection propose une voie pour guérir l'humanité de ses maux. D'autre part, l'utilisation du pluriel chez Nathan s'oppose à l'utilisation du singulier chez Plon. Tandis que le pluriel grammatical peut-être lu comme l'adhésion à un monde culturellement pluriel, le singulier dans la collection « Terre Humaine » pourrait renvoyer à un assentiment vis-à-vis de l'existence d'un socle commun de l'humanité, ou encore à une adhésion à l'avènement d'une nation-monde, en dépit de différences culturelles notables. Au-delà de la diversité culturelle et naturelle, à l'image de la variété des aires géographiques, des profils des auteurs et des genres des

¹¹ Notion conceptualisée par Friedrich Ratzel en même temps que celle d'anthropogéographie (1897), reprise par Paul Vidal de la Blanche (1922) et Lucien Febvre (1922), puis par d'autres géographes contemporains de Jean Malaurie (Sorre, 1948 ; Rougerie, 1975 ; Derruau, 1976).

¹² Jacques Soustelle, *Les quatre soleils. Souvenirs et réflexions d'un ethnologue au Mexique*, Paris, Plon, 1967 ; Pierre, Gourou, *Terres de bonne espérance. Le monde tropical*, Paris, Plon, 1982.

¹³ Jean & Geneviève Rouch, *Le Niger en pirogue*, Paris, Nathan, 1954 ; Bertrand Flornoy, *Aux sources de l'Amazone*, Paris, Nathan, 1954.

¹⁴ René Dumont et Charlotte Paquet, *Pour l'Afrique, j'accuse. Le journal d'un agronome au Sahel en voie de destruction*, Paris, Plon, 1986, p. 80 ; Jean Duvignaud, *Chebika suivi de Retour à Chebika. Changements dans un village du Sud tunisien*, Paris, Plon, 1991, p. 166.

contributions, le projet de Malaurie est d'édifier un réseau souterrain en s'appuyant sur l'idée que toutes ces expériences culturelles variées partagent des traits proprement humains qu'il convient d'exhumer.

L'autre manifeste de la collection « Terre Humaine »

Une étude de plusieurs indices situés dans le péri-texte de deux premiers récits d'exploration publiés avant février 1955 devrait permettre d'approfondir l'analyse de la déclaration d'intention et du titre de la collection. Seuls deux aspects de ce péri-texte seront examinés : le titre et l'illustration sur la page de couverture de deux ouvrages de Jean Malaurie¹⁵. L'image tient une place prépondérante dans la collection « Terre Humaine », ainsi que le suggère l'organisation d'une exposition en 2011 à la Bibliothèque Nationale de France entièrement dédiée à son aspect visuel¹⁶. Dès le premier coup d'œil, le lecteur aperçoit deux portraits : un touareg pour le récit de voyage au Hoggar et un Inuit, pour le récit de voyage à Thulé. Très abondantes, les photographies sont dans les deux collections un outil privilégié pour immortaliser un moment vécu par un auteur et montrer dans un souci d'exactitude des coutumes étranges. Le choix du portrait, réalisé traditionnellement pour représenter des personnes illustres, mérite également d'être interrogé, car présenter le visage d'un individu ordinaire sur la couverture d'un livre est déjà en soi un manifeste : rétablir l'histoire, en incorporant dans celle-ci des vies anonymes et subalternes. À ce titre, plusieurs différences et similitudes entre les deux portraits sont susceptibles d'apporter des précisions sur les enjeux du plaidoyer en faveur d'une « Terre plus Humaine ». D'une part, le portrait en couleur et de plain-pied se démarque d'un portrait en noir et blanc en gros plan. Ces divergences suggèrent que Malaurie est sensible à l'expression d'une nostalgie à l'égard de traditions passées, à la pénétration

¹⁵ Jean Malaurie, *Hoggar, Touareg. Journal d'une exploration géographique*, Paris, Nathan, 1954 ; Jean Malaurie, *Les derniers Rois de Thulé. Une année parmi les Eskimos polaires du Groenland*, Paris, Plon, 1955.

¹⁶ « Terre Humaine en photographies », Exposition photographique présentée à la Bibliothèque Nationale de France, site de François Mitterrand, du 4 octobre au 20 novembre 2011.

d'un récit dans l'espace du rêve ou encore à la mise en évidence des reliefs du visage, notamment des rides, symbole de la prise de parole sage d'un ancien, mémoire vivante d'une tradition. Avant qu'une bibliothèque ne brûle, il convient de présenter le visage d'un vieillard avant son trépas. Le témoignage devient alors une échappée à l'intérieur d'un temps et d'un espace mythique. En outre, la proximité du visage peut non seulement être perçue comme une invitation à un voyage dans l'intimité d'une culture, mais a aussi pour effet de bouleverser les repères habituels du spectateur. D'autre part, les deux portraits, comme la plupart de ceux qui sont reproduits dans les volumes de la collection « Terre Humaine », sont le résultat d'une pose du sujet photographié. Or, le succès de cette collaboration requiert la plupart du temps une complicité entre le photographe et le sujet, obtenue par une immersion à l'intérieur d'un milieu culturel¹⁷. La procédure photographique s'apparente à une métaphore de la fraternité entre deux hommes et, par extension, de la « camaraderie » entre deux peuples. Quant au regard, pénétrant, il interpelle et interroge. Il établit un face-à-face avec le lecteur, pouvant entraîner un sentiment de responsabilisation voire de culpabilisation. Cette « épiphanie du visage »¹⁸ génère un déséquilibre chez le lecteur qui peut se sentir principalement observé, et ce d'autant plus que la préférence pour l'angle plat place son monde et celui de l'autochtone sur un pied d'égalité. De plus, les éléments du décor dans le portrait, notamment les formes du paysage, les habits et les accessoires, sont ordinairement pittoresques, car il importe de présenter dans un premier temps l'autochtone à l'intérieur de son cadre de vie habituel. Le portrait, généralement individuel, quelquefois familial, cherche à exprimer instantanément l'essence d'une culture par la présence d'un individu typique. La biographie

¹⁷ Jean Malaurie décrit sa technique de réalisation d'un portrait dans « Le mystère du portrait, selon Jean Malaurie », *Le Monde*, 16/04/1997. Une partie du texte est reprise dans le premier volume des mémoires de l'explorateur français : *Hummocks*, deux volumes : Vol. 1 : « Nord Groenland — Arctique central canadien », Vol. 2 : « Alaska — Tchoukotka sibérienne », Paris, Plon, 1999, p. 20-21.

¹⁸ Emmanuel Lévinas, *Totalité et Infini. Essai sur l'extériorité* [1961], La Haye, Martinus Nijhoff Publishers, 1980, p. 188.

représentative d'une communauté, accordant une large place à la parole de l'indigène, est présente dès le début de la collection en tant que voie privilégiée d'écriture sur une culture et sur l'histoire d'un peuple. Enfin, l'attention pour les visages se propage bien au-delà de la page de couverture : non seulement au travers des photographies et des dessins à l'intérieur de l'ouvrage, mais aussi par l'intermédiaire de fréquentes descriptions de visages à l'intérieur du texte. L'orientation des portraits sur la page de couverture des volumes de la collection « Terre Humaine » est délibérément humaniste si bien qu'il est relativement aisé de rapprocher le message visuel véhiculé par les deux récits d'exploration de la célèbre exposition photographique *The Family of Man*, présentée pour la première fois au Museum of Arts de New York en 1955¹⁹. La préoccupation du directeur de la collection pour l'avenir des populations minoritaires et opprimées prend tout son sens en 1955, une année pendant laquelle la conférence de Bandung marque un moment décisif dans le processus de décolonisation et d'émergence de la notion de tiers-monde²⁰. Le style des portraits réalisés par Jean Malaurie se répercute à un degré non négligeable sur celui des volumes de la collection « Terre Humaine », de *Tristes tropiques* de Claude Lévi-Strauss à *L'été grec* de Jacques Lacarrière en passant par *Les Arabes des Marais* de Wilfred Thesiger²¹.

¹⁹ Edwards Steichen, *The Family of Man* [1955], Introduction d'Edward Steichen, Avant-propos de Carl Sandburg, New York, The Museum of Modern Art, 1986.

²⁰ La notion de « tiers-monde » a été créée par le démographe français Alfred Sauvy dans un article publié le 14 août 1952 par l'hebdomadaire *l'Observateur*, ancêtre du *Nouvel Observateur*, à la dernière phrase d'une chronique intitulée « Trois mondes, une planète ». L'expression désignait, pendant la « Guerre froide », l'ensemble des pays les plus défavorisés qui n'appartenaient ni au monde occidental capitaliste développé ni au bloc communiste, caractérisé notamment par une croissance démographique galopante. Généralement issus de la décolonisation, la plupart des pays du Tiers monde étaient africains, asiatiques et sud-américains. Bien que le concept de « Tiers-Monde » reprenne celui du « sous-développement » élaboré aux États-Unis quelques années plus tôt, Alfred Sauvy s'appuie principalement sur la notion de « Tiers état » de la France de l'Ancien Régime qui représentait un ensemble aux limites floues, des misérables ouvriers agricoles aux bourgeois cossus, unis seulement par l'absence de participation aux privilèges dont bénéficiaient noblesse et clergé.

²¹ Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques* [1955], Paris, Plon, 1993 ; Jacques Lacarrière, *L'Été grec : une Grèce quotidienne de quatre mille ans* [1976], Postface « Retours en Grèce 1976-

Les choix de formulation des titres et des sous-titres des deux récits d'exploration apportent un précieux complément d'information au sujet des intentions de l'éditeur. L'adjectif « dernier » témoigne de l'urgence d'inventorier les traditions d'un peuple avant un bouleversement imminent : la collection fustige tout changement culturel brutal et imposé. Les deux hyperboles, « derniers Rois » et « derniers Seigneurs », contenant deux substantifs écrits avec une majuscule, visent principalement la réhabilitation des héros méconnus de l'histoire et, plus généralement, la restauration de la dignité humaine au sein des populations les plus marginales et minoritaires. Les deux termes de l'hyperbole dégagent en outre une atmosphère solennelle : l'autochtone, « Roi » ou « Seigneur », devient un guide spirituel pour le monde de demain, car il aurait un message décisif à transmettre pour notre propre survie. Enfin, les titres précisent le nom du peuple ou du lieu auquel il se rattache, soulignant un souci ou une exigence d'exactitude et de rigueur au niveau scientifique et une dimension épique du récit au plan esthétique. À cet égard, la présence de la carte, généralement en début d'ouvrage, n'est pas fortuite. Partie intégrante de l'univers du récit, elle permet de localiser l'expérience vécue par l'auteur dans un univers culturel souvent peu familier du lecteur et de rattacher plus aisément le texte aux genres factuels. À l'échelle de la collection, la plupart des titres de « Terre Humaine » renvoient, dans une tonalité épique ou tragique à la lutte héroïque d'un peuple contre sa propre extinction ou contre des injustices perpétuées à leur endroit. Quatre exemples sont éloquentes à cet égard : *Le Cheval d'Orgueil. Mémoires d'un Breton du pays Bigouden*, 1975 ; *Le quartier de la mort. Expier au Texas*, 1986 ; *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, 2001 ; *La Flûte des origines. Un soufi d'Istanbul*, 2013²². « Terre Humaine » représente dans le monde

1982 » (1993), Paris, Plon, 1993 ; Wilfred Thesiger, *Les Arabes des marais. Tigre et Euphrate*, traduit de l'anglais par Pauline Verdun, Paris, Plon, 1983. Edition originale en 1964, Longman Green & Co., Londres, *The Marsh Arabs*.

²² Pierre Jaskez Hélias, *Le Cheval d'Orgueil, Mémoires d'un Breton du pays bigouden*, Paris, Plon, 1975 ; Bruce Jackson & Diane Christian, *Le quartier de la mort. Expier au Texas*, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Carasso, Paris, Plon, 1986. Edition originale *Death Row*, Boston,

éditorial un « musée imaginaire »²³ des arts et des traditions populaires à l'échelle de la planète, au service de la valorisation d'un patrimoine culturel et naturel. L'aspect immatériel de cet héritage tient une large place, car les auteurs insèrent fréquemment dans leur récit des rituels, des chants, des danses, des musiques, des pratiques chamaniques, des légendes et des mythes. Il n'est dans cette perspective guère surprenant de constater qu'un volume de la collection ait été édité en collaboration avec les éditions de l'U.N.E.S.O., huit ans avant l'adoption de la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel en 2003²⁴. Dès son séjour au Hoggar, les pratiques folkloriques telles que les incantations à l'eau attirent le regard du jeune géographe. L'épigraphe du récit de voyage à Thulé qui rend hommage à l'explorateur et ethnographe danois Knud Rasmussen, auteur d'un vaste relevé folklorique sur le monde inuit²⁵, de même que la préface de Gontran de Poncins à l'édition anglaise du récit d'exploration de Jean Malaurie à Thulé²⁶, fournissent des indices sur les origines de la recherche chez Jean Malaurie d'un mode singulier de création d'une œuvre engagée, à la fois scientifique et artistique. Les engagements de « Terre Humaine » en faveur de la préservation d'un patrimoine culturel et naturel s'inscrivent dans une vaste prise de conscience mémorielle. L'année 1972 est par exemple marquée, à l'échelle nationale, par l'inauguration au Bois de Boulogne du nouveau siège du Musée national des arts et traditions populaires (M.N.A.T.P.), fondé en 1937 par Georges Henri Rivière et, à l'échelle mondiale, par l'adoption par l'U.N.E.S.C.O. de

Beacon Press, 1980 ; Patrick Declerck, *Les Naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon, 2001 ; Kudsi Erguner, *La flûte des origines. Un Soufi d'Istanbul*, Entretiens avec Dominique Sewane, Paris, Plon, 2013.

²³ André Malraux, *Le Musée Imaginaire*, Paris, Gallimard, 1965.

²⁴ Texte de la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel, <http://www.unesco.org/culture/ich/fr/convention> [consulté le 02/02/2015] ;

²⁵ Knud Rasmussen, *Du Groenland au Pacifique. Deux ans d'intimité avec des tribus d'Esquimaux inconnus* [1927], Éditions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 1994.

²⁶ Jean Malaurie, *The last kings of Thule. A year among the Polar Eskimos of Greenland*, Trad. Gwendolen Freeman, Préface de Gontran de Poncins, London, G. Allen & Unwin, 1956.

la Convention pour la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel avec notamment l'introduction du concept de « culture traditionnelle et populaire » (*Ibid.*).

Conclusion

Pour conclure, une manière spécifique de formuler le nom d'une collection, le titre d'un ouvrage et de présenter une page de couverture vient compléter et nuancer certains aspects qui échappent à la déclaration d'intention de février 1955. Un premier regard très péritextuel centré sur les deux premiers récits d'exploration de Jean Malaurie dans les déserts sahariens et polaires permet de dégager trois traits philosophiques, politiques et esthétiques sous-jacents à l'aventure éditoriale « Terre Humaine ». Tout d'abord, la collection promeut une conception élargie de l'humanisme, voire de l'humanitarisme, orientée vers la préservation d'un patrimoine naturel et culturel en péril. L'attention de l'éditeur porte en particulier sur la confrontation d'un auteur à une situation tragique dans laquelle se trouve une société humaine à un moment décisif de son histoire. Ensuite, la relation dialectique homme-milieu occupe une place centrale à la fois dans l'œuvre de Jean Malaurie et dans la collection « Terre Humaine ». La pratique d'une anthropogéographie implique une observation du sol, de la pierre et du minéral afin d'aboutir à une meilleure compréhension, à la fois scientifique et poétique, de la relation énigmatique entre un peuple et un lieu. L'attention pour la mise en orbite des milieux les plus divers, du village de Bourgogne à la ville de Prague, de la prison du Texas au Ghetto de Varsovie ou encore d'un chalutier de pêche morutière à un moulin du Lauragais trouve alors dans l'objet éditorial qu'est la collection un terrain d'élection propice. Enfin, les deux récits d'exploration prônent une certaine idée du documentaire en littérature, à la fois étude et témoignage. L'auteur cherche à établir un dialogue permanent entre rigueur scientifique et expression d'une relation personnelle avec une communauté, c'est à dire entre la coutume, par l'observation des attitudes et gestes du quotidien et le destin, par l'écoute des espoirs et craintes d'une population. Le primat de la voix des

autochtones pour explorer le destin d'un peuple est révélateur de l'importance que l'éditeur accorde à la biographie épisodique, en tant que mode d'écriture sur une culture, composante indissociable de la relation ethnographique. L'œuvre de Jean Malaurie produite à partir d'une expérience au contact des Touaregs et des Inuits est en elle-même un manifeste de la collection « Terre Humaine ». L'explorateur français est non seulement l'auteur d'une œuvre dans l'Arctique, mais également de la collection qu'il dirige, cette dernière pouvant alors être considérée comme une œuvre à part entière. Le volume échappe d'une certaine manière à l'auteur proprement dit pour devenir une contribution à la réalisation d'un projet éditorial. Dans un contexte de retour au réel, au sujet, à la mémoire et aux territoires dans les sciences humaines et les arts, la collection apparaît, en concert avec d'autres objets culturels scientifiques, éditoriaux et artistiques, comme un espace singulier de diffusion de pratiques et d'idées à l'intersection des sciences humaines et de l'art et, plus particulièrement, de l'anthropologie, de la littérature et de la photographie.

Notice Bio-bibliographique : David Couvidad est actuellement en 3^e année de Doctorat à l'Université de Paris Diderot – Paris 7 (CERILAC) et chercheur-invité à l'Université de Duke depuis le mois d'août 2015. Après avoir exercé pendant huit ans dans les domaines de l'enseignement et de la diffusion de la langue, de la littérature et de la culture française au Canada, au Mexique, en Inde, au Maroc et en Chine, il s'est inscrit en 2012 à l'EHESS. en vue de la préparation d'un projet de thèse. Son mémoire de Master II en Arts et Langage se proposait de saisir l'idée de voyage dans la collection « Terre Humaine » (1955-2015) à partir d'une comparaison des récits de voyage et d'exploration de Jean Malaurie au Groenland (1955), de Jacques Lacarrière en Grèce (1976) et de Nicolas Bouvier au Japon (1967). Ses recherches doctorales actuelles l'ont encouragé à s'intéresser tout particulièrement à l'épistémologie de la relation entre littérature, anthropologie et photographie, à l'étude de genres factuels tels que l'ethnographie, à la méthodologie de lecture d'une collection éditoriale et à l'humanisme dans la seconde moitié du XX^e siècle.

Imprimerie Paris Diderot
Mai 2016

Tél. : 01 57 27 63 03
imp7@univ-paris-diderot.fr

Image de couverture : Andria PANCRAZI

